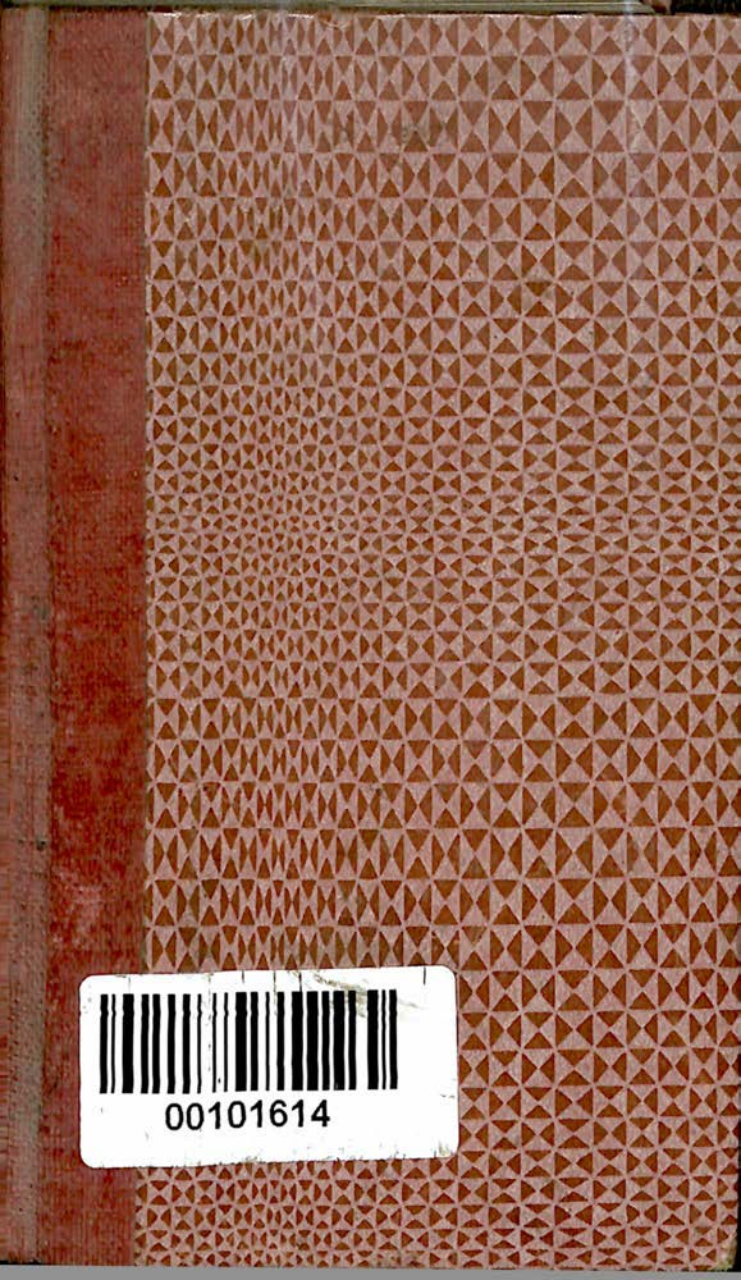

00101614

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

LE
ROBINSON SUISSE.

OUVRAGES DU MEME AUTEUR.

Le Chalet des Hautes-Alpes, par Mme Isabelle de Montolieu, *suivi de Deux Feuillets du Journal de mon ami Gustave ; Amour et Silence ; Frères et Sœur ; les Aveux d'un Mysogine, ou l'Ennemi des femmes.* 3 vol. in-12.

Suite des Nouvelles, traduites ou imitées par *Mme Isabelle de Montolieu*, contenant ; *Nantilde, ou la Vallée de Balbella, Découverte des eaux Thermales de Weissembourg; Cécile de Rodeck, ou les Regrets ; Alice, ou la Sylphide ; Sophie d'Alwin, ou le séjour aux eaux de B***.*, 3 vol. in-12, musique.

DE L'IMPRIMERIE D'A. CLO, RUE St.-JACQUES,
n°. 256.

C'est dans l'espoir que ce livre vous sera utile et agréable que je vous en fais le présent.

LE

ROBINSON SUISSE;

OU

101614

JOURNAL

D'UN PÈRE DE FAMILLE NAUFRAGÉ AVEC SES ENFANS.

Traduit de l'allemand de M. Wyss;

PAR Mme DE MONTOLIEU.

ORNÉ DE HUIT FIG. EN TAILLE DOUCE.

TOME PREMIER.

00.41-20

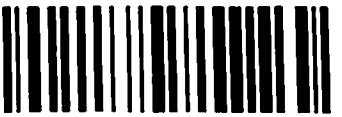
A PARIS,

Chez ARTHUS BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 23.

1814.

God
Fa. 598.27
W15P06
101614

00101614



A MES TROIS CHERS PETITS-FILS

HENRI, ÉMILE ET FÉDOR,

ET

A MES DEUX CHERS PETITS-NEVEUX

ADRIEN ET ROGER.

MES CHERS CINQ PETITS AMIS,

Comme c'est vous principalement que j'ai eus en vue, en m'occupant de cet ouvrage, il est juste que je vous le dédie. Le plaisir qu'il vous faisait; à mesure que j'en traduisais un chapitre, votre impatience de voir arriver le suivant, a déjà été ma plus douce récompense; c'est vous qui m'avez encouragée dans cette entreprise; j'ai osé me flatter, que tous les petits garçons qui le

liraient, s'en amuseraient comme vous, et qu'ils y trouveraient, ainsi que vous, mes chers enfans, les premières idées de plusieurs connaissances que vous devez acquérir, et que le désir de s'instruire en deviendrait plus vif et plus efficace. Vous verrez comme ces quatre petits garçons, jetés sur une île déserte, furent heureux, d'avoir avec eux un père sage et savant, et une bonne et tendre mère, pour les protéger et leur apprendre tant de choses, qui leur furent si utiles pour conserver leur vie à tous. Vous y verrez combien l'union entre des frères et des amis, l'accord, le courage, la confiance en Dieu, et l'obéissance pour ceux qui en savent plus que nous, sont nécessaires dans toutes les circonstances de la vie.

Aucun de vous cinq n'est encore aussi âgé que les deux fils aînés du

pasteur naufragé ; mon cher Henri, l'aîné des miens, court seulement sa neuvième année ; Emile et Adrien, leur huitième ; Roger, sa septième ; et mon petit cadet Fédor, sa cinquième ; et cependant je suis sûre, que si vous y étiez appelés, vous sauriez déjà voler au secours de vos parens, suivant vos petites forces, ainsi que les enfans dont vous allez lire l'histoire, avec qui vous avez tous plusieurs rapports de caractère.

C'est donc dans l'espoir que ce livre vous sera à la fois utile et agréable, que je vous en fais le présent ; j'y joins aussi le désir qu'il vous rappelle, une grand'mère et une grand'tante, dont le vœu le plus ardent est de vous laisser sages, bons, instruits, et par conséquent heureux, en faisant le bonheur de mon fils, votre excellent

papa, qui, depuis sa plus tendre enfance a fait le mien, et mérite de trouver en vous sa récompense; et de l'aimable fille qu'il m'a donnée, votre charmante maman. J'en dis autant à mes deux petits-neveux, sur leurs parens, qui me sont aussi bien chers; heureuse, moi-même, si je puis y contribuer pendant que je suis encore avec vous, et, lorsque je n'y serai plus, par les souvenirs que je vous laisse,

Votre bonne grand'mère et grand'tante,

ISABELLE POLIER DE MONTOLIEU.

PRÉFACE

DU

ROBINSON SUISSE,

PAR L'ÉDITEUR.

Cet ouvrage est principalement destiné aux enfans et aux amis de l'enfance : ce n'est pas cependant à tous les enfans, mais seulement à ceux qui sont en état de lire avec quelque discernement, qui possèdent déjà quelques idées générales de l'histoire naturelle et de la géographie, et qui ont les connaissances que l'on donne de huit à quatorze ans, dans les bonnes écoles pri-

maires de la ville, et même des campagnes.

Par les *amis de l'enfance*, l'éditeur n'entend pas ceux qui s'occupent de recherches philosophiques, de théories, et de projets sur l'éducation, mais plutôt les pères, les instituteurs, et tous ceux qui aiment à s'occuper de la jeunesse, qui trouvent du plaisir à observer les actions et les discours des enfans, à réfléchir sans prétention et sans art sur leurs caractères et leurs facultés morales, qui sont disposés à leur inculquer des connaissances utiles, en conversant avec eux, et qui ne dédaignent pas une simple et bienveillante indication sur la manière de les instruire, parce qu'elle n'est pas

nouvelle, ni appuyée sur un long système hérissé de science et de métaphysique.

Les préfaces ne sont pas faites pour les enfans, mais les amis des enfans trouveront peut-être dans celle-ci, qui contient le récit de l'origine de ce livre et de son but, quelques motifs de lui accorder leur indulgence et leur approbation, ou du moins de ne pas être trop sévères dans leur critique.

L'éditeur de cet ouvrage n'en est point l'auteur, et la part que chacun d'eux a pris à sa forme actuelle est tout-à-fait distincte. Il y a vingt ans à peu près, que l'auteur commença à l'esquisser par morceaux détachés; son but était d'instruire en les amusant,

et de rendre meilleurs quatre fils que sa digne épouse lui avait donnés : ces quatre enfans étaient peints fidèlement, d'après les germes de leur caractère; on les faisait agir et parler exactement, comme ils le faisaient dans le cours de la vie ordinaire; seulement le père de famille avait eu soin de faire ressortir davantage ce qu'il y avait de bon et de mauvais, et les représentait plutôt tels qu'ils devaient se développer dans l'avenir, que tels qu'ils existaient dans la réalité; il employait des couleurs plus vives pour enlaidir les défauts et leurs résultats, et pour rendre plus attrayans le bien et la vertu : le portrait de la mère y fut ajouté avec l'amour qu'elle inspirait et

qu'elle méritait. D'un côté, il tenait à peindre sa famille en entier; de l'autre, on pouvait déduire de ses rapports avec ses enfans, bien des leçons importantes, et rendre cet ouvrage utile aussi aux jeunes filles, en leur offrant un modèle de l'influence des femmes sur le bonheur de leur famille, et comme épouses et comme mères. Différens motifs l'avaient empêché de placer dans son île des jeunes filles, dont le premier est qu'il n'en avait point, et qu'il ne voulait peindre que ses propres enfans; ses autres motifs se comprendront facilement.

La vie des enfans est ordinairement bornée au cercle de leur famille, ce livre devait donc,

pour être plus utile, représenter une seule famille séparée absolument du monde civilisé, mais le connaissant et faisant usage de ses inventions et de ses moyens. Pour éveiller l'intérêt des enfans, il fallait exciter leur curiosité et leur envie de s'instruire; il fallait entretenir leur attention, et leur faire lire avec plaisir les leçons de morale et d'instruction dont cet ouvrage se compose; il fallait, en un mot, les amuser et les intéresser. Une scène étrangère, une foule de petits incidens frappans, à la portée de leur âge, et auxquels ils prenaient une part active, ont paru ce qu'il y avait de plus convenable.

De tous les ouvrages composés pour l'enfance, il n'y en a

point dont le succès ait été aussi soutenu que le *Robinson Crusoë*, tant lu, tant vanté, et qui le mérite ; l'enfant est saisi des aventures de cet homme solitaire et abandonné, qui n'existe absolument que par lui-même, et qui soutient seul le terrible combat de l'humanité avec la nature. Il nous montre le genre humain dans son origine et dans sa faiblesse ; il nous prouve comment la raison et le travail infatigable peuvent tout surmonter, et combien l'état de société, soit en famille, soit en peuple, avec les arts et les inventions qui l'accompagnent, est indispensable au bonheur de chaque individu.

Tous ces motifs décidèrent l'auteur à donner à son livre de

famille, la forme sous laquelle il le présente, et le titre du *Robinson suisse*, quoiqu'il diffère beaucoup du Robinson anglais, et présente un autre but, celui d'instruire la jeunesse de plusieurs connaissances que l'auteur possédait, et qu'il a fait entrer dans ce cadre, principalement l'étude de l'histoire naturelle, et surtout celle des autres parties du monde. Le naufrage, l'île déserte, les secours qu'on trouve du vaisseau échoué, sont communs aux deux Robinson, et ne présentent rien de nouveau; mais le tableau de cette famille, le développement des caractères différens de ces quatre jeunes garçons, le parti que le père de famille tire de leur situation, pour

les instruire de différens arts et sciences, et former à la fois leur cœur et leur esprit, en fait vraiment un ouvrage plus utile à la jeunesse, et plus amusant pour les enfans, qui retrouvent avec plaisir la situation qui les avait si fort intéressés, et qui se verront eux-mêmes en scène.

Quant à l'éditeur de cet ouvrage, il déclare qu'il n'a aucune part à la narration, il ne peut réclamer que le style; il avait été fait par fragmens détachés auxquels il a donné une suite. Ses connaissances en histoire naturelle sont malheureusement très-bornées, il n'a pas eu le temps de faire des recherches, pour vérifier exactement tous les faits

allégués par l'auteur; il n'a pas été à même non plus d'examiner et de corriger tout ce qui a rapport à la technologie; il a donc été obligé de s'en rapporter sur ces deux objets à l'auteur, et d'adopter ses descriptions avec confiance, mais au moins est-il assuré, que l'auteur a puisé dans les meilleures sources et dans les relations de voyages les plus estimés : il est vrai que depuis vingt ans que cet ouvrage est composé, on a pu faire encore bien des découvertes nouvelles, bien des observations plus approfondies et plus justes. Il est donc à désirer que les parens et les instituteurs qui mettront ce livre entre les mains de leurs enfans, ou qui le liront avec eux, veuillent pren-

dre la peine de redresser les erreurs, de remplir les lacunes, et de suppléer aux omissions qu'ils pourront y trouver. En général, on ne devrait que très-rarement, ou peut-être jamais, laisser lire les enfans seuls; il y en a bien peu qui ne soient, ou trop indolens, ou trop vifs, et trop légers pour se livrer utilement à ce genre d'occupation.

Cet ouvrage était destiné, dès son origine, à rester ignoré dans la famille pour laquelle il a été composé; mais l'un des individus de cette famille, ayant vu et éprouvé, par sa propre expérience, l'intérêt et le vif plaisir que les enfans prenaient à cette lecture, et son utilité pour la première éducation, s'est décidé à

la rendre plus générale, et s'est volontairement chargé du travail de lui donner la forme que la publication exigeait ; il l'a fait avec le désir sincère qu'elle produise le même effet dans un cercle plus étendu que celui qui lui fut d'abord assigné. Le nom seul de Robinson révoillera la curiosité des petits lecteurs ; nous osons donc nous flatter, que cet ouvrage sera bien reçu de ceux auxquels il est destiné, et nous allons leur dire ce qu'on peut supposer sur la manière dont ces faits sont parvenus à la connaissance de l'éditeur.

AVANT-PROPOS.

On sait qu'un Suisse, le conseiller Horner, de Zurich, fit, il y a quelques années, le tour du monde, sur le vaisseau russe le Podesda, commandé par le capitaine Kreusenstern : ils découvrirent une foule d'îles, et entre autres une très-grande et très-fertile, située vers le sud-ouest de Java, près des côtes de la nouvelle Guinée, inconnue jusqu'alors aux navigateurs, et qui leur parut digne d'être observée. Ils prirent terre, et, à la grande surprise de l'équipage, et principalement de M. Hor-

ner, cette île, qu'ils croyaient absolument déserte, se trouva habitée par une famille qui le reçut sur le rivage et le salua en allemand suisse; c'était un père, une mère, et quatre garçons, forts et robustes, qui racontèrent leur intéressante histoire.

Le père était un prédicant, ou pasteur de la Suisse occidentale, qui dans la révolution de 1798, ayant perdu sa fortune, et se voyant une nombreuse famille à élever, résolut de s'expatrier, et d'en chercher ailleurs les moyens. Il partit avec sa femme et ses enfans, qui consistaient en quatre fils de cinq à douze ans, pour l'Angleterre; il accepta là une place de missionnaire à Otahiti, non qu'il voulût s'établir dans

cette île, encore sauvage, mais il voulait aller de là au Port-Jackson, et y rester comme colon libre. Il avait de grandes connaissances en agriculture, et avec l'aide de ses quatre garçons, il espérait dans la suite y faire un bon établissement qui lui était refusé dans sa patrie, déchirée par le fléau de la guerre. Il avait réalisé tout ce qui lui restait pour sa pacotille, qui consistait en graines de toute espèce, et quelques bestiaux. Ils s'embarquèrent, contens de ne pas se séparer, et voyagèrent heureusement jusque près des côtes de la nouvelle Guinée; alors ils furent assaillis dans ces parages par la plus affreuse des tempêtes, et c'est là que commence le journal que le pasteur

suisse, ou le nouveau Robinson, remit à M. Horner, qui l'a fait passer en Suisse; et c'est ce journal, en forme de chapitres, que nous offrons à nos lecteurs.

LE

ROBINSON SUISSE.

CHAPITRE PREMIER.

Naufrage, et préparatifs de délivrance.

....Déja la tempête avait duré six terribles jours, et, loin de se calmer le septième, elle paraissait augmenter de fureur. Nous étions si écartés de notre route, et tellement entraînés vers le sud-est, que personne sur le vaisseau ne savait où nous étions. Tout le monde était épuisé par le travail pénible et les longues veilles, et tout-à-fait découragé. Les mâts étaient fracassés et jetés à la mer ; le vaisseau ouvert en plu-

sieurs endroits, et l'eau commençait à y pénétrer. Les matelots avaient cessé de jurer, et récitaient des prières et des oraisons, ou faisaient des vœux ridicules; chacun recommandait son ame à Dieu, et pensait cependant aux moyens de sauver sa vie. Enfans, dis-je à mes quatre garçons, qui se serraient contre moi effrayés et gémissans, Dieu peut nous sauver s'il le veut, car rien ne lui est impossible; et s'il ne le trouve pas bon, nous ne devons pas en murmurer; ce sera sans doute pour notre plus grand bien, et pour nous placer auprès de lui dans le ciel, où nous serons éternellement ensemble; la mort n'est rien lorsqu'elle ne sépare pas ceux qui s'aiment.

Ma bonne, mon excellente femme essuya les larmes qui coulaient de ses yeux, et dès ce moment devint plus tranquille; elle encouragea ses

cadets qui étaient appuyés contre elle, pendant que moi qui devais leur donner l'exemple de la fermeté, je sentais mon cœur se briser d'inquiétude et d'affliction, en pensant au sort qui attendait mes bien-aimés. Nous priâmes tous à genoux notre père céleste et miséricordieux, de venir à notre secours; et l'émotion et la ferveur de ces innocentes créatures me prouvèrent que les enfans aussi savent prier, et peuvent ainsi que les hommes trouver dans la prière consolation et tranquillité.

Fritz, mon fils aîné, demanda à haute voix que Dieu daignât sauver ses chers parens et ses frères, et parut s'oublier lui-même : ils se relevèrent si fortifiés, qu'ils semblaient avoir oublié le danger qui nous menaçait; moi-même je sentais ma confiance en la Providence s'augmenter, quand je regardais ce groupe si tou-

chant de mes quatre fils pressés contre leur mère ; la bonne Providence aura pitié d'eux, pensai-je, et nous sauvera pour les soigner.

Tout à coup nous entendîmes, au milieu du fracas des vagues, des voix de matelots qui criaient, terre, terre! au même instant le vaisseau frappa contre un rocher si violemment, et la commotion fut si vive, que nous en fûmes tous renversés; on entendait de tous côtés des craquemens épouvantables, comme si tout le bâtiment allait se briser; l'eau entra par tout : nous comprîmes que nous venions d'échouer, et que le vaisseau était entrouvert. Alors une voix lamentable, qui me parut être celle du capitaine, se fit entendre en criant : Nous sommes perdus, mettez vîte la chaloupe à la mer. Mon cœur fut percé comme par un coup de poignard : perdus, m'écriai-je! et les

lamentations des enfans furent encore plus fortes que jamais. Alors je me contins, et je m'écriai : Courage mes amis, nous sommes encore à sec, la terre est proche, le Seigneur aide au courageux; restez là, vous êtes pour le moment en sûreté; je vais voir s'il n'est pas possible de se sauver.

Je les quittai, et je montai sur le tillac; une vague me renversa et me mouilla entièrement, elle fût à l'instant suivie d'une seconde. Combattant toujours contre de nouvelles vagues, je me tins heureusement ferme, et je vis avec épouvante, lorsque je pouvais voir autour de moi, le désastre le plus complet; le bâtiment était entièrement fracassé et presque séparé en deux. Je vis nos chaloupes plus remplies de monde qu'elles ne pouvaient en contenir, et le dernier matelot sauter en bas pour

couper la corde, et se joindre à ses compagnons. Je criais, je priais, je conjurais de me prendre aussi sur la chaloupe avec les miens, mais ce fut en vain; le mugissement de la tempête rendait mes ardentes prières inutiles, ils ne m'entendirent pas, et les vagues qui s'élevaient comme des montagnes, étaient trop fortes pour qu'il fût possible à ceux qui fuyaient de retourner. Tout espoir de ce côté fut anéanti, et bientôt je les eus perdus de vue; mais, pour ma consolation, je m'aperçus que l'eau ne pouvait entrer dans le vaisseau que jusqu'à une hauteur déterminée. La poupe (où se trouvait, au-dessus de la cabine du capitaine, celle qui renfermait tout ce qui m'était cher et précieux sur la terre), avait été poussée assez haut entre deux écueils, et devait rester intacte; en même temps j'aperçus vers le sud, dans l'éloignement, à travers

les nuages et la pluie, plusieurs coins de terre, et, quelque rude et sauvage qu'elle me parût être, ce fut cependant le but de mes désirs et de mes espérances, bien impuissantes dans ce moment de détresse.

Abattu, désolé de ne pouvoir plus compter sur aucun secours humain, je retournai vers ma famille, et je m'efforçai avec peine de paraître serein. Prenez courage, m'écriai-je en entrant, nous ne sommes pas encore perdus; le vaisseau est à la vérité complètement échoué entre des écueils, mais du moins nous y sommes aussi en sûreté que sur les rochers mêmes entre lesquels il se trouve engagé : notre chambre est au-dessus de l'eau, et si demain le vent et la mer s'apaissent, il y aura possibilité d'arriver à terre.

Ce propos calma tout-à-fait mes enfans, et comme à l'ordinaire ils pri-

rent pour une certitude ce que je leur disais; ils se réjouirent de ce que le cruel balancement du vaisseau avait cessé; pendant tout le temps qu'il avait duré, ils avaient été jetés douloureusement les uns contre les autres et contre les parois du bâtiment. Mais ma femme était plus accoutumée à lire dans mon cœur, et découvrit l'inquiétude dont j'étais dévoré; je lui fis un signe de notre entier abandon, et j'éprouvai une grande consolation de voir qu'elle supportait ce malheur avec une résignation vraiment chrétienne. Prenons quelque nourriture, dit-elle, avec le corps l'ame aussi sera fortifiée, et peut-être qu'une nuit triste et pénible nous attend.

En effet le soir arriva : tempête et vagues continuèrent leur fureur; de tous côtés les planches et les poutres du vaisseau furent arrachées avec un épouvantable fracas. Il nous parut

impossible que les chaloupes, ni aucun de ceux qu'elles portaient, pussent échapper à la fureur de l'orage.

Papa, s'écriait le plus jeune de mes fils, âgé de six ans, le bon Dieu ne veut-il pas bientôt nous aider?

Tais-toi, lui dit son frère aîné, ne sais-tu pas que nous ne devons rien prescrire à Dieu, mais attendre son secours avec patience et humilité.

Bien parlé, lui dis-je; seulement tu n'aurais pas dû rudoyer ton frère. Il alla tout de suite embrasser le petit François.

En attendant, la mère avait préparé quelque nourriture, et mes quatre garçons mangèrent avec un appétit qui nous manquait à nous deux; ils se livrèrent ensuite au sommeil, et bientôt, malgré la tempête, ils ronflèrent de bon cœur. Fritz seulement veillait avec nous. J'ai examiné, dit-

il enfin, comment nous pourrions nous sauver; s'il y avait seulement des instrumens natatoires, des vessies ou des corselets de liége, pour ma mère et pour mes frères, vous, mon père, et moi nous nagerions sans secours.

Ta pensée est bonne, répliquai-je, je vais y suppléer, et prendre des mesures pour cette nuit, en cas d'accident.

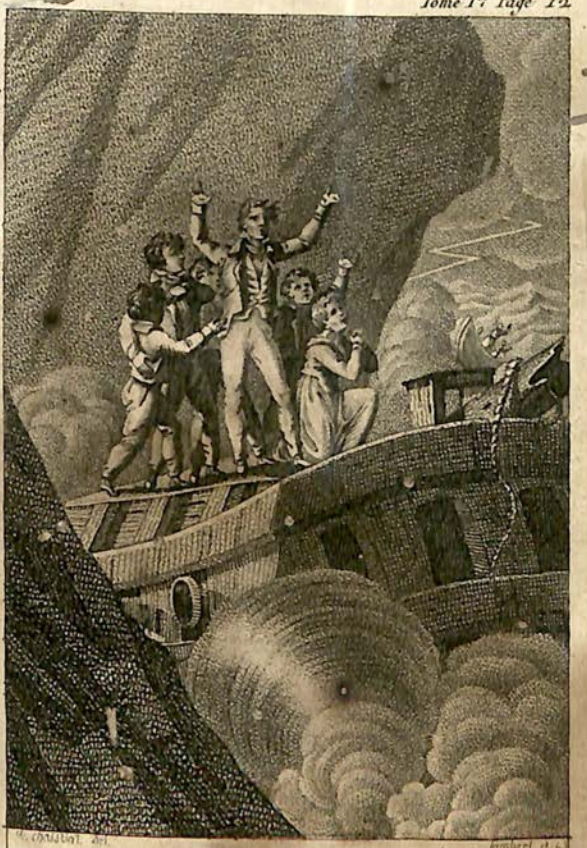
Nous cherchâmes dans notre chambre quelques petits tonneaux, ou caisses vides, et des vases de fer-blanc, assez pesans pour tenir un enfant en équilibre au-dessus de l'eau; nous en nouâmes deux ensemble avec des mouchoirs, à un bon pied de distance l'un de l'autre, et nous attachâmes cette espèce d'instrument de natation sous les bras de chacun des petits garçons, pendant que ma femme en préparait un pour elle-même. Nous nous

pourvûmes tous de couteaux, de ficelle, de briquets et d'autres ustensiles qui pouvaient tenir dans nos poches, et nous espérâmes que si le vaisseau achevait de se briser dans la nuit, nous pourrions arriver à terre moitié nageans, moitié poussés par les vagues.

Fritz, qui n'avait point dormi la nuit précédente, et qui était fatigué de son nouveau travail, alla se reposer près de ses frères et s'endormit aussitôt; mais leur mère et moi, pleins de souci, nous fîmes la garde pour entendre chaque coup et chaque son qui paraissait menacer d'un changement. La plus terrible des nuits s'écoula dans la prière, les inquiétudes mortelles, et des résolutions variées sur ce qui nous restait à faire. Nous remerciâmes Dieu de tout notre cœur, quand la lumière du jour parut par une ouverture; la

fureur des vents commençait à se calmer, le ciel devint serein, et, plein d'espérance, je vis une belle aurore colorer l'horizon : le cœur ranimé, j'appelle femme et enfans sur le tillac où j'étais monté. Les enfans furent surpris de se voir seuls avec nous; mais où sont tous nos gens, dirent-ils. — Ils sont partis dans les chaloupes. — Comment ne nous ont-ils pas pris avec eux? Comment pourrons-nous maintenant aller plus loin sans secours? Comment saurons-nous où nous sommes?

Bons enfans, leur répondis-je, un être plus puissant que les hommes nous a aidés jusqu'à présent, et si nous ne nous livrons pas au désespoir et au murmure, nous en recevrons, n'en doutons pas, des secours ultérieurs; voyez comme nos compagnons, en qui nous avions tant de confiance, nous ont abandonnés sans



Dieu peut nous sauver, s'il le veut, car rien ne lui est impossible .....

miséricorde, et comme la grâce divine a soin de nous! Mais à présent, chers amis, mettons la main à l'œuvre; Dieu veut que l'homme agisse et travaille. Aide-toi, le ciel t'aidera. Rappelez-vous bien cette utile maxime, et travaillons chacun selon nos forces. Voyons actuellement ce qu'il y a de mieux à faire dans notre situation.

Fritz était d'opinion de se jeter tous à la mer pendant qu'elle était calme, et de nager jusqu'à la terre. C'est fort bien pour toi, lui dit Ernest, tu sais nager; mais nous, nous serions bientôt noyés. Ne vaut-il pas mieux bâtir un radeau pour arriver tous ensemble?

Fort bien, répliquai-je, si nos forces pouvaient suffire à cet ouvrage, et si un radeau n'était pas toujours un bâtiment fort dangereux. Allons, allons, dispersez-vous sur le vais-

seau ; que chacun pense à ce qui nous pourra être le plus utile, et cherche ce qui pourra nous aider à sortir d'ici.

A ce mots, tous coururent dans les différentes parties du vaisseau pour trouver quelque chose. Avant tout, je me rendis dans l'espace où étaient les provisions et les tonneaux d'eau douce, pour examiner d'abord ces principes de vie ; ma femme et le petit cadet allèrent faire visite à nos bêtes, qui étaient dans un pitoyable état, et périssaient presque de faim et de soif ; Fritz alla dans la chambre des armes et des munitions ; Ernest dans celle des charpentiers ; Jack dans la cabine du capitaine ; mais à peine l'eut-il ouverte, que deux puissans dogues s'élancèrent joyeusement contre lui, et le saluèrent avec une amitié si rude, qu'il faillit à être renversé, et criait comme s'il

eût été égorgé : cependant la faim avait rendu ces bêtes si douces, qu'ils léchaient ses mains et son visage avec des gémissemens, et le caressaient presque à l'étouffer. Le pauvre enfant employait toutes ses forces à les frapper pour les éloigner : enfin il put se remettre sur ses jambes, et saisissant le plus grand par les oreilles, il s'élança sur son dos, et vint ainsi avec gravité au-devant de moi qui sortais du fond de cale. Je ne pus m'empêcher de rire, et je louai son courage, mais j'y ajoutai l'exhortation d'être prudent avec des animaux de cette espèce, qui peuvent être très-dangereux quand ils sont affamés.

Peu à peu tout mon petit monde se rassembla autour de moi, et chacun vanta ce qu'il apportait ; Fritz avait deux fusils de chasse, de la poudre, de la grenaille, des balles ren-

fermées dans des flacons de corne ou dans des bourses.

Ernest tenait son chapeau rempli de choux ; il avait de plus dans ses mains une hache et un marteau ; une pince, une paire de grands ciseaux et un pe... sortaient à demi de ses poches.

Même le petit François portait une assez grande boîte sous le bras, de laquelle il tira avec un grand empressement de petits crochets pointus, comme ils les nommaient. Ses frères voulaient se moquer de sa trouvaille ; Taisez-vous, leur dis-je, le plus petit a fait la plus belle capture, et souvent cela se voit ainsi dans le monde ; celui qui court le moins après la fortune, et qui, dans son innocence, la connaît à peine, est souvent celui à qui elle se présente le plus volontiers. Ces crochets, mes enfans, sont des hameçons, et, pour la con-

...ation de notre vie, ils nous seront peut-être plus utiles que tout ce qu'on pourrait trouver sur le vaisseau. Cependant Fritz et Ernest n'ont pas mal rencontré non plus.

Pour moi, dit ma femme, je n'apporte qu'une bonne nouvelle qui me procurera, j'espère, un bon accueil; je viens vous dire qu'il y a, sur le vaisseau, une vache, un âne, deux chèvres, six brebis et une laie pleine, que nous venons de nourrir et d'abreuver, et que nous pourrons conserver.

Tout ce que vous avez fait est bien, dis-je à mes petits ouvriers, il n'y a que maître Jack qui, au lieu de penser à quelque chose d'utile, nous amène deux gros mangeurs qui nous seront bien plus nuisibles qu'utiles.

Ah! dit Jack, quand nous serons à terre ils pourront nous aider à chasser.

O[illegible], lui [illegible] comme[illegible] arriverons-[illegible] terre ; en sais-tu les moyens ?

Ah ! cela n'est pas bien difficile, dit [illegible] secouant la tête mon petit ev[illegible] ne pouvons-nous pas prendre de [illegible]ndes cuves, nous mettre dedans, et nager ainsi sur l'eau ; j'ai navigué très-bien de cette manière sur le grand étang de mon parrain, à S**.

Bien, bien, mon Jack, tu es de bon conseil ; on peut accepter avec reconnaissance un bon avis de la bouche d'un enfant. Vite, mon fils, donne-moi la scie, le perçoir, des cloux ; voyons ce qu'il y a à faire. Je me rappelai d'avoir vu des tonneaux vides à fond de cale, nous y descendîmes, les tonneaux nageaient ; nous eumes moins de peine à les tirer de là et à les poser sur le premier plancher qui était à peine hors de l'eau.

Nous vîmes avec [illegible] que tous étaient très-bons, de bon[illegible] et bien garnis de cercles de fer; [illegible] convenaient très-bien à mon objet, et je commençai, avec le secours de m[illegible], à les scier en deux. Après avoir travaillé long-temps, j'eus huit [illegible] égales et de la hauteur que je les voulais. Nous nous restaurâmes tous avec du vin et du biscuit, dont quelques-uns de ces mêmes tonneaux étaient encore remplis. Satisfait, je contemplais mes huit petits bateaux rangés en ligne. J'étais étonné de voir ma femme encore toute abattue; elle les regardait en soupirant : jamais, disait-elle, je ne pourrai me mettre là-dedans.

Ne juge pas si vîte, chère amie, lui répliquai-je, mon ouvage n'est pas encore fini, et tu verras qu'il méritera plus notre confiance que ce vaisseau crevé qui ne peut bouger de sa place.

Je cherchai ensuite une longue planche un peu flexible, et je l'arrangeai de manière que mes huit cuves pouvaient s'y attacher, et que devant et derrière elle dépassait encore autant qu'il fallait pour faire une courbure semblable à la quille d'un vaisseau : alors nous fixâmes toutes ces cuves avec des cloux sur la planche, et chaque cuve à la partie latérale de sa voisine, afin qu'elles fussent très-fermes. Nous clouâmes ensuite deux autres planches de chaque côté des cuves, de la même longueur que la première, et dépassant de même en avant et en arrière. Lorsque le tout fut solidement arrangé, il en résulta une espèce de bateau étroit divisé en huit loges, qui paraissait me promettre tout ce qu'il me fallait pour une courte navigation, et par une mer calme.

Mais malheureusement ma cons-

truction merveilleuse se trouva si pesante que, malgré toutes nos forces réunies, nous ne pûmes la remuer d'un pouce de sa place; je demandai le cric, et Fritz qui en avait remarqué un, courut le chercher : pendant je sciai une grosse pièce ronde en quelques morceaux pour en faire des cylindres; je soulevai ensuite avec le cric la partie de devant de mon bateau, pendant que Fritz posait dessous un des cylindres.

C'est bien étonnant, dit Ernest, que cette machine qui est moins grosse qu'aucun de nous, puisse faire plus que toutes nos forces réunies; je voudrais bien voir comment elle est faite en dedans.

Je lui expliquai aussi bien que je le pus, la puissance de la vis d'Archimède, avec laquelle il pourrait, disait-il, soulever le monde s'il avait un point d'appui, et je promis à mon

fils d[illegible] déco[illegible]poser le cric lorsque nous serions à terre, pour le lui montrer en dedans. C'était mon système d'éducation d'éveiller la curiosité de mes [illegible], par des observations intéressa[illegible], de laisser d'abord agir leur imaginat[illegible] et de rectifier ensuite leurs erreurs. Je terminai la définition du cric par cette remarque générale : que Dieu compensait suffisamment de cette manière la faiblesse naturelle de l'homme, par la raison, la force inventive et l'adresse des mains, et que les réflexions et les méditations humaines avaient composé une science qui, sous le nom de mécanique, nous enseignait à ménager ou à compenser nos propres forces, et à les étendre jusqu'à l'incroyable, par le moyen des instrumens.

Jack fit alors la remarque que le cric agissait très-lentement.

Il vaut mieux lentement que pas

au tout, mon fils, lui dis-je; on sait de tout temps par l'expérience, et les observations mécaniques ont établi pour principe, que l'on perd en force ce que l'on gagne en vîtesse : le cric ne doit pas nous servir pour élever vîte, mais pour soulever un poids, et plus il en soulève un très-pesant, plus lentement il opère : mais sais-tu avec quoi cette lenteur se laisse compenser ?

— Oh oui, c'est en tournant plus vîte la manivelle.

— Oh non, pas du tout, cela ne compenserait rien; c'est avec la patience, mon fils, et avec la raison; à l'aide de ces deux fées, j'espère mettre mon bateau à l'eau; et aussitôt j'attachai une longue corde à l'arrière de mon bâtiment, et l'autre bout à une poutre qui me parut être encore ferme, de manière que la corde traînait à terre sans être tendue,

et devait servir à guider et retenir le bateau lorsqu'il serait lancé; ensuite avec un second et troisième cylindres placés dessous, et en poussant avec le cric, notre petite embarcation fut mise à flot, et elle sortit du vaisseau avec une telle vitesse que, sans ma corde soigneusement attachée, elle aurait couru bien loin de nous dans la mer; mais malheureusement elle était tellement de côté, qu'aucun de mes garçons ne voulut hasarder d'y entrer. Je m'arrachais les cheveux de désespoir, lorsqu'il me vint tout à coup dans l'idée qu'il y manquait du lest pour la tenir en équilibre : je jetai dans les cuves tout ce que je pus trouver qui avait du poids sans tenir trop de place; peu à peu elle se releva, et fut enfin droite et ferme devant nous, nous invitant à y prendre place. Alors tous auraient voulu s'y jeter à la fois, et ils commencèrent à se pousser et

comme il n'aurait pas été possible d'arriver le même soir à terre, nous fûmes obligés, quoiqu'à contre cœur, de passer une seconde nuit sur les débris menaçant à chaque instant de s'écrouler ; nous prîmes des forces par un repas en règle, car nous nous étions à peine donné le temps, dans cette journée de travail, de manger un morceau de pain et prendre un verre de vin. Infiniment plus tranquilles que le jour précédent, nous nous livrâmes tous au sommeil ; cependant je pris encore la précaution d'attacher mes instrumens de natation sous les bras de mes trois plus jeunes fils et de ma femme, afin que si une nouvelle tempête s'élevait, et qu'elle achevât de détruire le vaisseau, il y eût encore ce moyen de les sauver : je conseillai aussi à ma femme de mettre un habit de matelot, soit pour nager, soit pour d'autres

travaux qui allaient nous attendre, les habits d'homme sont bien plus commodes. Elle y consentit ; mais non sans peine, et alla en chercher un qui convint à sa taille ; après un quart d'heure elle revint avec le plus joli des habits de matelot qu'elle eût trouvé dans la caisse d'un jeune homme qui avait servi comme volontaire sur le vaisseau : elle vint timidement dans son nouveau costume, mais je louai de tout mon cœur son choix, et je lui promis tant de commodité de ce changement, qu'enfin elle s'enhardit et rit elle-même avec ses enfans de son costume ; elle grimpa comme nous dans son hamac, où, par un sommeil bienfaisant, nous nous préparâmes à de nouveaux travaux.

disputer premier; mais je les e car je voyais clairement que le trajet serait trop hasardeux, et qu'au moindre mouvement de l'un de ces pétuians enfans la machine pourrait tomber de côté, et les culbuter dans la mer. Pour remédier à cet inconvénient je pensai à un balancier de perche, avec lequel les nations sauvages savent empêcher leurs pirogues de se renverser. Je mis donc encore une fois les mains à l'œuvre, pour perfectionner un ouvrage qui faisait la sûreté de tant d'êtres chéris.

Deux morceaux de perches de voile, égaux en longueur, furent placés, l'un sur la proue du bâtiment et l'autre sur la poupe, et attachés avec une cheville en bois, ensorte qu'on pût les tourner à volonté pour pouvoir faire sortir notre construction de la place encombrée où elle était.

encore. J'enfonçai, de force, dans le bondon d'un tonnelet vide de brandevin, les bouts de chacune des perches, et de cette manière, je fus sûr que lorsque mes perches seraient tournées en travers elles serviraient de balancier, et que leurs tonnelets feraient le contrepoids.

Il ne me restait plus rien à faire que de trouver un expédient pour sortir du milieu de nos débris et pour entrer en pleine mer. Je montai dans la première cuve, et je dirigeai mon avant tellement qu'il entrait par la fente de la paroi qui nous offrait une porte; alors je ressortis, et j'abattis, soit avec la scie, soit avec la hache, à droite et à gauche, tout ce qui obstruait le libre passage: quand cela fut fait, nous préparâmes des rames pour notre voyage du lendemain.

Dans tout ce travail la journée s'était écoulée; il était déjà tard, et

faire une tente. Enfin mes enfans apportèrent tant de choses, qu'il fallut en laisser beaucoup en arrière, quoique je changeasse tout le lest inutile contre des choses utiles.

Quand tout fut prêt nous nous décidâmes à monter dans nos cuves, après avoir encore imploré l'assistance du Très-haut : au moment où nous allions partir, nous entendîmes inopinément chanter les coqs abandonnés et oubliés, comme s'ils voulaient nous faire leurs tristes adieux ; cela me donna l'idée d'emmener avec nous les oies, canards, poules, pigeons ; car, dis-je à ma femme, si nous ne pouvons pas les nourrir, c'est eux qui nous nourriront.

Mon conseil fut suivi ; dix poules, avec un vieux et un jeune coqs, furent mis dans une des cuves, qui fut recouverte de planches ; le reste de la volaille eut sa liberté, dans l'espoir

qu'elle trouverait d'elle même le chemin de la terre, les oies et les canards par eau, et les pigeons dans l'air.

Nous attendions ma femme qui s'occupait de ce soin, lorsque nous la vîmes venir avec un sac assez gros, qu'elle jeta dans la cuve où était déjà son fils cadet; je crus que c'était uniquement pour l'asseoir et le serrer de manière qu'il n'y eût rien à craindre pour lui, et je ne lui fis aucune question là-dessus. Voici l'ordre de notre embarquement, auquel nous procédâmes d'abord.

Dans la première cuve, sur le devant, se plaça ma femme, digne, pieuse, fidèle épouse, et la plus tendre mère.

Dans la seconde, à côté d'elle, notre petit François, aimable enfant de six ans, annonçant d'heureuses dispositions, mais dont le caractère n'était pas encore décidé.

Dans la troisième, Fritz, notre aîné,

CHAPITRE II.

Prise de terre ou abordage; premières occupations sur le rivage.

De grand matin avec l'aube du jour nous étions tous réveillés et alertes, car l'espérance ainsi que le chagrin ne permettent pas de sommeiller longtemps. Aussitôt que nous eumes fait en commun notre prière, je dis à mes chers enfans : « Maintenant, mes amis, avec le secours de Dieu nous allons bientôt tenter notre délivrance : avant tout donnez à manger et à boire à nos pauvres bêtes ; donnez leur de la nourriture pour quelques jours ; nous ne pouvons pas les emmener avec nous, mais peut-etre pourrons-nous revenir les chercher si notre voyage réussit. Etes-vous prêts ? ras-

semblez ce que nous voulons emporter, ce qui nous est absolument nécessaire pour nos besoins actuels. D'après mon intention, le premier chargement de notre équipage devait consister, dans un baril de poudre, trois fusils de chasse et trois carabines, avec grenaille, balles et plomb, autant que je pouvais en emporter; deux paires de pistolets de poche, et une paire de grands pistolets, avec les moules à balles : chacun de mes fils, et leur mère aussi, devait avoir une gibecière bien garnie; nous en trouvâmes de très-bonnes dans les chambres des officiers; puis nous prîmes une caisse avec des tablettes de bouillon, une autre pleine de biscuit sec, une marmite de fer, une ligne à pêcher, une caisse de cloux, et une autre de différens outils, tels que marteaux, scies, pinces, percets, haches, etc., etc., etc., et de la toile de voile pour

grands pour notre bateau, et je craignais qu'en voulant y entrer ils ne le fissent chavirer. Turc était un dogue anglais, et Bill une chienne danoise. J'eus cependant pitié d'eux, et je craignis qu'ils ne pussent nager aussi loin; mais ils se tirèrent d'affaire avec intelligence : dès qu'ils se sentaient fatigués, ils posaient leurs pattes de devant sur le balancier, que nous avions retourné en travers, et le train de derrière des nageurs suivait sans beaucoup d'efforts.

Jack voulait leur refuser cette faveur, mais je lui reprochai d'abandonner des protégés, qui nous protégeraient peut-être à leur tour, en faisant la garde et chassant pour nous; d'ailleurs, lui dis-je, les bêtes sont aussi des êtres créés, et Dieu a donné le chien à l'homme, pour être son ami et son compagnon fidèle.

Notre trajet se fit très heureuse-

ment quoique lentement, mais plus nous approchions de la terre, plus son aspect nous paraissait triste; des rochers nus bordaient la côte, et nous annonçaient la faim et la détresse. La mer était calme, elle se frisait doucement contre le rivage, et le ciel était serein; tout autour de nous nageaient des tonneaux, des ballots, des caisses sorties du vaisseau naufragé. Dans l'espérance d'acquérir quelques bonnes provisions, je voulus tâcher de m'approprier deux tonneaux; je commandai à Fritz de tenir prêts une corde, un marteau et des cloux, et de tâcher de les saisir au passage: il réussit à accrocher deux tonneaux, et à les attacher si bien que nous les traînions derrière nous, et que nous les conduisîmes ainsi au rivage. A mesure que nous approchions de la terre, son aspect hideux s'adoucissait, les rochers ne paraissaient plus

garçon de quatorze à quinze ans, *à la tête bonne et crépue*, plein d'intelligence et de vivacité.

Dans la quatrième, était le baril à poudre, avec les poules et la toile à voile.

Dans la cinquième, nos provisions de bouche.

Dans la sixième, mon fils Jack, garçon léger, entreprenant, téméraire, bon et serviable, âgé de dix ans.

Dans la septième, mon fils Ernest, garçon de douze ans, très-raisonnable, assez instruit, mais un peu sensuel et indolent.

Dans la huitième, moi-même, avec le plus tendre cœur paternel, et l'importante commission de conduire le gouvernail pour sauver ma famille chérie. Chacun de nous avait à côté de soi des outils utiles; chacun tenait en main une rame et avait devant soi un instrument natatoire, pour le cas mal-

heureux où nous serions renversés. La marée avait déjà atteint la moitié de sa hauteur quand nous quittâmes le vaisseau, je comptais qu'elle favoriserait nos faibles forces. Nous tournâmes les deux perches balancières de notre bateau en longueur, et nous passâmes ainsi heureusement par l'ouverture du vaisseau entr'ouvert, dans la pleine mer : mes enfans avalaient des yeux la terre bleue (car elle nous paraissait de cette couleur); nous ramâmes de toutes nos forces, mais long-temps en vain, pour l'atteindre : le bateau tournait toujours en rond sur lui-même, mais enfin j'eus le bonheur de le diriger de manière qu'il poussa en avant.

Quand les deux chiens qui étaient restés sur le vaisseau, virent que nous nous éloignions, ils prirent leur parti, sautèrent dans la mer et nous atteignirent à la nage; ils étaient trop

en formant une petite plaine en pente douce et en forme de triangle, dont la pointe se perdait entre les rochers, et dont le bord de la mer formait la base.

Tout ce qui pouvait bouger sur le bateau sauta à terre promptement : même le petit François, qui avait été couché et serré dans sa cuve comme un hareng, grimpait lestement pour tâcher d'en sortir; mais malgré tous ses efforts il eut besoin du secours de sa mère. Les chiens, qui avaient pris les devans à la nage, nous reçurent à leur manière amicale, en faisant autour de nous mille sauts de joie : les oies avec leur caquetage continuel; les canards au large nez jaune, en faisant la basse continue; les poules et les [illegible], que nous mîmes d'abord en liberté, en gloussant; les enfans, en babillant tous à la fois, faisaient un tapage effroyable; il s'y mêlait le cri

désagréable de quelques pingoins et de flamants que nous aperçûmes, les uns volant au-dessus de nos têtes, d'autres assis sur des pointes de rochers à l'entrée de la baie; leurs cris prirent bientôt le dessus étant en plus grand nombre; ils nous assourdirent d'autant plus, qu'ils n'étaient point d'accord avec l'harmonie de nos musiciens emplumés et mieux civilisés. Cependant tout ce peuple ailé et sauvage me fit plaisir; je le voyais déjà nous servant de nourriture, si nous devions rester sur cette plage déserte.

La première chose que nous fîmes en nous voyant sauvés et sur la terre ferme, fut de remercier, à genoux, l'Etre suprême à qui nous devions la vie, de lui rendre grâce de sa protection divine, et de nous recommander, avec abandon de cœur et une en-

aussi rapprochés les uns des autres; Fritz, avec des yeux de faucon, pouvait déjà découvrir des arbres, et disait que c'étaient des palmiers. Ernest se réjouit de manger des noix de coco, bien plus grandes et bien meilleures, disait-il, que les noix d'Europe. Je me désolais de n'avoir pas songé à emporter le grand télescope qui était dans la cabine du capitaine, quand Jack sortit une petite lunette d'approche de sa poche, me la donna, et parut très-fier de pouvoir satisfaire à l'instant mon désir.

Ainsi, lui dis-je, tu as escamoté cette lunette pour toi seulement, et sans en parler à personne, ce n'est pas bien, mon fils; plaisirs et peine, tout doit être commun entre nous. Il m'assura qu'il avait oublié de me la donner plutôt, et qu'il l'avait prise pour le bien général. Il me fit en effet un grand plaisir, avec cette lunette

je pus faire les observations nécessaires, et mieux diriger ma course et ma route. Je remarquai que le rivage devant nous avait l'air désert et sauvage, et qu'il présentait un meilleur aspect sur la gauche; mais quand je voulais me diriger de ce côté-là, un courant me portait de rechef vers le bord désert couvert de rochers arides. Nous aperçûmes cependant bientôt à côté de l'embouchure d'un ruisseau un enfoncement étroit entre les rochers, contre lequel nageaient nos canards et nos oies, qui nous servaient de guides; cette entrée formait une petite baie où l'eau était très tranquille, et ni trop profonde ni trop basse pour notre bateau. J'y entrai, et j'abordai avec précaution à une place où la côte avait environ la hauteur de nos cuves, et où l'eau était encore suffisante pour nous maintenir à flot. Le rivage s'étendait dans les terres,

tière résignation, aux soins de sa bonté paternelle.

Ensuite nous nous occupâmes à décharger notre bâtiment. O combien nous nous trouvâmes riches du peu que nous avions sauvés ! Nous cherchâmes une place commode pour établir une tente à l'abri des rochers ; dès que nous l'eûmes trouvée, elle fut bientôt tendue. Nous assujettîmes fortement une perche dans une fente de rochers, elle formait le faîte de la tente, et reposait sur une perche à voile plantée dans la terre ; de cette manière elle fut très-ferme et à l'abri d'être renversée ; la toile fut ensuite tendue par dessus, et affermie par terre, des deux côtés, avec des pieux : par précaution, nous chargeâmes encore les bords, de caisses de provisions, et d'autres choses pesantes, et nous attachâmes des crochets au bout de la toile sur le devant,

pour pouvoir en fermer l'entrée pendant la nuit. Alors je recommandai à mes fils de chercher autant de mousse et de foin sec qu'ils pourraient en ramasser, et de les mettre sécher au soleil, pour en faire notre couche; et pendant cette occupation, où même le petit François pouvait être employé, je construisis, à quelque distance de la tente, près du ruisseau qui devait nous fournir d'eau douce, une espèce de petite cuisine; c'était un foyer de pierres plates que je trouvai dans le lit du ruisseau. Je rassemblai aussi une quantité de branches sèches; avec les plus grosses je fis une espèce de petit enclos autour du foyer; avec les petites j'allumai, en battant mon briquet, un feu réjouissant et pétillant en vives flammes: un pot rempli d'eau avec des tablettes de bouillon fut mis dessus, et la bonne mère, avec son petit

François pour marmiton, fut chargée de la préparation du dîner. Le petit François crut, à leur couleur, que c'était des tranches de colle forte. Qu'est-ce que papa veut donc coller? demanda-t-il. Je veux en faire de la soupe au bouillon, lui dit sa mère en riant. — Ah oui, répondit-il! Et où prendrons-nous la viande pour la faire, ici où il n'y a ni boucher ni boucherie?

Petit fou, lui dis-je, ce que tu prends pour de la colle, c'est de la viande réduite ainsi en gelée à force de cuire, et qui étant séchée ne se gâte point; on peut ainsi la transporter dans de longs voyages sur mer, où l'on ne peut prendre assez de bétail pour nourrir tout l'équipage, et où la viande salée ne ferait pas de bonne soupe; celle-ci sera excellente, je te le promets. Le pauvre

petit avait bien faim, et dit qu'il se réjouissait d'en manger.

Pendant ce temps-là Fritz avait chargé nos fusils, il en prit un et s'éloigna du côté du ruisseau. Ernest, à qui il proposa de l'accompagner, lui dit que cette côte montueuse et pierreuse ne le tentait point, et s'en alla rôder à droite, du côté du rivage. Jack se dirigea contre une parois de rochers qui s'avançait jusqu'au bord de la mer, pour prendre des moules qui y étaient attachées. Pour moi j'essayai de tirer sur le rivage les deux tonneaux repêchés, et je n'en pus venir à bout; notre place de débarquement, très-commode pour le bateau, avait trop de profondeur perpendiculaire pour ramener les tonneaux. Pendant que je me peinais en vain pour trouver un meilleur abord, j'entendis, à une certaine distance, pousser des cris affreux, et

je reconnus la voix de mon petit Jack. Je saisis ma hache et je courus, plein d'angoisse, à son secours : quand je l'aperçus il était dans l'eau, dans un bas fond, en ayant au plus jusqu'aux genoux, et une grosse écrevisse de mer le tenait avec ses pinces par la jambe; le pauvre petit poussait des cris pitoyables, et faisait d'inutiles efforts pour s'en débarrasser. Je sautai aussitôt dans l'eau; à peine cet hôte incommode eut-il remarqué mon approche, qu'il lâcha l'enfant pour se sauver en pleine eau; mais je ne l'entendais pas ainsi, et je voulais qu'il payât la peur qu'il nous avait faite. Je le saisis donc avec précaution par le corps, et je l'emportai, suivi de Jack, qui poussait des cris de joie et de triomphe : il désira de porter lui-même à sa mère cette belle capture, et voyant qu'elle ne me faisait aucun mal, par la manière dont je la tenais,

il voulut s'en saisir; mais à peine fut-elle entre ses mains, qu'elle lui donna un coup si violent de sa queue à la joue, qu'il se laissa tomber et recommença ses cris. Je ne pus m'empêcher de rire et de railler le petit fanfaron, du soufflet qu'il avait reçu. Alors dans sa colère, il prit vivement une pierre, et tua l'écrevisse en la lui jetant sur la tête, qu'il lui fracassa. Je fus fâché de cette action : cela s'appelle tuer son ennemi à terre, lui dis-je, Jack, il ne faut pas se venger ni agir dans la colère; si cette écrevisse t'avait pincé, tu voulais la manger, ainsi vous êtes bien à deux de jeu : une autre fois, sois je te prie plus prudent et plus doux. Pourtant, papa, me dit-il, vous me permettez de la porter à ma mère; il la prit sans plus courir de risque, et la porta à notre cuisine. Maman, une écrevisse de mer, dit-il d'un air triom-

phant; Ernest, une écrevisse de mer; où est donc Fritz? prends garde, François, elle va te mordre : alors tous se mirent autour de lui à regarder la bête merveilleuse, et s'étonnèrent plus de sa grandeur énorme que de sa forme, qui est exactement la même que celle des écrevisses de terre.

Oui, oui regardez, disait Jack en soulevant une de ses pattes avec fierté, c'est avec ces terribles pinces que cette coquine m'a pris par la jambe, et je crois que si je n'avais pas eu de bons pantalons de matelot, elle me l'aurait coupée; oh! mais aussi je l'en ai bien payée.

O le petit fanfaron! lui dis-je, cette écrevisse t'aurait joliment arrangé, si je n'étais pas venu à ton secours, et cette bonne tape de sa queue sur ta joue qui t'a obligé de la lâcher; elle te frappait de ses propres armes, et tu as dû avoir recours à une grosse

pierre pour te défendre ; ce combat, mon pauvre Jack, ne doit pas te rendre bien fier. Ernest, qui s'occupait toujours beaucoup de ses repas, dit d'abord qu'il fallait la jeter dans le pot au bouillon, auquel elle donnerait un fort bon goût ; mais sa mère ne voulut pas y entendre, et lui dit que nous devions mieux ménager nos provisions, et que la grosse écrevisse nous donnerait seule à dîner une autre fois. Pour moi, j'allai examiner le bas fond où Jack avait été pincé, pour amener par la mer mes deux tonneaux au rivage ; je les fis rouler jusque là, puis je les dressai sur leurs fonds, pour qu'il ne pussent pas retourner en arrière.

En revenant auprès de mes enfans, je louai Jack de ce qu'il avait fait la première chasse heureuse, et je lui promis pour sa part toute la patte de l'écrevisse qui lui avait si

bien serré le mollet, pour sa juste récompense.

Moi aussi, s'écria Ernest, j'ai vu quelque chose qui est, dit-on, très-bon à manger, mais je n'ai pu l'avoir parce qu'il était dans l'eau, et qu'il aurait fallu me mouiller les jambes.

Oui, dit Jack, je l'ai bien vu aussi, c'était des vilaines moules dont, pour rien au monde, je n'en voudrais manger; parlez-moi de ma bonne écrevisse.

Et moi, je crois que ce sont des huîtres, dit Ernest, elles sont appliquées contre le pied du rocher, et pas très-profondément.

Oh bien, monsieur le délicat, qui craint si fort l'eau, lui dis-je en riant, puisque tu connais la place, tu auras la bonté d'y retourner, et d'en apporter pour notre premier repas; dans nos misérables circonstances il faut que chacun de nous coopère ac-

tivement au bien commun, et ne craigne pas de se mouiller les pieds : tu vois que le soleil nous a bientôt séchés, ton frère et moi.

Je veux donc aussi, dit-il, prendre en même temps du sel, que j'ai vu en abondance près de la mer, dans des fentes de rochers, où sans doute il a été cuit par le soleil; j'en ai goûté et il est excellent : ne pensez-vous pas, mon père, que l'eau de la mer l'a déposé là.

— Eh mais sans doute, éternel raisonneur, d'où veux-tu qu'il soit venu? il aurait mieux valu en apporter tout de suite un sac plein, que de réfléchir si profondément à la chose la plus simple et la plus naturelle; et si tu ne veux pas manger une soupe fade, cours nous chercher de ta découverte.

Il y alla; ce qu'il nous apporta était sans doute du sel marin, mais si mêlé

de terre et de sable, que je fus sur le point de le jeter; ma femme m'en empêcha, elle le fit dissoudre dans de l'eau douce, puis le filtra à travers un linge, et de cette manière nous pûmes saler notre soupe.

Est-ce que nous n'aurions pas pu prendre tout simplement de l'eau de mer, dit Jack, au lieu de se donner toute cette peine?

L'eau de mer, leur dis-je, est encore plus amère que salée; elle a de plus un goût nauséabond très-désagréable, qui se perd quand on sépare le sel, comme vient de le faire votre mère. Pendant que je parlais elle goûta la soupe avec un petit bâton qui lui servait à la remuer, et elle déclara qu'elle était très-bonne et salée fort à propos; mais dit-elle, Fritz nous manque encore, et puis comment mangerons-nous notre soupe? nous n'avons ni cuillers ni as-

siettes; comment n'avons nous pas pensé à emprendre sur le vaisseau?

— Parce qu'on ne pense jamais à tout, chère femme, et nous nous apercevrons peu à peu de bien d'autres privations.

— Mais celle-là, dit-elle, sera une des plus pénibles; il est impossible que chacun de nous soulève ce gros pot brûlant pour le porter à sa bouche, et prenne le biscuit à la main.

Elle avait raison; nous restions stupéfaits à regarder notre marmite, comme le renard de la fable quand la cigogne lui présente une cruche à long cou. Enfin nous partîmes tous d'un éclat de rire de notre dénuement d'ustensiles, et de n'avoir pas pensé que des cuillers et des fourchettes étaient des instrumens de première nécessité.

Si nous avions seulement des noix de coco, disait Ernest, nous pour-

rions les casser, et nous servir des fragmens de la coquille comme de cuillers.

Oui, oui, dis-je, c'est fort bien, si nous avions, mais nous n'en avons pas; on va loin avec des *si*, et si des vœux suffisaient j'aimerais autant désirer tout de suite quelques douzaines de bonnes et belles cuillers; mais à quoi servent les soubaits?

Mais, répondit-il, nous pouvons au moins prendre des coquilles de moules.

Bien, bien, Ernest, voilà ce que j'appelle une pensée utile; va donc chercher ces huîtres dont tu nous parles. Mais, messieurs, point de dégoût entre nous, nos cuillers n'auront point de manches, et nos doigts tremperont dans la gamelle. Jack courut le premier, Ernest le suivit lentement, et Jack était déjà dans l'eau jusqu'à mi-jambes quand il ar-

riva : le petit entrepreneur arracha vîte les huîtres, et les jeta au petit paresseux, qui en remplit son mouchoir, et mit de plus une grosse moule dans sa poche, et tous deux nous arrivèrent avec leurs provisions.

Fritz n'était pas encore de retour, et sa mère commençait à s'inquiéter, lorsque nous l'entendîmes crier de loin joyeusement, et nous lui répondîmes de même ; il arriva, les deux mains derrière le dos, et s'approchant d'un air triste et capot. Qu'apportes-tu, lui demandèrent ses frères? montre-nous ta chasse, et tu verras la nôtre. — Hélas ! dit-il, je n'apporte rien, je n'ai rien rencontré. — Rien du tout, lui demandai-je? — Rien du tout, me dit-il; mais cette fois un sourire de fierté perçait au travers de son air mécontent. Au même instant Jack, qui s'était glissé derrière lui, s'écria : un cochon de lait, un cochon de lait ! Alors

Fritz trahi nous montra sa belle chasse avec un regard de satisfaction, et je reconnus d'abord que le prétendu cochon de lait était un agouti, qui, d'après les descriptions de plusieurs voyageurs, devait être commun dans ces contrées. L'agouti, dit M. Décourtils, dans son Voyage à Saint-Domingue, est de la grosseur d'un lièvre, et court avec la même vîtesse, mais pour la figure il tient plus du cochon, il en a le grognement. Ce n'est point un animal vorace, il est seulement friand; lorsqu'il est rassasié il enterre le reste de ses provisions, et le garde pour un autre repas. Il est naturellement d'un caractère doux, mais quand il est excité il mord, ses poils se hérissent, et il frappe la terre de ses pieds de derrière, à la manière des lapins : ainsi que ces derniers il se creuse des tanières, mais qui n'ont qu'une seule issue; il s'y cache pendant les gran-

des chaleurs, et il y dépose des provisions de patates et de bananes. On le prend à la course ou dans des filets, ou bien on le chasse avec des chiens; lorsqu'on a trop de peine à l'atteindre, le chasseur n'a qu'à siffler; dès que l'agouti l'entend, il se pose sur ses pieds de derrière et se laisse prendre facilement. Sa chair est blanche comme celle des lapins, mais sèche et sans aucune graisse, et ne perd jamais tout-à-fait un goût un peu sauvage, désagréable aux Européens : les naturels du pays en font grand cas, surtout quand l'animal pâture près de la mer et mange les plantes imprégnées de sel; aussi le dépeuplent-ils tellement qu'il est extrêmement diminué. Où l'as tu trouvé, où l'as tu tiré, t'a-t-il bien fait courir? disaient à la fois les petits garçons; voyons, voyons... Pour moi j'étais sérieux. Je préférerais, lui dis-je,

qu'en effet tu n'eusses rien apporté, et que tu ne te fusses pas permis un mensonge; ne fais plus cela, mon fils, même en badinant; on s'accoutume ainsi à dire ce qui n'est pas, et cette habitude dégénère facilement en fausseté, qui est le plus affreux des vices. A présent voyons ta chasse, où l'as tu trouvé?

Fritz nous raconta qu'il avait été de l'autre côté du ruisseau : ah! nous dit-il, c'est bien autre chose qu'ici, le rivage est bas, et vous ne vous faites aucune idée de la quantité de tonneaux, de caisses, de planches, de toute sorte de choses que la mer y dépose; ne voulons-nous pas les prendre? Nous devrions aussi, mon père, faire encore demain une course au vaisseau pour aller chercher notre bétail; ne faut-il pas du moins amener la vache? Notre biscuit trempé dans du lait ne serait

pas si dur; et bien meilleur, dit le gourmand Ernest. Là, de l'autre côté, reprit Fritz, il y a de l'herbe tant qu'on en veut pour les faire paître, et puis un joli bois où nous serons à l'ombre. Pourquoi resterions-nous ici, sur ces bords stériles et déserts? Patience, patience, répondis-je, il y a temps pour tout, ami Fritz; demain, après demain sont aussi des jours qui auront leur travail. Avant toutes choses dis moi si tu n'as découvert aucune trace de nos compagnons de voyage. — Pas la moindre trace d'homme, ni mort ni en vie, ni sur terre, ni sur mer; mais il y a d'autres animaux qui ressemblent plus à des cochons que celui-ci, lequel a plutôt des pieds de lièvre : je le voyais sauter sur l'herbe, tantôt assis sur ses pattes de derrière, se frottant le museau avec les pattes de devant, tantôt cherchant des racines et les

rongeant comme les écureuils. Si je n'avais pas craint qu'il ne m'échappât, j'aurais essayé de le prendre vivant, avec les mains, il me paraissait presque apprivoisé.

L'observateur Ernest tournait et retournait la bête de tous les côtés : Je ne puis pas trouver, dit-il enfin, que ce soit, comme nous l'avons cru, un cochon de lait; il est vrai que ses soies et son museau ressemblent assez à ceux des cochons, mais voyez ses dents, il n'en a uniquement que quatre incisives devant, comme les animaux rongeurs : en général, il ressemble plus à un lapin ou à un lièvre. J'en ai vu une gravure dans notre livre d'histoire naturelle; si je ne me trompe, on l'appelle *Agouti*.

Ah, ah, dit Fritz, voilà M. le savant qui veut tout savoir.

— Et qui cette fois n'a pas tort, lui dis-je; ne précipite pas tes railleries,

c'est bien vraiment un agouti. Je ne les connais non plus que par des descriptions ou des gravures, mais ton marcassin leur ressemble parfaitement ; il est indigène en Amérique, il vit dans des creux, sous des racines d'arbres, et c'est, dit-on, un excellent manger ; nous en jugerons.

Pendant que nous parlions, Jack s'efforçait d'ouvrir une huître avec son couteau, mais malgré tous ses efforts et toutes ses grimaces, il ne put en venir à bout ; je ris et je lui en fis poser quelques-unes sur des charbons ardens, et bientôt elles s'ouvrirent d'elles-mêmes : Eh bien, mes enfans, il ne tient qu'à vous à présent de vous régaler de la friandise la plus estimée des palais les plus délicats. J'en mangeai une, mais elles m'ont toujours répugné, et je ne pus retenir un signe d'aversion : ils me regardèrent tous avec surprise. — Mais tout le monde

dit, mon père, que les huîtres sont un manger parfait. — Je ne dispute du goût de personne, leur répondis-je, quant à moi, je n'en mangerais qu'à la dernière extremité; essayez, peut-être les aimerez-vous. Ce coquillage est si peu attrayant à voir quand on n'en a pas l'habitude, que pas un n'en voulut tâter; cependant Jack, comme le plus courageux, avala la sienne comme une médecine, en fermant les yeux, et tous suivirent son exemple; mais tous déclarèrent ainsi que moi, que l'huître n'était pas un mets de leur goût, et se hâtèrent de plonger la coquille dans le pot pour la retirer pleine de bonne soupe; mais tous se brûlèrent les doigts, et ce fut à qui crierait le plus fort. Ernest seul n'avait eu garde de s'y expoxer; il sortit de sa poche sa grande moule, aussi grande qu'une assiette et plus profonde, prit avec précaution toute sa portion à la

fois, et se moquant des autres, il attendit qu'elle fût un peu refroidie pour la manger à son aise.

Tu as eu bien soin de toi, lui dis-je; mais dis-moi, mon cher Ernest, pourquoi tu ne penses qu'à toi-même et à ton bien-être, et si rarement aux autres; tu mérites que ton égoïsme soit puni, et que ta soupe refroidie dans ta belle et bonne assiette, soit pour nos fidèles serviteurs les chiens. Nous pouvons tous, et toi comme les autres, prendre dans le pot avec nos coquillages d'huîtres, mais les chiens ne le peuvent pas; ainsi ton assiette et ta portion de soupe sera pour nos dogues, et tu auras la bonté d'attendre à manger avec nous et comme nous.

Mon petit reproche se fit sentir à son cœur, et tout obéissant il posa son assiette à terre, où les chiens l'eurent vidée en deux léchées. Nous

étions presque aussi affamés qu'eux, et tous les regards étaient fixés sur le pot, pour voir quand la fumée commencerait à baisser, lorqu'on s'aperçut que les dogues, après avoir mangé leur soupe, avaient flairé l'agouti de Fritz, et le déchiraient à belles dents; les enfans poussèrent des cris lamentables. Fritz se leva furieux, prit son arme, les frappa, leur dit des injures, leur jeta des pierres, et les aurait tués, si je ne l'avais retenu, au point qu'il courba son fusil à force de leur donner des coups, et dans sa fureur, il criait si fort que sa voix se répétait entre les rochers.

Dès qu'il fut en état de m'entendre, je lui reprochai très-sérieusement sa violence, et je lui représentai combien il nous avait affligés, et effrayé sa mère en poussant des cris si terribles, en gâtant son fusil qui pouvait nous être si utile, et en tuant

presque de pauvres animaux qui pouvaient nous l'être encore plus. La colère, lui dis-je, conseille toujours mal, et peut conduire, à des crimes ; pense à celui de Caïn qui tua son frère dans un mouvement de violence. — Mon père, dit-il avec effroi. — Oui, je sais bien que cette fois ce n'était que des bêtes, mais on ne raisonne pas dans la colère, on ne sait à quoi on s'attaque, et la preuve est que tu t'en prenais à de pauvres êtres sans jugement, qui ne savaient pas si ton agouti n'était pas là pour eux comme la soupe. Conviens aussi que c'est la vanité qui a excité ta fureur ; si un autre que toi avait chassé et tué l'agouti, tu aurais beaucoup mieux supporté cet accident. Il en convint, sentit son tort, et me demanda pardon en versant des larmes amères.

Bientôt après notre repas, le soleil baissa vers le couchant, la volaille se

rassembla peu à peu autour de nous, en picotant les miettes de biscuit tombées ; ma femme prit alors son sac mystérieux et l'ouvrit, elle en tira des graines de vesces, de pois, d'avoine, dont elle leur donna quelques poignées : elle y avait aussi plusieurs autres semences de légumes, qu'elle me montra. Je louai beaucoup sa prudence, en la priant seulement d'être plus économe de cette utile provision, qui pouvait nous servir de semailles et nous procurer des récoltes, et de nourrir plutôt la volaille avec le biscuit gâté que nous apporterions du vaisseau. Nos pigeons s'envolèrent dans les rochers voisins ; les poules, et le coq à leur tête, se rangèrent en ligne sur le faite de la tente, et les oies et les canards allèrent en caquetant, dans un endroit marécageux et couvert de broussailles, près du rivage. Nous aussi nous fîmes nos préparа-

tifs de repos ; nous chargeâmes, par précaution, nos armes, fusils et pistolets, que nous posâmes dans la tente : nous fîmes ensuite nos prières en commun, nous remerciâmes Dieu du secours qu'il nous avait donné, et nous nous recommandâmes à sa garde vigilante, et avec le dernier rayon du soleil nous entrâmes dans notre tente, où bien serrés les uns contre les autres, nous nous couchâmes sur la mousse que nous y avions étendue.

C'est avec étonnement que les enfans remarquèrent que l'obscurité arrivait si subitement, et que la nuit succédait au jour presque sans crépuscule : cela, leur dis-je, me fait soupçonner que l'endroit où nous sommes n'est pas loin de l'équateur, ou du moins entre les deux tropiques, où ce phénomène est ordinaire, car le crépuscule provient des

rayons solaires rompus dans l'atmosphère ; plus ils tombent obliquement, et plus leur faible lueur s'étend et se prolonge ; mais au contraire plus ils sont perpendiculaires, et moindre est leur déclinaison, et par conséquent il fait totalement nuit beaucoup plus vîte quand le soleil est au-dessous de l'horizon.

Je regardai encore une fois hors de la tente, pour voir si tout était tranquille autour de nous, puis j'en fermai soigneusement l'entrée : le coq, réveillé par le lever de la lune, nous chanta vêpres, et je me couchai. Mais autant le jour avait été chaud, autant la nuit fut froide, et nous fûmes obligés de nous resserrer les uns contre les autres, pour nous réchauffer : un doux sommeil commença à fermer les yeux de tous mes bien-aimés ; je tâchai de ne m'endormir que lorsque je vis leur mère

jouir en paix de son premier sommeil ; alors mes paupières se fermèrent aussi, et, grâce à la fatigue, notre première nuit dans notre île déserte fut très-passable.

CHAPITRE III.

Voyage de découverte.

A peine l'aube du jour eût paru, que je fus réveillé par le cri de notre coq; j'éveillai aussitôt ma femme, et je délibérai avec elle sur ce qu'il y avait de plus pressé à faire pour ce jour-là : nous fûmes d'accord que la première chose importante était de faire des recherches sur nos compagnons du vaisseau, et d'examiner en même temps la qualité du pays, de l'autre côté du ruisseau, avant de prendre une résolution définitive.

Ma femme concevait bien qu'un voyage dans ce but ne pouvait se faire en famille, et pleine de confiance en la bonté de Dieu, elle consentit avec courage à la proposition

de garder auprès d'elle Ernest et les deux petits, tandis que Fritz, comme le plus âgé et le plus vaillant, viendrait avec moi en découverte. Je la priai de ne pas perdre de temps, et de préparer le déjeûner; elle nous prévint que les portions seraient petites, parce qu'il n'y avait plus que pour une soupe encore en provision. Mais demandai-je, et l'écrevisse de Jack, qu'est-elle devenue? C'est ce qu'il nous apprendra, dit sa mère : vas éveiller les petits, moi je vais faire du feu et mettre de l'eau dessus.

Les enfans furent bientôt éveillés, et même le paresseux Ernest se soumit à son sort, de se lever de si bon matin. Quand je demandai à Jack où était son écrevisse, il courut la chercher dans une fente de rocher où il l'avait soigneusement cachée : Je ne voulais pas, dit-il, que les chiens la mangeassent, comme le gibier de Fritz;

il me paraît que ces gaillards ne méprisent rien. Il me paraît aussi, dis-je, que mon étourdi sait réfléchir à ce qui l'intéresse. Heureux celui qui devient sage par le dommage d'autrui, dit le proverbe; mais ne veux-tu pas bien céder à Fritz, pour son voyage, la grosse pince qui t'avait pris par la jambe, et que je t'avais promise?

Quel voyage? s'écrièrent-ils tous; nous voulons en être aussi : voyage, voyage, s'écrièrent-ils en frappant des mains, et sautant autour de moi comme des petits chevreaux. Pour cette fois, leur dis-je, c'est impossible, nous ne savons pas ce qui nous arrivera : moi et votre frère aîné nous pouvons mieux courir un danger et nous en tirer; outre cela, un voyage en famille irait très-lentement; vous resterez donc tous trois ici avec votre mère, à cette place qui

paraît être sûre, et vous garderez pour votre protection la vaillante Bill, pendant que Turc nous accompagnera; une telle garde et un fusil chargé peuvent inspirer du respect. Allons, Fritz, attache Bill pour qu'elle ne nous suive pas, et garde Turc près de toi; prépare aussi nos fusils.

Fritz rougit, son fusil était courbé et ne pouvait servir; il alla le chercher, et tâchait en vain de le redresser; je le laissai faire pendant quelque temps : enfin, je lui permis d'en prendre un autre, mais je vis avec plaisir son regret d'avoir gâté le sien la veille. Un moment après, il voulut prendre Bill pour l'attâcher, mais elle se souvenait des coups qu'il lui avait donnés, elle lui montra les dents et ne voulut pas venir à lui, non plus que Turc; il fallut que ce fût moi qui les appelât. Alors Fritz, en pleurant, demanda du bis-

cuit à sa mère, en disant, qu'il se passerait plutôt de déjeûner pour faire sa paix avec les chiens; il leur en porta, les flatta, les caressa, et semblait leur demander pardon. Comme de tous les animaux, sans en excepter l'homme, le chien est le moins rancunier, et le plus sensible aux caresses, Bill consentit à le lécher; mais Turc, qui était plus fier, résistait encore, et paraissait le craindre. Donne-lui une patte de mon écrevisse, lui dit Jack, aussi-bien je veux toute te la céder pour ton voyage.

Bon, dit Ernest, ne t'inquiète pas, ils trouveront sûrement des noix de coco, comme Robinson, et c'est bien autre chose que ta misérable écrevisse : imagine-toi une amande, grosse comme ma tête, et une grosse jatte pleine de bon lait d'amande.

Tu m'en apporteras si tu en trouves, dit le petit François.

Nous nous préparâmes au départ, nous prîmes chacun une gibecière et une hache; je mis une paire de pistolets dans la ceinture de Fritz, outre son fusil; je m'équipai de même, et je n'oubliai pas une provision de biscuit, et un flacon de fer blanc plein d'eau douce du ruisseau: ma femme nous appela ensuite à déjeûner, et l'écrevisse nous parut à tous si dure, qu'il nous en resta beaucoup pour le voyage, et aucun des enfans ne vit de mauvais œil qu'elle passât dans notre poche: cependant nous étions tous rassasiés, la bête était immense, et sa chair est beaucoup plus nourrissante que celle des écrevisses de rivière, mais bien moins délicate.

Fritz me conseilla de nous mettre en route avant l'ardeur du soleil brûlant: Je le veux bien, lui dis-je, mais nous avons oublié ce qu'il y a de plus important. Quoi donc, mon

père, dit-il, en regardant autour de lui ? je ne vois plus rien à faire que de dire adieu à maman et à mes frères. Mais Ernest dit, moi je devine ce que c'est; nous n'avons pas encore fait notre prière du matin.

— C'est cela même, mon cher, lui dis-je, on oublie trop souvent Dieu, notre père à tous, pour les soucis de ce monde, pour la nourriture et le bien-être, et cependant jamais nous n'avons eu tant besoin de son secours et de sa protection que dans une situation telle que la nôtre, et au moment de commencer un voyage sur une plage inconnue.

Alors le petit polisson Jack commença à contrefaire le sonneur des églises, et à crier, bom, bom, bidibom, bidiman, bom, à la prière, à la prière, bom, bom. Etourdi ! m'écriai-je, fâché, faut-il donc que tu mêles tes sottises et tes polissonneries

dans les choses les plus sérieuses et les plus sacrées ; tu n'es pas digne de prier le bon Dieu, puisque tu en fais un badinage et un jeu. Va de côté, laisse-nous prier avec respect, et réfléchis sur ta folle conduite. Le petit garçon recula de quelques pas, mais ayant toujours un air mutin qui me déplut. Nous nous mîmes tous à genoux, et je fis la prière avec plus de dévotion et de ferveur encore qu'à l'ordinaire, nous recommandant humblement à la continuation des bontés de Dieu, et à sa garde paternelle pour ce jour d'une première et nécessaire séparation ; je lui demandai ensuite pardon pour nous tous, mais particulièrement pour notre petit compagnon qui venait de l'offenser. — A ces mots Jack s'avança doucement en pleurant, se mit à genoux derrière moi, et quand j'eus fini, il dit en sanglottant : Je deman-

de pardon à mon papa et au bon Dieu.

Il fallait mettre le bon Dieu le premier, lui dis-je, et même le mettre seul, car tu n'as offensé que lui; mais si tu te repens sincèrement, il est si bon qu'il te pardonnera. Je l'embrassai ensuite, et je lui fis encore quelques petites exhortations, en lui recommandant, ainsi qu'aux deux autres, d'obéir en tout à leur mère : alors je chargeai les fusils qui restaient, et que je leur laissai, et je dis à ma femme de se tenir toujours près du bateau, qui, pour la défense et la fuite était le meilleur asile. Après cela nous nous arrachâmes promptement les uns des autres, non sans grande émotion et douleur, car des deux côtés nous ne pouvions savoir ce dont nous étions menacés sur cette côte inconnue : tous fondaient en larmes, mais le bruit du ruisseau,

dont nous approchions, fit que nous n'entendîmes plus leurs sanglots et leurs adieux répétés, et nous obligea de penser à nous-mêmes et au but de notre marche.

Le rivage du ruisseau était si escarpé des deux côtés, que l'on ne pouvait approcher de son lit que par un petit passage fort étroit, du côté où nous étions, et près de son embouchure dans la mer. C'était où nous avions été y puiser de l'eau, mais il n'y avait pas moyen de le traverser à cet endroit, le bord opposé étant hérissé de rocs perpendiculaires et trop élevés. Pour y parvenir, nous fûmes obligés de monter, en suivant son cours, jusqu'à la paroi de rochers, d'où elle tombait en cascade : il se trouvait par-ci par-là de grosses pierres dans le lit du ruisseau que nous franchîmes, en faisant des sauts bien hasardés; mais enfin nous arri-

vâmes sur l'autre rive. Nous marchâmes alors très-péniblement au travers de hautes herbes, moitié séchées par le soleil ; nous descendions en diagonale pour tâcher d'arriver au bord de la mer, où nous espérions trouver moins d'obstacles dans notre marche, et peut-être découvrir la chaloupe, ou quelques-uns de nos camarades, lorsqu'après avoir fait une centaine de pas, nous entendîmes derrière nous un bruit très-fort, comme si nous étions poursuivis, et nous vîmes un grand mouvement dans les herbes, presque aussi hautes que nous. J'avoue que j'eus un moment d'effroi intérieur, pensant que c'était peut-être un affreux serpent, un tigre, ou quelqu'autre bête féroce, et que nous allions être dévorés ; mais je fus très-content du courage de Fritz qui, au lieu de s'effrayer et de fuir, s'arrêta avec beaucoup de sangfroid, et

de calme, se mit en position de tirer, en bandant le chien de son fusil, et regardant au devant du bruit qui s'approchait ; il découvrit enfin d'où il provenait. Notre joie fut grande en voyant que cette créature redoutée n'était autre que notre fidèle Turc, que la douleur des adieux nous avait fait oublier, et que nos amis nous avaient sans doute envoyé. Je reçus le gros dogue avec joie, et je louai Fritz de ne s'être pas laissé entraîner par la peur, ou à fuir, ou à tirer sur le chien avant de l'avoir vu distinctement, puisqu'il aurait pu tuer notre meilleur secours : vois-tu, cher Fritz, lui dis-je, quels ennemis dangereux sont les passions et la pusillanimité; ta colère d'hier, et la peur aujourd'hui, si tu l'avais éprouvée, auraient pu nous faire un dommage irréparable.

Il en convint, me promit de veil-

ler sur lui-même, pour ne plus se laisser aller à la colère, et caressa si fort le brave Turc, qu'enfin il obtint son pardon.

En causant ainsi nous avancions, et nous avions alors à notre gauche la mer, et à notre droite, à demi-lieue de distance, la paroi de rochers continue, qui, depuis notre place de débarquement se prolongeait sur une ligne presque parallèle au rivage, et les sommités étaient parées d'une riante verdure et d'une grande variété d'arbres; l'espace entre cette paroi et la mer était couverte en partie de hautes herbes à demi séchées, en partie de petits bois qui s'étendaient d'un côté jusqu'aux rochers, de l'autre jusqu'à la mer. Nous nous tenions soigneusement près du rivage, et nous regardions plus attentivement la plaine liquide, que celle sur laquelle nous marchions,

dans l'espérance d'apercevoir la chaloupe et nos compagnons ; nous ne négligions cependant pas de chercher aussi sur le sable des traces d'hommes, sans pouvoir rien découvrir ni d'ancien ni de récent.

Je veux, dit Fritz, tirer de temps en temps un coup de fusil, pour que nos camarades puissent nous entendre, s'ils sont cachés quelque part.

Fort bien, lui dis-je, si tu peux tirer de manière que seulement nos amis entendent les coups, et non pas les sauvages, qui peut-être sont dans les environs, et qui pourraient facilement nous épier et nous surprendre.

— Mais pourquoi courons-nous, au péril de notre vie, après des gens qui nous ont abandonnés sur le vaisseau si cruellement ?

— Par plusieurs raisons, mon cher : premièrement, parce qu'il ne faut pas rendre le mal pour le mal ;

ensuite, parce qu'ils peuvent aussi nous être utiles et nous aider; mais surtout parce qu'ils ont peut-être le plus grand besoin de notre secours : ils n'ont sauvé du vaisseau que leur personne, si tant est qu'ils l'ayent sauvée, et nous, nous en avons tiré beaucoup de choses sur lesquelles ils ont autant de droits que nous.

— Cependant nous courons ici, dans l'incertitude, sur le rivage, pendant que nous pourrions retourner sur le vaisseau et sauver notre bétail.

— Dans la rencontre de plusieurs devoirs, mon fils, nous devons toujours préférer le plus important pour le remplir le premier : essayer de sauver des hommes est plus noble que de s'occuper d'animaux, auxquels nous avons donné de la nourriture pour plusieurs jours; et la mer est tranquille, elle ne menace pas de submerger de sitôt le vaisseau.

Fritz se tut : en silence, et chacun rentré en nous-même, nous marchâmes en avant ; après avoir fait environ deux lieues, nous entrâmes dans un bois un peu plus éloigné de la mer : ici nous fîmes halte, et nous nous restaurâmes à l'ombre fraîche, au bord d'un clair ruisseau qui coulait doucement à côté de nous. Tout à l'entour volaient, chantaient, gazouillaient des espèces d'oiseaux inconnus, qui se distinguaient plus par leur beau plumage que par une voix agréable. Fritz prétendait aussi avoir découvert, entre le feuillage et les branches, des animaux ressemblant aux singes : en effet, ce qui sembla le confirmer, fut l'inquiétude de Turc; il commença à lever le nez en l'air, et à aboyer si fort, que le bois en retentissait. Fritz se glissa de tous côtés pour s'en assurer, il levait aussi le nez vers les arbres, et broncha sur

un corps arrondi qui était à terre; il faillit tomber tout de son long : il ramassa cependant ce qui l'avait fait broncher, et me l'apporta, en me disant, que c'était peut-être un nid d'oiseau. Pourquoi crois-tu cela, lui dis-je en l'examinant, c'est plutôt une noix de coco ?

— Mais j'ai lu cependant qu'il y a vraiment des oiseaux qui bâtissent des nids tout ronds; voyez comme c'est croisé et hérissé.

— Oui sans doute, mais tu ne dois pas si légérement et au premier regard décider la chose; ne vois tu pas que ce que tu prends pour des brins croisés par un bec d'oiseau, est une enveloppe fibreuse, faite par la nature? Ne te rappelles-tu pas aussi d'avoir lu que la noix de coco est enveloppée dans un corps rond, fibreux, entouré d'une peau mince et fragile; à celle que tu tiens cette peau est gâ-

tée par le temps; c'est pourquoi tu vois ces petits fibres hérissés en dehors : à présent nous allons les ôter entièrement, et tu trouveras la noix dessous.

Nous le fîmes, et la noix fut cassée; nous ne trouvâmes rien dedans qu'un noyau desséché qui n'était pas mangeable.

Fritz. — Ah! mon Dieu, que dirait Ernest, qui m'enviait tant ces amandes grosses comme la tête, et ces jattes pleines d'orgeat? Je croyais aussi, mon père, que les noix de coco renfermaient un liquide doux et rafraîchissant comme du lait d'amande. Les voyageurs sont de grands menteurs.

— Quelquefois, mon fils, mais dans ce cas-ci ils ont eu raison; ce lait existe dans les noix de coco, quand elles ne sont pas tout-à-fait mûres, comme dans les nôtres, mais

en plus grande quantité ; plus ce fruit mûrit, plus ce liquide s'épaissit, se forme en noyau, et se dessèche enfin complétement : si cette noix mûre est mise dans un bon terrain, les noyaux germent et rompent la coque ; mais s'ils restent sur la terre ou dans un endroit qui ne leur convient pas, ils étouffent par la fermentation intérieure, et périssent comme celui-ci.

— Je suis maintenant étonné que tous ne s'étouffent pas, la coque est si dure, comment un noyau peut-il la percer ?

— Nos noyaux de pêche ne sont pas moins durs, et cependant le pepin peut les rompre quand ils sont mis dans un bon terrain.

— C'est ce que je conçois très-bien ; le noyau de pêche est divisé en deux parties, comme une coquille de moule ; il y a une couture

qui s'ouvre facilement d'elle-même, quand le pepin se gonfle par l'humidité ; mais celui-ci est tout rond et tout d'une pièce.

— Tu vois, lui dis-je, qu'il est peut-être plus aisé de l'ouvrir en dedans qu'en dehors ; conviens que les noix de coco ont toute une autre construction, mais tu peux voir encore par ces fragmens, que la nature sait aussi venir à leur secours. Ici, près de la queue, tu trouveras trois trous ronds, qui ne sont point couverts d'un tissu aussi dur que le reste de la coque ; ce n'est qu'une espèce de bondon spongieux qui les ferme, et c'est par là que le germe des pepins peut sortir.

— Je vais remettre ensemble ces fragmens, et je rapporterai cette noix à maître Ernest, qui en était si friand, pour voir de quel goût il la trouvera.

— Et moi, mon cher Fritz, j'aimerais bien te trouver moins de méchanceté; badine avec ton frère sur cette mauvaise noix, à la bonne heure, pourvu que tu lui en portes aussi une meilleure, si tu peux la trouver : cherchons bien, peut-être en trouverons-nous qui ne seront pas gâtées.

Après avoir cherché long-temps, nous en trouvâmes une seule; nous l'ouvrîmes, elle était bonne, et nous épargna nos provisions pour notre dîner; il était encore trop tôt pour le faire. Quoique cette noix fût déjà un peu huileuse et rance, nous nous en étions pourtant rassasiés, et nous continuâmes notre route. Pendant quelque temps encore le chemin nous conduisit à travers les bois, où nous fûmes souvent obligés de nous frayer une route avec la hache, parce qu'ils étaient entrelacés d'une grande quantité de lianes. Enfin nous arrivâmes

de nouveau dans la plaine, où nous eûmes la vue libre et un chemin plus ouvert ; la forêt longeait environ une portée de fusil à côté de nous sur la droite, et par-ci, par-là, se montraient aussi quelques arbres d'une espèce particulière. Fritz, qui jetait continuellement son regard perçant à la découverte, en remarqua bientôt qui lui parurent si extraordinaires qu'il voulut les voir de plus près : Oh ! mon père, s'écria-t-il, quel singulier arbre est-ce donc là, avec ces gros goêtres au tronc ? examinons-les plus attentivement ; et il y courut.

Je m'en approchai aussi, et je trouvai, avec un joyeux étonnement, une quantité d'arbres calebasses, qui portent à leur tronc de gros fruits assez semblables à de grosses courges. Fritz, qui n'en avait jamais entendu parler, ne concevait pas ce que ce pouvait être, et me demanda si c'é-

tait des éponges. Nous allons bientôt découvrir ce mystère, lui dis-je, tâche d'en abattre une ou deux, alors nous les examinerons de plus près.

En voilà une, dit Fritz ; elle a parfaitement l'air d'une courge, seulement la coque paraît plus dure.

— Sans doute elle l'est, et on s'en sert comme des courges à gourde, pour des ustensiles ; on en fait des assiettes, des écuelles, des plats et des flacons ; on peut donc le nommer arbre à courge.

Fritz sautait de joie ; des plats, des assiettes, disait-il ! ma bonne mère sera bien contente, elle saura où nous servir notre soupe.

— Pourquoi penses-tu, Fritz, que cet arbre ne porte ses fruits qu'au tronc et aux plus fortes branches ?

— Parce que les petites branches intérieures se casseraient par la pesanteur de leurs fruits.

— Bien deviné.

— Mais ces courges sont-elles bonnes à manger?

— Du moins je ne les crois pas nuisibles, mais elles ne sont pas d'un goût exquis. Les sauvages, les nègres, font grand cas de la coque qui leur vaut de l'or, et leur est presque indispensable; c'est là où ils conservent leur manger, leur boisson; ils font même cuire dedans.

— Oh oui, cuire, c'est impossible; cette coque s'enflammerait bien vîte, si on la mettait sur le feu.

— Je ne te dis pas qu'on mette la coque sur le feu.

— Ah, ah, et comment peut-on cuire sans feu?

— Je n'ai pas dit non plus qu'on pût cuire sans feu, mais on n'a pas besoin de mettre sur le feu le vase dans lequel on fait cuire.

— Je n'y comprends rien ; c'est un miracle.

— Oui, oui, un peu d'enchantement, c'est le sort de l'homme ; lorsque les lumières ne suffisent pas, ou qu'il ne veut pas se donner la peine de réfléchir, alors il suppose des miracles ou de la sorcellerie.

— Allons, je veux le croire puisque vous le dites.

— Ainsi, pour abréger, tu veux donc jurer sur la parole d'autrui ; c'est un bon moyen pour laisser ta raison en friche. Allons, je veux t'aider à découvrir ce phénomène. Ecoute ; lorsqu'on voudrait faire cuire quelque chose dans ces courges, il faudrait les couper en deux, ôter la moëlle des deux moitiés ; dans une de ces écuelles, on met de l'eau, et dans cette eau des poissons, des crabes, enfin ce qu'on veut cuire ; alors on jette peu à peu dans cette eau des

pierres qu'on a fait rougir au feu, et qui communiquent assez de chaleur à l'eau pour cuire ce qui est dedans, sans que la coque en souffre.

— Mais cette manière de cuire doit gâter les mets par les cendres et par les morceaux qui se détachent des pierres rougies qu'on jette dans l'eau.

— Sans doute, on ne peut pas faire de cette manière des sauces ou des ragoûts bien fins, mais enfin c'est toujours cuire, et les nègres et les sauvages qui en font usage, ne sont pas bien délicats : mais on peut encore mettre les mets à part, dans un plus petit vase, qu'on pose sur un plus grand, où il n'y a que l'eau qu'on fait cuire avec les pierres rougies; c'est ce qu'on appelle cuire au bain-marie. On en fait un grand usage en chimie, et ce qui se cuit de cette manière a l'avantage de ne jamais s'attacher au vase.

Nous procédâmes ensuite à notre fabrication de plats et d'assiettes ; je montrai à Fritz à couper la courge avec une ficelle, bien mieux et bien plus droit qu'avec un couteau : j'attachai la ficelle autour de la calebasse, aussi fort que possible, je la fis entrer un peu avant dans la peau tendre, en la frappant tout autour avec le manche de mon couteau, puis je la serrai davantage jusqu'à ce quelle eût traversé tout l'intérieur de la courge, et formé ainsi deux écuelles fort régulières; tandis que mon fils, qui avait voulu essayer de partager une calebasse avec son couteau, l'avait complétement gâtée, parce que son couteau avait glissé, tantôt trop haut et tantôt trop bas. Je lui conseillai de fabriquer des cuillers avec les morceaux qu'il avait faits, et qui ne pouvaient plus lui servir à autre chose. Je fis ainsi deux plats assez grands,

et d'autres plus petits, pour servir d'assiettes.

Fritz était émerveillé : Comment l'idée de cette manière de couper vous est-elle venue, mon père, me demanda-t-il ?

— J'en ai lu la description dans des livres de voyages ; j'ai lu que les sauvages, qui n'ont pas de couteaux, mais qui fabriquent des espèces de ficelles d'écorce d'arbre, s'en servent pour couper différentes choses ; et tu vois à quoi servent la lecture et la réflexion.

— Et les flacons ? comment s'y prend-on ? je ne le comprends pas.

— On s'en occupe d'avance. Pour avoir une bouteille avec un cou, il faut entourer la courge, toute jeune, d'un bandage de toile ou d'écorce, de sorte que seulement la partie libre se forme en rondeur, et que celle qui est emmaillotée reste étroite : de

cette manière on obtient un flacon de la meilleure forme. On les fait ensuite sécher, puis on fait une ouverture en haut, par laquelle on fait sortir la moëlle, en y mettant des petits cailloux qu'on secoue, et qui détachent l'intérieur.

— Les courges en flacons, qu'on nomme des gourdes, que j'ai vues dans notre pays, ont-elles été faites de cette manière?

— Non, mon cher, c'est une espèce à part, qui a cette forme naturelle.

Tout en causant l'ouvrage avançait; Fritz avait aussi fait un plat et des assiettes, et les admirait : Ah! quel plaisir ma mère aura à manger là-dessus, disait-il; mais comment les apporterons-nous? elles me paraissent bien fragiles.

Nous voulons, lui dis-je, les laisser ici au soleil sur le sable, pour

qu'elles sèchent bien, et nous les prendrons au retour; mais il faut avoir soin de les remplir de sable, pour que l'ardeur du soleil ne les rétrécisse pas. Ce conseil plut à mon Fritz, qui se voyait dispensé de les porter pendant toute la route. Notre porcelaine de nouvelle fabrique fut donc mise sur la grève, remplie de sable et abandonnée à son sort.

Tout en cheminant, Fritz s'amusait à sculpter des cuillers de coque de courge, et moi j'essayais d'en faire une de fragmens de noix de coco; mais il faut avouer que, ni l'une, ni l'autre, ne ressemblaient le moins du monde à celles que j'avais vues au Muséum de Londres, travaillées par des insulaires de la mer du sud: lorsqu'on manque d'instrumens, il faut céder le pas aux sauvages dans ce qui tient à l'adresse et à la patience; encore avions-nous des couteaux, et ils n'ont

que des pierres plates. J'ai fait là, dis-je, en riant, à mon fils, une cuiller qui ne vaut guère mieux que la tienne; il faudrait avoir la bouche fendue jusqu'aux oreilles pour manger la soupe avec ces cuillers-là.

Je le crois bien, me répondit-il, mais ce n'est pas ma faute, c'est la courbure du morceau de courge qui m'a dirigé; si je les avais faites plus petites, elles seraient devenues trop plates : il est encore plus difficile de manger la soupe avec une pelle, qu'avec une coquille d'huître. En attendant que je trouve le moyen d'en faire de meilleures, celles-ci pourront toujours servir, et feront plaisir à maman. Je pense que Dieu met quelquefois ses enfans en détresse, pour qu'ils apprennent à se contenter de peu.

— Cette remarque est bonne, mon fils, et me fait plus de plaisir que

cent écus. Fritz éclata de rire : Vous ne la taxez pas trop haut, mon père, car à quoi vous servirait à présent cent écus? Si vous aviez dit, *une bonne soupe* ou *cent noix de coco*, vous m'auriez rendu plus fier de ma remarque.

—Eh bien, sois-le encore de celle-ci. Je suis bien aise que tu commences à estimer les choses suivant leur valeur et leur utilité, et à ne pas les regarder invariablement comme bonnes ou mauvaises, ainsi que le font les enfans. L'argent n'est qu'un moyen d'échange dans la société humaine ; mais ici, sur cette côte solitaire, la bonne nature ne nous en demande point pour ce qu'elle veut bien nous donner.

Pendant cette conversation, et la fabrication des cuillers, nous n'avions pas négligé de regarder attentivement partout, pour chercher à découvrir

nos compagnons ; mais hélas ! ce fut en vain. Enfin, après une marche de quatre bonnes lieues, nous arrivâmes à une langue de terre qui avançait fort au loin dans la mer, sur laquelle se trouvait une colline élevée ; cette hauteur nous parut la place la plus favorable pour étendre nos recherches et notre vue au loin, sans avoir besoin de rôder plus longtemps, et nous y montâmes avec courage.

Ce ne fut pas sans peine et sans sueur, que nous arrivâmes sur le sommet, qui nous offrit une vue magnifique, embrassant une très-vaste étendue d'eau et de terre ; mais nous eûmes beau regarder avec notre excellente lunette, au long et au large, nous ne découvrîmes nulle part aucune trace d'hommes, la belle nature était devant nous dans toutes ses grâces naturelles, et malgré le

101614

manque de secours humain, elle nous parut charmante au plus haut degré. Le rivage arrondi d'une baie considérable, dont le bord de l'autre côté se perdait en promontoire, d'un beau bleu; la mer doucement frisée, dans laquelle le soleil répétait ses rayons; ces bois d'une verdure variée, ces productions nouvelles à nos yeux nous auraient extasiés, si le chagrin de ne pas trouver nos camarades, et de penser qu'ils avaient péri misérablement dans la vaste mer, ne nous avait pas accablés de tristesse; nous étions abattus de voir ainsi disparaître notre plus douce espérance : nous ne sentîmes pas moins, cependant, la grâce que Dieu nous avait faite de nous préserver, et de nous avoir placés solitaires dans cette belle contrée, où du moins nous n'éprouverions pas la faim, et, autant qu'on pouvait en juger, nous serions aussi préservés

d'autres dangers ; nous n'avions point rencontré d'animaux crue's ou venimeux, et aussi loin que notre vue pouvait s'étendre, nous n'apercevions point de huttes de sauvages. Eh bien, mon Fritz, lui dis-je, il paraît que Dieu nous a destinés à une vie solitaire, et nous donne ce beau pays pour notre habitation, jusqu'à ce du moins que le sort amène un vaisseau sur ces parages ; eh bien, que sa volonté soit faite, elle est toujours la meilleure. Nous avions déjà choisi une vie de colons et de planteurs ; que nous soyons quelques personnes de plus ou de moins, notre repos et notre confiance en Dieu ne doivent pas diminuer ; nous voulons tâcher d'être aussi bons et aussi heureux que possible, dans la situation où il nous a placés.

— Quant à moi, cela ne me fait rien du tout, de rester seul dans ce

pays, si Dieu vous conserve, vous et ma mère; fort peu m'importe ces méchantes gens du vaisseau.

— Ne dis pas cela, mon fils, tous n'étaient pas méchans; la plupart seraient devenus meilleurs ici, parce qu'ils n'auraient pas été attaqués par la séduction. La vie sociale, des intérêts communs, les forces réunies, les réflexions, les conseils, les services mutuels, sont les agens qui aident au bien-être individuel, et à l'activité heureuse et prospère.

— Nous avons cependant déjà une plus grande société que n'avait le père Adam, avant qu'il eût des enfans, et quand nous serons grands, c'est nous qui ferons tout l'ouvrage pénible, vous n'aurez plus qu'à vous reposer.

— C'est bien, cher Fritz, tu me donnes du courage. Qui sait l'intention de Dieu à notre égard? il dit

dans l'ancien temps, à un de ses favoris solitaires : De toi je ferai descendre un grand peuple.

— Ne pourrons nous pas aussi devenir patriarches, si Dieu nous laisse la vie, et s'il veut nous bénir?

— Pourquoi non. Mais viens, mon petit patriarche en herbe, nous voulons nous mettre à l'abri du soleil, pour que tu ne brûles pas avant que de l'être; là bas, dans ce joli bois, nous voulons nous aller reposer, dîner, et puis retourner vers nos amis.

Nous descendîmes vers un agréable bois de palmiers que nous avions aperçu de la hauteur, mais avant d'y arriver, nous fûmes obligés de passer au milieu d'une quantité de roseaux qui étaient couchés pêle mêle, et gênaient beaucoup notre marche; nous avancions lentement avec précaution, parce qu'à chaque pas nous redoutions la blessure mortelle de

quelque serpent caché dans les roseaux ; car j'avais lu que c'est là leur retraite ordinaire. Nous fîmes marcher Turc en avant pour nous avertir du danger ; je coupai aussi une longue et grosse canne de roseau, afin de pouvoir mieux me défendre avec cette arme contre un ennemi rampant, qu'avec tout autre : ce ne fut pas sans étonnement que j'aperçus bientôt un jus glutineux qui sortait de la canne coupée. Curieux, j'en goûtai, je le trouvai doux et agréable ; de sorte qu'il ne me resta pas le moindre doute d'avoir découvert la plus belle plantation de cannes à sucre : j'en mangeai davantage, et je me sentis singulièrement raffraîchi et restauré par cet excellent jus. Je ne voulus pas communiquer tout de suite à mon Fritz cette heureuse découverte, je préférai lui préparer la joie de la découvrir lui-mê-

me. Comme il avait pris les devants à quelque distance, je lui criai de couper aussi une canne pour sa défense ; il le fit d'abord, et, sans rien remarquer, il s'en servit comme d'un bâton, avec lequel il frappait vaillamment, à droite et à gauche, devant lui ; le jus glutineux en sortit en plus grande abondance par ces secousses, et il excita sa curiosité. Il s'arrêta et commença d'en goûter ; il en coula sur ses doigts, qu'il lécha l'un après l'autre ; puis il sauta, rit, et cria.... O papa, papa ! du sucre, du sirop, de la canne à sucre, excellent, excellent ! quelle joie ce sera pour mes petits frères qui aimaient tant le sucre, et pour ma mère, lorsque je leur en porterai : il la coupa par morceaux et les suça les uns après les autres, au point que le nectar coulait de partout, et qu'il fut obligé de modérer son avidité. Je te conseille de

respirer un peu, lui dis-je, il ne faut jamais s'abandonner à l'excès, à la sensualité, et savoir se modérer, même dans les plaisirs permis.

— Mais j'étais altéré, et ce jus est si bon.

— Tu t'excuses précisément comme les ivrognes, qui boivent immodérément, parce qu'ils ont soif, disent-ils, et parce que le vin a bon goût; et cependant quelque bonnes que soient ces excuses, ils n'en perdent pas moins la raison.

— Je veux du moins prendre une bonne provision de cannes à sucre avec moi, afin que chemin faisant nous puissions en sucer de temps en temps, et en régaler la maman et les frères.

— Oui, j'approuve cela, mais ne fais pas ton fardeau trop gros, car tu as déjà beaucoup et long-temps à porter.

J'avais beau prêcher, il coupa au moins une douzaine des plus belles cannes, les dépouilla de leur feuilles, les lia, et les prit sous le bras, pendant que nous avancions pour sortir enfin de ces épaisses broussailles. Nous arrivâmes heureusement au bois des palmiers, nous y pénétrâmes pour nous coucher à l'ombre et manger le reste de notre dîner, lorsque tout à coup un nombre assez grand de singes, effrayés par notre arrivée et l'aboiement de notre chien, grimpèrent si lestement sur les arbres, que nous les aperçumes à peine, jusqu'à ce qu'ils fussent logés tout en haut de la couronne; alors ils grincèrent les dents, firent des grimaces épouvantables, et nous saluèrent d'un affreux cri ennemi. Je remarquai bientôt que les arbres étaient des palmiers à coco, et j'eus l'espoir d'obtenir, par le moyen des sin-

ges, quelques fruits mal mûrs et remplis de lait. Fritz de son côté était empressé à tirer sur ces bêtes, il jeta à terre le faquet de cannes à sucre, mit en joue et.... à peine j'eus le temps de l'empêcher de faire feu, en le prenant par le bras pour donner une autre direction à son fusil. Que voulais-tu faire, lui dis-je, dans ton ardeur de jeunesse ! qu'elle utilité et quel plaisir aurais-tu à mettre à bas un de ces singes ?

— Ah ! mon père, pourquoi ne m'avez-vous pas laissé faire ? les singes sont des bêtes méchantes et nuisibles ; voyez comme ils nous montrent le dos pour se moquer de nous.

— Et cela peut-il exciter à la vengeance, ce Fritz raisonnable ? A dire la vérité, je ne suis point le patron des singes, ce sont des animaux malicieux par caractère ; mais aussi long-

temps qu'une bête ne nous nuit pas, ou que sa mort ne nous est pas utile, pour conserver notre propre vie, nous ne sommes pas en droit de la tuer, et moins encore de la tourmenter pour nous amuser, ou par un désir de vengeance insensé.

— Nous aurions aussi-bien pu rôtir un singe que tout autre gibier.

— Grand merci, tu nous aurais fait là un beau régal : d'ailleurs ton singe tué n'aurait pas couru de lui-même à la cuisine, et moi je n'avais, je t'assure, nulle envie de le porter chez nous ; et pour toi, mon fils, tu es chargé de reste avec ton gros paquet de cannes à sucre : les singes vivans nous seront peut-être d'une plus grande utilité ; fais attention, mais prends garde à ta tête ; si je réussis, ils nous fourniront des noix de coco en quantité.

Je commençai alors à jeter des

pierres contre les singes, et quoique je n'atteignisse pas la moitié de la hauteur des palmiers, ils furent cependant très-excités et fort en colère. Dans leur manie d'imitation, ils arrachèrent avec acharnement de la tige des palmiers, noix sur noix, pour les jeter contre nous; de sorte que nous avions beaucoup à faire pour ne pas en être frappés, et bientôt il y eut autour de nous une quantité de fruits. Fritz riait de bon cœur de ce que ce tour nous avait si bien réussi, et quand la grêle de cocos fut ralentie, il ramassa autant de noix qu'il voulut. Nous choisîmes une place sûre pour jouir de notre récolte, et nous ouvrîmes les coques avec la hache, mais auparavant nous bûmes par les trois petits trous, que nous pouvions percer avec le couteau, le lait qui s'y trouvait; il n'est pas très-bon, mais il désaltère : ce

Nous lancions des pierres contre les Singes, et pour s'en venger, ils nous jetoient des noix de cocos.

Choiseul del. Couché fils sculp.

qui nous parut excellent, c'est une espèce de crème solide, qui s'attache à la coque, et que nous grattions avec nos cuillers; nous y mêlâmes du jus de nos cannes, et nous en fîmes un régal délicieux. Maître Turc y gagna le reste de notre écrevisse, que nous méprisions, et un peu de biscuit; mais cette grosse bête était loin d'être rassasiée, elle mâcha de tout son cœur des morceaux de cannes à sucre et les pepins des cocos.

Enfin nous nous levâmes; j'attachai ensemble quelques noix de coco qui avaient encore leurs tiges, et je les jetai sur mon épaule. Fritz reprit en main son paquet de cannes; nous nous chargeâmes, et nous préparâmes à repartir pour reprendre le chemin de la maison.

CHAPITRE IV.

Retour du voyage de découverte; Alarme nocturne.

Fritz n'acheva pas son voyage sans plainte, le paquet de cannes à sucre pesait sur ses épaules; il le changeait souvent de place; enfin, il s'arrêta en respirant fortement : Non, s'écria-t-il, je n'aurais jamais pensé que quelques cannes à sucre fussent si pesantes à porter; que je plains les pauvres nègres qui les apportent peut-être de bien plus loin! Je voudrais bien cependant que ma mère et mes frères eussent part à notre butin.

Patience et courage, cher Fritz, lui criai-je; pense au panier de pain d'Esope, qui était d'abord le plus pesant fardeau, et qui devint à la fin

le plus léger. Tes cannes à sucre diminueront aussi, et nous pourrons bien, avant d'arriver chez nous, en sucer encore quelques-unes; déjà à présent allège-toi d'une en ma faveur, elle me servira de bâton de pélerin, et de cruche à miel en même temps. Prends-en aussi une à la main; les autres tu les lieras fortement ensemble, et tu les attacheras sur ton dos, en croix avec ton fusil, et alors tu les porteras avec plus d'aisance. Dans notre situation, il faut apprendre à faire usage de notre intelligence, si elle n'est pas trop bornée; la réflexion et la faculté *inventrice* doivent compenser le défaut de secours.

Pendant que nous marchions et causions ainsi, Fritz s'aperçut que je suçais de temps en temps le bout de ma canne, et voulut en faire autant; mais il eut beau sucer de toutes ses forces, rien ou presque rien n'entra

dans sa bouche. D'où vient donc cela, dit-il, que je ne tire point de jus, cependant elle en est pleine?

Cela vient, lui dis-je, de ce que tu ne fais pas usage de ta réflexion, ni de ton imagination.

— Ah! je m'en souviens; cela ne vient-il pas de l'air? s'il n'y a pas une ouverture en bas, je sucerais en vain, rien n'arrivera.

— Tu l'as deviné : mais que faut-il faire maintenant?

— Prêtez-moi un moment votre canne, mon père.

— Point du tout, il n'y aurait alors pas grand mérite; il faut que tu l'inventes toi-même.

— Voyons.... Je pense qu'il n'y a qu'à faire un petit trou au-dessus du premier anneau, alors l'air peut y entrer.

— Fort bien deviné; mais pourquoi fais-tu ce trou au premier an-

neau, et comment l'air fait-il entrer ce jus dans la bouche?

— La canne étant fermée à chaque anneau, le trou que je ferais en dessous ne servirait de rien pour la partie supérieure. En suçant j'aspire mon haleine, et je fais un vide d'air dans ma bouche; l'air extérieur pénètre alors par le trou, pour remplir ce vide, il est arrêté par le jus, et le presse jusque dans la bouche: mais comment n'y prendrai-je, quand cette partie sera vidée, pour en venir à la seconde?

— Comment! grand physicien, qui viens de raisonner si juste sur la force et la fluidité de l'air, tu n'imagines pas de couper la partie vidée jusqu'au dessous de l'anneau, de faire une nouvelle ouverture au bas, et ainsi de suite.....

— Oui, oui, j'y suis; cela va bien; mais à présent que nous savons la

bonne manière, j'ai grand peur que nous n'en apportions pas beaucoup à nos amis.

— Je crains fort aussi que nous ne leur apportions que des bâtons qui seront bons à brûler; d'ailleurs le jus s'aigrit facilement dans les cannes coupées, et par ce soleil brûlant : ne t'afflige donc pas trop, si leur nombre diminue.

— Eh bien, si le sucre se gâte, je leur porterai au moins une bonne provision de lait de coco que j'ai dans mon flacon de fer blanc; nous en ferons tous en famille un joli régal.

— Pauvre bon! comme tu te charges, et peut-être à la fin tu n'auras que du vinaigre; car le jus de coco, sorti de son vase naturel, se gâte plus vîte encore que le sucre dans les cannes; peut-être l'est-il déjà à présent; le vase de fer blanc où tu l'as mis, s'é-

chauffe excessivement aux rayons du soleil.

— Cela serait bien fatal ; il faut que je le goûte. Le flacon fut vîte ôté de dessus le dos, et il essaya de tirer avec force le bouchon qui sortit tout à coup avec un grand fracas, et le jus aussi, en écumant comme du vin de champagne.

— Bravo ! M. Fritz, vous avez fait là du bon vin mousseux, à ce qu'il me paraît; prends garde à présent de t'enivrer.

— Papa, papa, goûtez, goûtez, c'est délicieux, et bien loin d'être du vinaigre, ceci ressemble tout-à-fait à de l'excellent vin nouveau, c'est doux et piquant ; goûtez. N'est-ce pas que c'est bon? si cela reste ainsi ils vont bien se régaler.

— Je le désire, mais j'ai grand peur qu'il ne se dénature encore, ceci est le premier degré de fermen-

tation ; la même chose arrive dans le miel dissous dans de l'eau dont on fait de l'hydromel. Quand cette première fermentation est passée, et que le fluide s'est épuré, on obtient du vin ou quelque liqueur fermentée, plus ou moins bonne, suivant le jus qu'on a ; ensuite par la chaleur il résulte une nouvelle fermentation plus lente, qui fait tourner le fluide en vinaigre, mais elle peut être prévenue par les soins et la fraîcheur : enfin il s'établit dans le vinaigre même une troisième fermentation, qui le dénature, lui ôte toute sa force et le corompt. Sous la température brûlante où nous sommes actuellement, cette triple fermentation peut s'opérer très-rapidement, et tu pourrais fort bien n'apporter à la maison que du vinaigre, ou peut-être une eau sale et puante : nous pouvons donc boire chacun un peu de ta nouvelle

boisson, pour en profiter pendant qu'elle est encore bonne, et nous restaurer. Donne, mon fils : à ta santé et à celle de nos bien-aimés. — En effet, elle est très-bonne, mais assez forte et montante, et il faut en être sobre, si nous ne voulons pas qu'elle porte à la tête.

Cette boisson nous redonna des forces et de la gaîté, nous cheminâmes avec courage jusqu'à l'endroit où nous avions enfermés dans le sable nos ustensiles d'écorce de calebasses : nous les trouvâmes très-secs, point deformés, et durs comme de l'os ; nous pûmes donc les prendre dans nos gibecières sans en être incommodés : cela fait, nous continuâmes notre route. A peine avions-nous traversé le petit bois où nous avions déjeûné, que Turc nous quitta, tout furieux, pour fondre sur une troupe de singes, qui, au bout du

bois, jouaient et folâtraient sur la plaine sans nous remarquer; ils furent donc complétement surpris, et avant que nous eussions pu accourir, le dogue sanguinaire avait déjà attrapé une grande guenon, ou singe femelle, qui tenait son petit dans ses bras, et le caressait comme si elle voulait l'étouffer, ce qui l'empêcha de se sauver et causa sa perte : elle fut d'abord tuée et dévorée; le petit s'était caché dans l'herbe, et regardait cet affreux spectacle en grinçant les dents. Fritz avait couru de toutes ses forces pour prévenir cette triste scène; il perdit son chapeau, jeta flacon, cannes, etc. etc., et tout en vain; il arriva trop tard pour empêcher le meurtre de la pauvre mère, mais assez tôt pour une scène comique, et qui m'amusa beaucoup.

A peine le petit singe l'eut aperçu, qu'il sauta lestement sur ses épaules,

il se tint si ferme avec ses pattes, dans les cheveux crépus du pauvre Fritz, que ni cris, ni menaces, ni secousses ne purent le faire descendre : j'accourus en riant, car je voyais bien que l'animal était trop jeune pour qu'il y eût le moindre danger, et la terreur panique du jeune garçon, contrastait visiblement avec les grimaces de la petite bête ; je tâchai de le dégager sans pouvoir en venir à bout. Je crois, dis-je à Fritz, que tu seras obligé de le porter ainsi ; cette provision plaira moins à ta mère que celles que tu lui destinais : cependant le petit animal donne là un trait de génie, il a perdu sa mère, et il t'adopte pour son père ; il aura peut-être aperçu en toi quelque air de famille.

— Le coquin aura remarqué que je suis une bonne pâte d'enfant, qui ne puis faire mal à aucune bête,

quand elle se met sous ma protection; cependant il me fait un peu trop les cheveux, et je vous prie bien de l'ôter.

J'en vins à bout avec adresse et douceur, je le pris dans mes bras comme un petit enfant, et je ne pus m'empêcher de le plaindre et de le caresser; il n'était pas plus grand qu'un chat, et point en état de se tirer d'affaire par lui-même : la mère était, à ce qu'il nous parut, de la grandeur de Fritz, au moins. Que ferai-je de toi, m'écriai-je, pauvre orphelin, et quel nourriture pouvons-nous te donner dans notre pauvreté? nous avons déjà trop de bouches à nourrir, et trop peu de bras pour travailler.

Ah! mon père, s'écria Fritz, je vous en prie laissez-moi ce petit drôle, j'en aurai bien soin, je lui donnerai toute ma part de lait de coco,

jusqu'à ce que nous en ayons de vaches et de chèvres ; peut-être que son instinct de singe nous aidera un jour à découvrir quelques bons fruits.

A la bonne heure, lui dis-je, tu t'es conduit dans cet événement tragi-comique, comme un jeune homme brave et sensible, et je suis content de toi ; il est juste que ton protégé t'appartienne : tout dépendra de la manière dont tu l'éduqueras ; nous verrons bientôt s'il peut nous aider par son intelligence, ou nous nuire par sa malice ; dans ce dernier cas, il sera vite renvoyé.

Pendant que nous traitions, Fritz et moi, de l'adoption du petit singe, Turc se rassasiait de la chair de la mère ; mon fils voulait empêcher ce repas de cannibale, mais outre qu'il eût été difficile de le retenir, nous étions nous-mêmes en danger avec cette immense bête affamée ; tout ce

que nous lui avions donné auparavant, était comme rien pour son appétit vorace.

Cependant nous nous remîmes en marche, laissant le féroce dogue avec sa proie; le petit orphelin se mit sur l'épaule de son protecteur, et je me chargeai du paquet de cannes. Nous avions à peine fait un quart de lieue, que Turc nous atteignit au galop, en se léchant de droite et de gauche, son museau ensanglanté; nous le reçûmes de très-mauvaise humeur, et nous lui fîmes de grands reproches de sa cruauté; mais sa haute puissance ne s'en embarrassa guère, il marcha tranquillement et d'un air satisfait derrière Fritz. Le petit singe, inquiété de ce redoutable voisinage, se retourna et vint s'établir sur la poitrine de mon fils, qui en fut incommodé: alors son esprit inventif s'éveilla; il attacha Turc à une corde,

puis il lui en passa une seconde autour du cou, mit le singe sur son dos, donna le bout de la seconde corde au drôle petit cavalier, qui la prit très-bien, et dit pathétiquement au dogue : Puisque tu as assassiné la mère, c'est à toi à prendre soin de l'enfant. D'abord le chien se montra rétif, mais des menaces et des caresses de notre part, le rendirent si souple, qu'il consentit à porter son petit fardeau; et le singe qui faisait aussi quelques difficultés, finit par s'y trouver très-bien. Fritz menait le dogue en lesse pour qu'il ne s'écartât pas; on n'alla pas trop vîte, et moi je m'amusais de l'idée que nous arriverions chez nous comme des conducteurs de bêtes rares; je jouissais d'avance des jubilations de nos petits cadets, lorsqu'ils nous verraient arriver ainsi. Ah! je vous en réponds, disait Fritz, frère Jack aura

à présent un bon modèle pour des grimaces et des malices. Prends modèle toi-même, mon fils, lui dis-je, de ta bonne mère, pour être indulgent avec tes frères ; tes réflexions sur leurs défauts, qui ne sont, grâce au ciel, nuisibles à personne, ne me font nul plaisir ; je les vois très-bien sans que tu m'en avertisses ; laisse-moi le soin de les corriger.

— Je voudrais pourtant bien aussi qu'on pût corriger Turc, l'attaquer ainsi les bêtes en vie, et de les déchirer à belles dents ; c'était, je vous assure, un affreux spectacle, d'autant plus que les singes ressemblent si fort aux hommes, qu'il me semblait que c'en était un.

— Il suffisait que ce fût une bête souffrante pour ne pas aimer un tel spectacle ; mais, dans notre situation, il serait dangereux d'accoutumer notre chien à ne pas attaquer, et tuer

s'il le peut, les animaux qu'il ne connaît pas : tu verras que bientôt il aimera ton petit singe comme un individu de la famille, et tu vois déjà qu'il le souffre sur lui ; mais il est bon qu'il ne craigne pas de se mesurer avec les bêtes sauvages. Le ciel a fait présent à l'homme du chien, pour sa garde et pour sa défense, ainsi que du cheval ; ce sont, pour ainsi dire, des auxiliaires contre le reste de la nature. Quelle bonté de Dieu n'aperçoit-on pas dans les dispositions de ces êtres utiles, qui montrent un si grand penchant pour l'homme, et se laissent si facilement dompter et apprivoiser : à cheval, et entouré d'une troupe de vaillans chiens, l'homme ne doit craindre aucun animal sauvage, ni lion, ni hiène ; il pourrait même échapper à la rapidité du tigre.

— C'est donc bien bon que nous

ayons deux chiens si vaillans, si attachés à nous, et qui nous protégent; c'est seulement bien dommage que les chevaux, qui étaient sur le vaisseau, ayent péri en voyage, et qu'il ne nous reste qu'un âne.

— Gardons-nous bien de le mépriser; je voudrais qu'il fût déjà sur terre; par bonheur il est de la grande race, et non de l'espèce commune; il peut fort bien nous servir comme un cheval, et peut-être encore qu'il s'améliorera par les soins, la bonne nourriture et l'influence du climat.

Avec de semblables conversations, sur des sujets qui nous intéressaient également, le chemin fuyait sous nos pieds, et nous nous trouvâmes au bord du grand ruisseau, et près des nôtres, sans presque nous en être aperçus. La grande danoise Bill nous annonça par ses aboiemens, et l'anglais Turc lui répondit

si fortement, que son petit cavalier singe, tout effrayé, sauta de dessus son dos sur celui de Fritz, et ne voulut plus en descendre. Turc, qui commença à reconnaître la contrée, lui échappa, prit les devans pour rejoindre son camarade et annoncer notre arrivée : bientôt aussi nos biens chers parurent sur le rivage opposé, jetant des cris de joie de notre heureux retour, et remontèrent le ruisseau vis-à-vis de nous, jusqu'à ce que, des deux côtés, nous parvinmes à la même place où nous l'avions traversé le matin ; nous arrivâmes heureusement sur la rive opposée, et courûmes nous jeter dans les bras les uns des autres. A peine les petits furent-ils près de leur frère, qu'ils recommencèrent leurs cris de joie : Un singe, un singe en vie ! papa, maman, un singe en vie ! ah, que c'est délicieux ! que nous sommes

contens! comment l'as-tu attrapé? quelle drôle de mine! Il est bien laid, dit le petit François, qui en avait presque peur. Il est plus joli que toi, dit Jack; voyez comme il rit; que je voudrais le voir manger! Si nous avions seulement des noix de coco, dit Ernest; en avez-vous trouvé? sont-elles bonnes? M'apportes-tu du bon lait d'amande? disait François. — N'avez-vous fait aucune rencontre fâcheuse? demandait ma femme. Ainsi les questions, les acclamations se succédaient pêle mêle, et si rapidement que nous ne pouvions pas y répondre.

Enfin, quand on commença à se calmer un peu, je pris la parole et je dis : Je vous salue encore une fois de tout mon cœur, mes bien-aimés; nous arrivons, Dieu soit loué, sans avoir rien rencontré de fâcheux, et nous vous apportons toutes sortes de

bonnes choses ; mais la plus nécessaire, celle qui me tenait le plus au cœur, notre société du vaisseau, où seulement un seul des individus ne s'est montré malheureusement nulle part.

Puisque Dieu le veut ainsi, dit la mère, soyons contens, et remercions-le de nous avoir sauvés tous ensemble et réunis encore une fois ; combien je l'ai prié toute la journée, pour vous retrouver en bonne santé, et combien de malheurs je redoutais pour vous ! cette journée m'a paru un siècle. Racontez-nous maintenant toute votre course, et débarrassez-vous de votre fardeau ; quant à nous nous sommes reposés, quoique nous n'ayons pas été tout-à-fait oisifs. Mes enfans, débarrassez votre père et votre frère de ce qu'ils ont porté si long-temps.

Jack prit mon fusil, Ernest les

noix de coco, François les coques de courges, et ma femme ma gibecière. Fritz chargea les cannes à sucre, mit son fusil sur le dos de Turc, au grand plaisir des enfans, et pria son frère Ernest de prendre encore son fusil ; mais Ernest n'aimait pas s'incommoder plus qu'il ne fallait, et prétendit que les grosses boules qu'il portait étaient assez pesantes pour ses forces : sa mère, très-disposée à le gâter, les lui prit, et nous nous acheminâmes ainsi vers notre maison de toile.

Ah ! dit Fritz, si Ernest connaissait ce qu'il trouvait si pesant, il l'aurait bien gardé : ce sont des noix de coco, Ernest, de tes chères noix de coco, dont tu as tant d'envie.

Ernest. — Dis-tu vrai ? des noix de coco ! Maman, vite, rendez-les moi s'il vous plait, je les porterai bien, et le fusil aussi.

La mère. — Non, non, je ne veux pas entendre tes soupirs sur ta fatigue, que tu recommencerais bientôt. Il l'aurait volontiers prié de prendre en échange le fusil, mais il n'osa pas : je n'ai, dit-il, qu'à jeter ces bâtons, et porter le fusil à la main.

Fritz. — Je ne te le conseille pas, tu t'en repentirais aussi bientôt ; ces bâtons sont des cannes à sucre.

Des cannes à sucre ! s'écrièrent-ils tous, des cannes à sucre ! Tous entourèrent Fritz, le firent raconter, et demandèrent des instructions sur le grand art de sucer.

Ma femme aussi, qui avait toujours eu dans son ménage un grand respect pour le sucre, était toute émerveillée, et me demandait des explications : je lui en donnai avec grand plaisir, ainsi que sur la marche successive de nos découvertes, en les lui montrant tour à tour ; rien

ne lui fit plus de plaisir que nos plats et nos assiettes, parce que nous en avions le besoin le plus urgent. Nous arrivâmes à la place de la cuisine, et nous y trouvâmes avec grande joie les préparatifs d'un excellent repas; d'un côté du feu il y avait un tourne-broche de bois sur deux fourches plantées en terre, où toutes sortes de poissons se rôtissaient, attachés tout du long avec une baguette, que François était chargé de tourner de temps en temps; de l'autre côté une oie était enfilée dans une autre baguette, et sa graisse découlante tombait dans des coquilles d'huîtres rangées dessous et serrées les unes contre les autres : au-dessus de la flamme était le pot de fer, évaporant l'odeur restaurante d'un bouillon savoureux. Derrière le foyer, un des tonneaux repêchés était ouvert, et nous montrait, dans son intérieur,

les plus beaux fromages de Hollande, renfermés dans des cercles de plomb. Tout cela était fait pour exciter l'appétit de deux voyageurs qui n'avaient fait qu'un mauvais repas, et n'avait pas du tout l'air d'un dîner d'île déserte.

Non en vérité, mes chers amis, vous n'avez pas été oisifs pendant notre absence, m'écriai-je, je vois ici les fruits de plusieurs travaux; je suis seulement fâché que vous ayez déjà tué une oie; il faut être plus économe de notre volaille, et la garder pour les mauvais momens.

Que cela ne te tourmente pas, me dit ma femme, ce rôti n'est pas de nos oies; c'est une espèce sauvage, et un butin de ton fils Ernest, qui lui donne un nom singulier, et m'assure qu'elle est bonne à manger.

Ernest. — Oui, mon père, je crois que mon gibier est une espèce de

pingoin, qu'on pourrait distinguer par le surnom de stupide. — Il est si bête que j'ai pu le tuer d'un coup de bâton.

Quels pieds et quel bec avait-il, demandai-je ?

Ernest. — Il avait des pieds faits pour nager ; les quatre *onglons* étaient liés par une *peau membraneuse ;* le bec est long, étroit, et un peu recourbé sur le devant : j'ai conservé la tête et le cou pour vous les faire examiner vous-même ; ils me rappellent exactement le pingoin stupide de mon livre d'histoire naturelle.

Bien, mon cher, lui dis-je, tu vois à présent combien il est utile de lire et d'étendre nos connaissances, surtout celles de la nature ; elles servent à nous guider pour reconnaître tout de suite les objets que nous n'avons pas encore vus. Quels oiseaux ont des pieds *tels que ceux que tu viens*

de dépeindre, destinés à battre l'eau et à se soutenir dessus ?

Ernest. — Les frégates, les cormorans, les pélicans.

Le père. — Mais à quoi distingues-tu ceux que tu viens de nommer du *pingoin ou stupide ?*

La mère. — En vérité, mon cher, c'est moi qui te répondrai, et qui te prierai de prendre un autre moment pour ton catéchisme d'oiseaux ; quand tu es une fois en train de leçons, c'est à n'en pas finir : chaque chose a son temps, Ernest a tué l'oiseau, l'a reconnu, nous le mangerons, que te faut-il de plus ? Ne vois tu pas que le pauvre enfant ne perd pas de vue les noix de coco ; laisse-lui à présent le plaisir de les examiner et de les goûter.

Ernest. — Oh oui, ma bonne mère, si papa voulait le permettre.

Le père. — Eh bien, à la bonne

heure, mais il faut que Fritz vous apprenne comment on les ouvre pour en jouir et ne pas perdre leur lait; et puis n'oubliez pas le petit singe qui n'a plus le lait de sa mère.

Jack. — Il ne veut absolument rien manger, je lui ai offert de tout ce que nous avons.

Le père. — Je le crois bien, il ne sait pas encore manger seul; il faut le nourrir de lait de coco jusqu'à ce que nous ayons quelque chose de meilleur à lui donner.

Jack. — Je lui cède avec plaisir toute ma part, à ce pauvre petit mignon.

Ernest. — Je voudrais pourtant bien goûter de ce lait, pour savoir comment il est.

— Et moi aussi, dit le petit François.

— Il faut cependant que le singe

vive, dit Jack, avec son petit ton mutin.

— Et nous tous aussi, dit la mère; le souper est prêt, et les noix de coco seront pour le dessert.

Nous nous assîmes tous par terre; elle commença à dresser le repas dans notre porcelaine de calebasse, qui eut un grand succès. Mes fils n'avaient pu y tenir, les noix de coco étaient cassées, on les trouvait excellentes, et on se faisait des cuillers avec les fragmens de la coquille. Le petit singe avait été servi le premier, grâce au zèle de Jack; tous s'amusèrent à lui faire sucer le coin de leurs mouchoirs trempé dans du lait de coco; il s'en régalait, et nous vîmes avec plaisir que nous pourrions le conserver.

On allait fracasser encore quelques noix avec la hache, après en avoir vidé la liqueur par les trous naturels

qui se trouvent au bas, et qui sont légérement recouverts d'une peau facile à percer, lorsque je criai *hâlte*, et je demandai une scie; je pensais qu'en ouvrant les noix de cette manière, nous aurions, dans les deux moitiés, de très-jolies tasses ou écuelles toutes façonnées. Jack, toujours le plus leste, m'apporta une scie; je travaillai de mon mieux à ma vaisselle, et bientôt chacun de nous eut devant lui un vase commode, où ma femme nous servit à tous notre portion de soupe; elle était si contente, cette bonne mère, de ce que nous n'avions plus besoin, comme la première fois, de tremper les doigts dans le pot: certainement aucun service, soit de vermeil, soit de porcelaine du Japon, n'a fait autant de plaisir à son possesseur que nos ustensiles de courges et de noix en firent à cette digne femme. Fritz me

demanda si nous ne voulions pas boire de son vin de champagne pour égayer le repas ; j'y consens, lui dis-je, mais goûte-le auparavant pour savoir ce que tu nous offres.

Il ouvrit son flacon, et goûta... ô malheur ! dit-il, ce n'est plus que du vinaigre.

Du vinaigre ! s'écria ma femme, il sera parfait pour la sauce de notre oie, la graisse servira d'huile, et nous aurons une parfaite salade. Ainsi fut dit, ainsi fut fait ; ce vinaigre de lait de coco, aigri, se trouva très-fort et très-bon, il corrigea le goût désagréable et saumâtre du pingoin, qui, sans cela aurait été presque immangeable, et alla très-bien aussi sur les poissons rôtis. Chacun vantait son plat ; c'était Jack et François qui avaient pris les poissons dans le bas fond, pendant qu'Ernest chassait sans beaucoup de peine son *stupide* ; ma

pauvre femme en avait eu le plus à rouler le tonneau de fromage jusqu'à la cuisine, et à le défoncer par un bout; mais aussi cet excellent dessert fut ce qui nous fit le plus de plaisir, et elle en reçut un juste tribut d'éloges.

Quand nous eûmes fini de souper, le soleil allait se coucher, et sachant comment la nuit arrivait vite, nous n'eûmes rien de plus pressé que de regagner notre gîte; ma femme avait eu de plus l'attention de ramasser encore beaucoup d'herbe sèche, et de l'étendre dans la tente, de sorte que nous nous réjouîmes d'avoir des matelas mieux fournis et plus tendres que la nuit précédente. Toute notre volaille se plaça comme la veille; nous fîmes notre dévotion du soir, et nous nous glissâmes dans la tente; nous y primes le singe avec nous, c'était le petit favori de tous; Fritz

et Jack se partagèrent son amitié, et le mirent tendrement au milieu d'eux, en le couvrant avec soin, pour qu'il n'eût pas froid : nous nous couchâmes tous, d'ailleurs, dans l'ordre accoutumé, et je restai le dernier pour fermer la tente ; et après les grandes fatigues du jour, je tombai bientôt, ainsi que les autres, dans un sommeil profond et restaurant.

Mais je n'eus pas long-temps joui de sa douceur, que je fus réveillé par l'inquiétude des poules perchées sur le faîte de la tente, et par un fort aboiement de nos chiens vigilans. Je courus promptement à leur secours ; ma femme et Fritz furent aussi réveillés et alertes : nous prîmes tous les trois des armes, et nous sortîmes de la tente. Veux-tu aussi faire feu, chère amie, dis-je à ma femme ?

Oui, sans doute, s'il le faut, répondit-elle, j'oserai tout ce que notre

sûreté et celle de nos chers enfans demanderont; mais il vaut peut-être mieux que je vous laisse ce soin, et que je m'occupe à charger les fusils à mesure que vous tirerez, et à vous les tendre.

Bien, dis-je; à présent allons courageusement voir à quel ennemi nous avons à faire. Nos chiens continuaient d'aboyer avec force, et il s'y joignait d'autres hurlemens. Nous sortîmes de la tente: à notre grand étonnement, nous aperçumes bientôt, au clair de lune, un terrible combat; une douzaine au moins de chakals avaient entouré nos deux braves dogues, qui se défendaient avec un courage inoui. Déjà nos vaillans champions avaient étendu par terre trois ou quatre de leurs adversaires, de sorte que les autres aboyaient timidement autour des chiens, et tâchaient, en les serrant de près, de

gagner l'avantage; mais les vigilantes bêtes étaient sur leur garde, se tournaient de tous côtés, et ne laissaient pas approcher l'ennemi.

Oh, m'écriai-je, je craignais bien pis que des chakals! nous arrangerons bientôt ces écornifleurs qui nous inquiètent. Voyons, Fritz, tirons en même temps, et visons bien pour ne pas tirer sur nos chiens; ta mère commandera; ajuste bien ton gaillard pour ne pas le manquer, le mien ne m'échappera pas. Nous fîmes feu, et voilà deux de nos voleurs de nuit étendus sans vie sur le sable; les autres s'enfuirent, et nous en vîmes qui se traînaient péniblement, étant sans doute blessés. Turc et Bill les poursuivirent et les achevèrent; quand la bataille fut finie, ils se régalèrent, en véritables caraïbes, de la chair sanglante de leurs ennemis : il fallait qu'ils fussent affamés, car les chiens

ne mangent pas volontiers les renards, et le chakal en est une espèce plus sauvage et plus méchante que les renards de nos contrées. La bonne mère, voyant que tout était tranquille, nous exhorta d'aller nous recoucher, mais Fritz me demanda la permission de traîner auparavant son chakal tué vers la tente, pour pouvoir le montrer d'abord à ses frères le lendemain matin; sur notre consentement il alla le chercher, et le traîna avec beaucoup de peine, car il était de la grosseur d'un grand chien : je dis cependant à Fritz, que si Turc et Bill n'étaient pas rassasiés, ce dernier chakal devait encore leur être accordé, pour récompense de leur bravoure.

Nous en restâmes-là; le corps du chakal fut posé à côté de la tente, sur le rocher, près des chers petits dormeurs, qui ne s'étaient point ré-

veillés à tout ce bruit, et sans autre interruption, nous nous endormîmes à côté d'eux, jusqu'à ce que l'aube du jour commençât à paraître, et que le coq, avec son cri perçant, me réveillât, ainsi que ma bonne femme. Pendant que les enfans dormaient encore, je délibérai avec elle sur le plan des travaux de la journée.

CHAPITRE V.

Retour sur le vaisseau échoué.

Ah! chère amie, m'écriai-je, je vois, devant nous, tant de travaux, tant de soucis, que j'en suis effrayé; un voyage au vaisseau est d'une nécessité indispensable, si nous ne voulons pas perdre notre bétail, et tant de choses utiles que nous pouvons encore nous procurer, et que la mer peut engloutir d'un moment à l'autre; et nous avons tant de choses à soigner et à faire ici! Ne serait-il pas nécessaire, avant tout, de nous préparer une meilleure demeure et un moyen de mettre à l'abri nous et nos provisions? je ne sais par où commencer.

Tout s'arrangera peu à peu, me

dit ma femme; l'ordre et la patience font bien de la besogne. Je frémis, il est vrai, de ce voyage au vaisseau, mais si tu le juges si nécessaire, je pense que c'est par là que tu dois commencer; le reste se fera assez, je te le promets. N'ayons pas souci du lendemain, à chaque jour suffit sa peine; voilà ce que nous dit le plus grand ami de l'humanité.

Je suivrai ton conseil, lui dis-je, et cela dès aujourd'hui. Tu resteras ici avec nos trois cadets; et Fritz, comme le plus fort et le plus habile, viendra avec moi.

A ces mots, je me levai en criant à haute voix : « Levez-vous, mes enfans, le jour va paraître, et nous avons de grands projets pour aujourd'hui; ce serait une honte que le soleil nous trouvât dormant encore, nous, les fondateurs d'une nouvelle colonie ».

A mes paroles, Fritz sauta lestement hors de la tente, pendant que ses petits frères bâillaient et se frottaient les yeux pour chasser le sommeil; il courut vers son chakal tué, qui était devenu tout roide pendant la nuit; il le mit debout, en sentinelle, à l'entrée de la tente, attendant ce que les petits diraient en le voyant; mais aussitôt que les chiens l'eurent aperçu, ils grognèrent et aboyèrent d'une manière épouvantable, et le croyant en vie, ils voulaient l'attaquer. Fritz eut grand peine à les retenir; il en vint cependant à bout avec douceur et fermeté.

Cependant le bruit qu'ils faisaient acheva d'éveiller les petits; tous sortirent de la tente, curieux de savoir ce qui les excitait. Jack parut le premier, avec le petit singe sur ses épaules, mais quand ce dernier aperçut le chakal, il se sauva avec terreur,

dans l'endroit le plus reculé de notre gîte, et se retrancha tellement, derrière de la mousse et du foin, qu'on voyait à peine son petit museau Les petits furent très-surpris en voyant cette grande bête, d'un fauve doré, qui se tenait là toute droite sur ses pieds de derrière. Bon Dieu! un loup je crois, s'écria François en reculant un peu : Non, non, dit Jack en s'approchant et le prenant par la patte, c'est un chien jaune, et qui est mort, il ne bouge pas : Ce n'est, ni un un loup, ni un chien, dit Ernest, d'un ton de docteur, ne voyez-vous pas que c'est un renard doré. Ah! ah! s'écria Fritz, monsieur le savant professeur, vous ne savez pas ce que vous dites cette fois; vous avez si bien pu reconnaître l'agouti, et vous ne connaissez pas un chakal, rien que cela, et que j'ai tué cette nuit!

Cette nuit, en dormant sans doute, dit Ernest.

Fritz. — Non, monsieur, en veillant pour votre sûreté, j'ai tué ce chakal pendant votre sommeil, et vous ne savez pas seulement ce que c'est qu'un chakal, que vous appelez un renard doré.

Ernest. — Tu ne le saurais pas non plus, si papa ne te l'avait pas dit.

Allons, allons, mes enfans, m'écriai-je, point de disputes. Fritz, tu as tort de te moquer de ton frère, lors même qu'il se tromperait. Ernest, tu as tort d'être si sensible à une légère raillerie, et vous avez tous raison quand vous nommez cet animal, *chien*, *loup* et *renard*, car il tient de ces trois bêtes, et il a vraiment le poil doré.

Les enfans firent la paix, et il y eut questions, narration, admiration sans fin.

Enfans, m'écriai-je, celui qui commencera la journée sans adresser sa prière à Dieu, n'aura ni bonheur ni succès dans ses entreprises; faisons notre dévotion avant d'aller à l'ouvrage. Ils se mirent tous à genoux, autour de moi. Lorsque j'eus fini les prières, il fut question de déjeûner, car l'appétit des petits garçons s'ouvre en même temps que leurs yeux : cette fois-là, la mère n'avait rien à leur donner à déjeûner que du biscuit, si dur et si sec, qu'ils pouvaient à peine l'avaler. Fritz demanda d'y joindre un peu de fromage, et Ernest se glissa vers l'autre tonneau repêché, que l'on n'avait pas ouvert, et que nous pensions être aussi plein de fromage. Au bout d'un moment il revint auprès de nous, la joie brillait dans ses yeux : Papa, me dit-il, si nous avions seulement du bon beurre frais étendu sur notre biscuit,

il serait bien meilleur n'est-ce pas?

Oui, dis-je, *si*, *si*, avec tes éternels *si* : ce biscuit avec du fromage vaut mieux que tes *si*.... qui ne signifient rien.

Ernest. — Peut-être qu'ils signifieraient beaucoup si on ouvrait cette tonne.

Le père. — Quelle tonne, et que veux-tu dire?

Ernest. — Que cette autre tonne est pleine de beurre salé excellent; j'y ait fait une petite ouverture avec un couteau, voyez ce que j'en ai tiré, et il nous montra une excellente tartine au beurre.

Ton instinct de gourmand te conduit fort bien, lui dis-je, et tu as eu bon nez. Allons à l'ouvrage, qui veut des tartines? Tous entourèrent la tonne, mais j'étais dans l'embarras sur la manière la plus prompte et la plus sûre de l'ouvrir. Fritz pensait

qu'il fallait ôter un des premiers cercles, pour faire sortir un des fonds; je lui représentai qu'il fallait bien se garder de relâcher les douves, parce que la chaleur du jour, qui serait très-forte, fondrait tout le beurre, qui coulerait dehors. J'eus l'idée de faire, avec le perçet, une ouverture assez grande, au fond, pour en sortir le beurre, dont nous aurions besoin, avec une petite pèle de bois, qui fut bientôt fabriquée. Cela réussit très-bien; nous eûmes, pour notre déjeûner, une coque de noix de coco pleine de beau beurre salé, de Hollande, autour duquel nous nous mîmes par terre, désirant plus que jamais du lait de vache, ou de coco, pour nous désaltérer. Nous fîmes griller notre biscuit, et lorsqu'il fut bien chaud nous y mîmes le beurre, qui nous parut excellent.

Nos chiens nous laissèrent déjeûner

tranquillement, ils dormaient à côté de nous; mais pendant leur repos, nous vîmes qu'ils n'étaient pas sortis du combat sans blessures, ils en avaient d'assez grandes en plusieurs endroits, et principalement au cou. Dans la crainte que la chaleur ne les envenimât, je fis laver du beurre dans de l'eau fraîche, et je dis à Jack l'intrépide, de les oindre pendant qu'ils étaient tranquilles : il le fit avec compassion et adresse; les chiens se réveillèrent, mais ne bougèrent pas, comme s'ils avaient le sentiment du bien qu'il leur faisait; ensuite ils commencèrent à se lécher, et furent guéris en peu de jours.

Il ne faudra pas oublier, dit Fritz, de chercher sur le vaisseau, si nous ne trouvons pas pour eux, des colliers à pointes, pour préserver nos vaillans défenseurs, s'ils ont encore des chakals à combattre, et je n'en

doute pas, à présent qu'ils savent le chemin.

Ah! dit Jack, je veux moi-même leur faire des colliers, si maman veut m'aider.

La mère. — Je te le promets, petit fanfaron, nous verrons ce que ta bonne tête inventera.

Le père. — Oui, oui, petit homme, exerce ta force *inventrice*, tu ne saurais mieux faire; si tu produis quelque chose d'utile, il y aura pour toi éloge et honneur. A présent il est temps de nous mettre à l'ouvrage; préparez-vous, M. l'aîné; vous qui, par votre âge et votre prudence, êtes parvenu à la charge de mon conseiller privé, vous viendrez avec moi, sur le vaisseau, pour sauver ce qui pourra l'être. Vous autres petits, vous resterez encore sous l'aile de la bonne mère, bien sages, bien obéissans, et

vous prierez Dieu qu'il nous ramène heureusement vers vous.

Pendant que Fritz préparait le bateau, j'arrangeai une perche avec un morceau de toile blanchie, à un des bouts ; je la plantai sur le rivage, de manière que je pusse la voir du vaisseau, et je convins avec ma femme que, dans le cas de quelque danger, ils l'abattraient et tireraient trois coups de fusil en signe de détresse, ce qui nous ferait revenir à l'instant ; mais je la prévins que, vu tout ce que nous aurions à faire au vaisseau, il était très-possible que nous fussions obligés d'y passer la nuit, et je lui promis, de mon côté, de leur donner des signaux. Cette femme excellente et courageuse y consentit ; malgré le danger qu'il pouvait y avoir pour elle à passer une nuit seule avec ses trois enfans, elle le préféra à nous exposer à re-

venir trop tard et de nuit ; mais elle me fit promettre de rester la nuit dans nos cuves, et non pas sur le vaisseau.

Nous ne prîmes rien avec nous, que nos armes et leurs charges, il devait y avoir sur le vaisseau encore assez de provisions pour nous nourrir; seulement le petit singe fut admis, parce que Fritz était impatient de le régaler avec du lait de vache ou de chèvre.

En silence, et très-émus, nous quittâmes le rivage où nous laissions la moitié de nous-mêmes; Fritz ramait fortement, et je le secondais autant que possible, placé sur le derrière, avec une seconde rame qui me servait aussi de gouvernail. Quand nous fûmes déjà à une bonne distance de la terre, environ au milieu de la baie, je remarquai qu'outre l'ouverture par où nous avions passé la première

fois, elle en avait encore une seconde, par laquelle le ruisseau, qui s'y jetait non loin de là, formait un courant très-avant dans la mer.

Profiter de ce courant, ménager nos forces, fut ma première pensée et mon premier soin; tout mauvais pilote que j'étais je réussis pourtant à entrer dans le courant, qui nous entraîna doucement, et nous porta jusqu'au trois quarts du trajet qu'il y avait à faire pour arriver au vaisseau; nous n'avions d'autre peine que de tenir le bateau dans une direction droite, jusqu'à ce qu'enfin la diminution graduelle du courant nous obligea d'avoir de nouveau recours aux rames; mais nos bras étaient reposés, et s'en acquittèrent bien; nous entrâmes dans l'ouverture du vaisseau brisé, et nous y attachâmes notre petit bâtiment.

A peine fûmes-nous sortis de nos

cuves, que Fritz, avec son petit singe sur le bras, le porta sur le tillac, où étaient toutes les bêtes; je le suivis promptement, et je me réjouis de sa noble impatience de porter du secours à ces pauvres créatures. O comme ces animaux abandonnés nous saluèrent par les cris naturels à chaque espèce! Ce n'était pas autant le besoin de nourriture, que le désir de voir des hommes qui leur fit manifester ainsi leur joie, car ils avaient encore dans leurs auges du fourrage et de la boisson. Le singe fut d'abord placé au pis d'une chèvre, et le suça avec un plaisir et des grimaces qui nous amusèrent beaucoup. Nous allâmes ensuite rafraîchir, autant qu'il nous fut possible, l'eau et la nourriture des bêtes, pour ne pas être interrompus dans nos autres fonctions : nous ne négligeâmes pas non plus de nous restaurer et de nous re-

donner des forces par un bon repas.

Pendant que nous dînions avec appétit, je délibérai, avec mon fils, par où nous voulions commencer; à ma grande surprise, son avis fut d'arranger d'abord une voile à notre bateau. Mais au nom du ciel, lui dis-je, es-tu fou? comment cela te paraît-il si important dans ce moment? nous avons tant d'autres choses plus nécessaires; nous penserons à celle-là à loisir, d'autant qu'elle nous prendra beaucoup de temps. J'avais à cœur de ne pouvoir revenir le même soir auprès de ma famille.

Vous avez raison, dit Fritz, mais il faut que je vous avoue que j'ai bien de la peine à ramer, quoique je n'aye pas épargné mes forces; j'ai remarqué que le vent me soufflait fortement au visage, et malgré cela le courant nous portait en avant; au retour le courant ne nous aidera plus,

je pensais que le vent pourrait y suppléer. Notre batiment sera très-pesant quand nous l'aurons chargé de tout ce que nous trouverons d'utile, et je crains de n'avoir pas assez de force pour l'amener à terre; une voile nous aiderait beaucoup.

Ah, ah! M. Fritz, voilà le fin mot, tu veux t'épargner un peu de peine : au reste tu as raison, et je remercie mon conseiller privé de son bon conseil, il vaut mieux bien charger notre bâtiment, et ne pas courir le risque d'être submergés, ou obligés de jeter notre charge à la mer. Allons à l'ouvrage; si ta voile doit t'épargner du travail sur le bateau, elle t'en donnera à présent; va chercher tout ce qu'il faut. Je lui aidai à porter une perche assez forte pour servir de mât, et une plus mince pour y attacher la voile; je chargeai Fritz de faire, avec un ciseau, un

trou dans une planche, assez grand pour y faire entrer le bout du mât. J'allai dans la chambre à voile, je coupai, d'un grand rouleau de toile, une voile triangulaire, j'y mis des cordes en y faisant des trous; je pris ensuite un mouſle pour l'attacher au haut du mât, et pouvoir hausser et baisser la voile à volonté, et je fus rejoindre mon Fritz qui travaillait avec zèle. Dès que son ouvrage fut achevé, nous posâmes la planche percée sur la quatrième de nos cuves, où elle fut bien affermie; le mouſle fut suspendu à un anneau, à la pointe du mât; la corde attachée à l'angle le plus long de la voile, y fut passée, et enfin le mât fut planté dans le trou de la planche jusqu'au fond de la cuve, puis affermi de force, avec des coins de bois et des pièces écrouées sur la planche et contre le mât. Ma voile formait un triangle

rectangle, dont un côté touchait le mât, et y fut attaché; le côté le moins long fut aussi attaché avec des ficelles, à une perche qui, depuis le mât avançait hors du bateau, et dont un des bouts était attaché au mât, et l'autre, au moyen d'une corde, au gouvernail; ensorte que je pouvais de ma place diriger la voile ou l'abandonner tout-à-fait. Sur l'avant et sur l'arrière banc du petit bâtiment, nous fîmes des trous avec un gros perçoir pour l'attacher, et pouvoir ainsi l'employer des deux côtés, sans être obligés de tourner tout le bateau.

Pendant que j'étais ainsi occupé, Fritz avec une bonne lunette d'approche observait la terre, ce que nous avions déjà fait plusieurs fois; il m'apporta la bonne nouvelle que tout y était en ordre; il avait distingué sa mère marchant tranquille-

ment : il m'apporta ensuite une petite flamme ou pavillon, qu'il me conjura d'attacher au haut du mât, et qui lui fit presque autant de plaisir que la voile. Il donna à notre équipage le nom de *la Délivrance*, et ne l'appela plus que le petit vaisseau. Cette vanité, dans notre misère, me fit rire, et me montra de nouveau un trait caractéristique du genre humain; moi-même je pris grand plaisir à voir ce pavillon flottant dans l'air, et la bonne façon de mon bâtiment.

Cher papa, me dit Fritz, en m'embrassant, à présent que vous m'avez délivré du banc de rameur, il faut aussi avoir soin de vous, et vous faire un bon gouvernail pour pouvoir diriger le vaisseau plus facilement et plus sûrement. Cette pensée, lui dis-je, serait très-bonne, mais je ne voudrais pas perdre l'avantage de pou-

voir avancer et reculer sans être obligé de tourner le bateau ; je vais diriger nos rames de manière à pouvoir les remuer en avant et en arrière, pour que nous puissions ramer ensemble, et doubler ainsi de force. Nous fîmes les préparatifs nécessaires; au deux bouts du bateau nous arrangeâmes des appuis pour les rames, qui nous épargnaient beaucoup de peine.

Durant ces travaux le jour avançait, et je vis bien que nous serions obligés de passer la nuit dans nos cuves, n'ayant encore rien fait sur le vaisseau. Nous avions promis à nos amis de planter un pavillon ; si nous devions rester la nuit sur le vaisseau ; il se trouvait tout prêt, et celui du bateau suffisait.

Nous employâmes le reste du jour à ôter des cuves le leste de pierres,

et à mettre en place des choses utiles, des clôux et des ustensiles, des étoffes, etc. etc. Nous pillâmes le vaisseau comme des Vandales, et nous remplîmes notre bateau à souhait ; dans l'apparence de notre entière solitude, nous dirigeâmes notre attention principale sur la poudre et le plomb, pour avoir aussi long-temps que possible des moyens de chasse, et de défense contre les bêtes sauvages ; les outils de toute espèce de métiers, dont il y avait une quantité, me parurent aussi indispensables. Notre vaisseau était destiné à l'établissement d'une colonie dans la mer du sud, et renfermait une foule de choses qui ne se trouvent pas dans les chargemens ordinaires ; on avait emmené et conservé autant de bétail d'Europe qu'il avait été possible, mais les bœufs et les chevaux n'avaient pu supporter ce long trajet sur

mer, et on avait été obligé de tuer ceux qui n'étaient pas crevés.

Dans la quantité de choses utiles dont les magasins étaient remplis, j'eus de la peine à faire un bon choix, et je regrettais tout ce que j'étais forcé de laisser, mais Fritz méditait déjà un second voyage; en attendant nous n'eûmes garde cette fois d'oublier des couteaux de table, fourchettes, cuillers, ustensiles de cuisine. Dans la chambre du capitaine se trouvèrent quelques services d'argent, des assiettes et des plats de bel étain, et une petite caisse remplie de bouteilles de toutes sortes de bon vin; tout cela fut embarqué. Dans la cuisine nous nous pourvûmes de grilles, chaudières, poêles, rôtissoir, pots, etc. Enfin, je fis une caisse des provisions de bouche destinées aux officiers: jambons de Westphalie, saucissons de Boulogne, etc. etc., et je

n'eus garde d'oublier quelques petits sacs de maïs, de blé, et d'autres semences, et quelques patates ou pommes de terre. Nous embarquâmes aussi ce que nous pûmes d'instrumens aratoires, pelles, fossoirs, hoyaux. Fritz me rappela combien notre couche sur la terre était dure et froide, et me fit augmenter notre charge de quelques hamacs et de couvertures de laines; comme il ne trouvait jamais assez d'armes, il apporta encore une charge de fusils, de sabres et de couteaux de chasse. Pour conclusion, j'embarquai encore un baril de soufre, et une quantité de cordages, un gros rouleau de toile à voiles et de ficelles : le vaisseau nous parut délabré et si chancelant, que la moindre petite tempête devait le détruire de fond en comble; il était donc bien incertain qu'on pût y revenir.

Ainsi notre bateau fut chargé jusqu'au haut des cuves, il ne resta de libre que nos deux places de rameurs dans la première et la dernière, et il était si profond dans l'eau, que si la mer eût été moins calme, nous aurions été obligés de le décharger; cependant nous mîmes les corsets de liége, en cas d'événement malheureux.

On peut facilement comprendre que le reste de la journée avait été employé par ce travail; la nuit survint tout à coup, et il ne fut plus possible de penser à retourner. Un beau et grand feu sur le rivage nous prouva bientôt le bien-être des nôtres, et nous envoya leur bonsoir; nous le leur rendîmes par quatre lanternes allumées et attachées à notre mât. Deux coups de feu, suivant notre accord, nous dirent qu'on avait reconnu et compris notre signal.

Après une prière cordiale pour nos chers insulaires, et non sans soucis pour leur nuit, nous allâmes chercher un peu de repos dans nos cuves, où nous n'étions pas voluptueusement couchés, mais cependant plus en sûreté que sur le vaisseau, et plus à portée de garder notre chargement; au moindre craquement du vaisseau, nous pouvions couper la corde et gagner le large. Notre nuit fut, grâce à Dieu, assez tranquille, mon jeune Fritz dormit comme dans son lit; mais malgré ma fatigue, je ne pouvais pas fermer les yeux, toujours attachés sur le rivage, pensant à la visite nocturne des chakals, qui auraient pu pénétrer dans la tente, mais j'espérais que les braves chiens feraient leur devoir, et je bénis le ciel de nous avoir donné cette bonne garde.

CHAPITRE VI.

Troupeau à la nage.

De grand matin, quoiqu'il fît à peine assez clair pour voir la côte, j'étais déjà sur le tillac du vaisseau, dirigeant ma lorgnette vers la tente qui renfermait mes bien-aimés. Fritz prépara promptement un déjeûner nourrissant, de biscuit et de jambon; il fut ensuite dans la cabine du capitaine chercher le grand télescope : pendant ce temps-là le jour s'était tout-à-fait levé, et nous pûmes distinguer au travers du tube, ma femme qui sortait de la tente, et qui nous paraissait regarder attentivement du côté du vaisseau; nous fîmes aussitôt voler en l'air un pavillon planté sur le rivage. Un grand fardeau fut ôté

de dessus mon cœur, lorsque j'eus la certitude que tout mon monde se portait bien, et qu'ils avaient passé la nuit sans danger. Fritz, dis-je à mon fils, je pensais ce matin qu'il me serait impossible de rester un moment de plus sur le vaisseau, sans retourner voir ce qui se passait dans l'île, mais maintenant que j'ai vu ta mère, et que je sais que tous les nôtres se portent bien, ma compassion se réveille pour les pauvres créatures qui sont ici si misérablement en danger chaque jour de perdre la vie; je ne sais ce que je donnerais pour pouvoir au moins en sauver quelques-unes, et les avoir avec nous dans l'île.

—Ne pouvons-nous pas, cher père, bâtir un radeau, les mettre toutes dessus, et les conduire ainsi au rivage?

—Mais pense, mon fils, à la dif-

ficulté de cette construction, et à celle bien plus grande encore de porter une vache, un âne, et une truie prête à mettre bas, sur un radeau, et de les obliger à y rester tranquilles : les brebis et les chèvres seraient peut-être plus accommodantes et plus aisées à transporter, mais pour les gros animaux, je t'avoue que je m'y perds: cherche, imagine, invente; ta jeune tête réussira peut-être mieux que ma vieille cervelle.

—Mon avis serait, à notre départ, de jeter sans façon le cochon dans la mer, sa graisse et son large ventre le soutiendront sur l'eau, et nous pourrons, avec une corde, le traîner après nous.

—Bonne et forte idée, mais qui ne peut s'appliquer qu'au cochon, et je t'avoue que toutes les autres bêtes me tiennent beaucoup plus au cœur que celle-là.

—Eh bien, mon père, mettons à tout ce peuple des corsets de liége sous le ventre, alors ils nageront comme des poissons, et nous les conduirons depuis notre bateau.

—Oui, oui, cher Fritz, oui, tu as bien raison, c'est excellent, excellent; allons, vîte à l'épreuve.

Nous nous levâmes promptement, et nous attachâmes un corset de liége à un agneau, que nous jetâmes ensuite à la mer. Plein de crainte, d'espérance, et de curiosité, je suivis des yeux le pauvre animal; l'eau le couvrit d'abord avec bruit, et parut vouloir l'engloutir; mais bientôt, il reparut effrayé, secouant la tête, et ensuite les pieds l'un après l'autre, et il commença à nager si joliment, que nous prenions grand plaisir à le voir. Enfin, fatigué, il laissa pendre ses pieds sans faire aucun mouvement, ni aucune résistance à l'eau qui le portait

et le soutenait à merveille. Victoire! m'écriai-je, en embrassant mon fils, nos utiles animaux sont à nous.; je vais préparer les grands, tâche de sauver ce pauvre petit. Fritz voulait sans balancer se jeter à l'eau pour nager après l'agneau qui flottait toujours doucement; j'arrêtai mon fils, et je lui mis aussi un corset de liége, après quoi je le laissai aller : il prit une corde à nœud coulant, la jeta sur la tête de l'agneau, lorsqu'il fut à sa portée, et le traîna en nageant jusqu'à l'ouverture du vaisseau, où nous mîmes la bête à sec, à sa grande satisfaction.

Alors nous allâmes chercher quatre tonnes, de celles où l'eau douce était renfermée; nous les vidâmes, puis je les refermai avec soin; je les liai ensuite par une grande pièce de toile à voiles, dont je clouai les deux bouts sur chacune; je clouai dessus, dans

leur longueur, une forte toile de voile; cette toile était destinée à coucher la vache et l'âne dessus, de manière que les tonnes se trouveraient des deux côtés et les soutiendraient sur l'eau en équilibre. Quand les bêtes furent placées sur la toile, où elles montèrent facilement, elle enfonça par leur poids, les tonnes se trouvèrent au niveau de leur dos; l'espace vide fut partout rempli de foin et de paille, pour qu'aucune pression ne pût les blesser : toute cette machine fut attachée à une courroie sur la poitrine de l'animal, pour qu'elle ne pût pas glisser en arrière; ainsi, en moins d'une heure, la vache et l'âne furent prêts à nager. Ce fut ensuite le tour du petit bétail; le cochon fut celui qui nous donna le plus de peine, nous fûmes obligés de le museler pour l'empêcher de mordre, et nous lui attachâmes alors une grande pièce de liége sous le ven-

tre. Les chèvres et les brebis furent plus dociles ; ainsi nous réunîmes heureusement tout le troupeau sur le tillac, tous prêts au départ ; nous attachâmes une corde aux cornes ou au cou de chaque bête, et à l'autre bout de la corde un morceau de bois, comme celui avec lequel on marque les filets, pour pouvoir les prendre dans l'eau et attirer l'animal. Nous arrachâmes encore quelques pièces de la paroi du vaisseau, qui était fracassée, afin d'élargir l'ouverture par laquelle nous étions entrés, et devions encore ressortir avec notre troupeau, après l'avoir jeté à la mer. Nous commençâmes notre essai avec l'âne, que nous conduisîmes aussi près que possible du bord, et nous lui donnâmes une bonne bourrade ; il tomba dans l'eau, et disparut un moment en s'enfonçant, mais bientôt nous le vîmes remonter et nager entre ses deux tonnes, avec une

grâce qui lui valut nos applaudissemens. Vint alors le tour de la vache, et comme elle m'était infiniment plus précieuse que l'âne, j'avais aussi plus de crainte. L'âne avait nagé de si bon courage, qu'il s'était fort écarté du vaisseau, et que la vache eut une place suffisante pour sa chute. Nous la jetâmes dehors avec plus de peine, mais tout aussi heureusement que son prédécesseur; elle n'enfonça pas autant, et fut soutenue au-dessus de l'eau par les tonnes vides, et elle nagea avec beaucoup de gravité sur la superficie de l'eau. Nous jetâmes aussi peu à peu tout le petit bétail, et tous flottèrent tranquillement autour du vaisseau; le cochon seul était furieux, il poussait des cris perçans, et se démenait dans la mer avec tant d'impétuosité, qu'il s'éloigna beaucoup de nous, mais prit heureusement son chemin du côté de la terre. Nous ne

tardâmes pas un seul instant; habillés de nos corsets de liége, tout comme notre bétail, nous descendîmes dans nos cuves, nous sortîmes sans obstacle des débris du vaisseau, et nous nous trouvâmes en mer au milieu du singulier parc de nageurs quadrupèdes; alors nous repêchâmes tous les petits morceaux de bois flottant sur l'eau, qui étaient attachés aux cordes; nous attirâmes ainsi toute la flotte vivante, et nous l'attachâmes au bord du bateau : quand toutes les bêtes furent ainsi rassemblées, nous hissâmes notre voile qui, enflée par un vent favorable, nous conduisit contre le rivage avec notre escorte.

Nous vîmes alors combien le secours du vent nous était indispensable, car toutes ces bêtes, attachées au petit bâtiment, lui donnaient un poids immense, et nos seules forces n'auraient jamais suffi à le conduire; mais

au moyen de la voile et des balanciers, il chemina, traînant après lui notre cortège d'animaux nageans, qui faisaient le plus singulier effet; en sorte qu'en peu de temps, nous avançâmes considérablement. Orgueilleux de notre ouvrage, satisfaits de voir comme il avait bien réussi, nous étions assis tranquillement au fond de nos cuves, et nous y fîmes une espèce de dîner. Fritz s'amusait avec le singe, et moi, uniquement occupé des amis que j'avais laissés à terre, je regardais au travers de ma lunette pour les chercher; déjà depuis le vaisseau, j'avais remarqué qu'on s'était mis en marche pour quelque excursion, et dès-lors je m'étais en vain donné la peine de découvrir leur trace; j'étais profondément occupé à les chercher, lorsqu'un cri de Fritz me glaça d'effroi: Dieu! s'écria-t-il, nous sommes perdus, un horrible poisson s'approche!

Pourquoi perdus, lui dis-je, moitié effrayé, moitié en colère? prépare ton fusil, et, au moment où il sera à portée de nous, faisons feu en même temps. Chacun de nos fusils était chargé de deux balles, et nous fûmes sur pied pour saluer notre pirate; il s'approcha de nous, et, avec la rapidité de l'éclair, il fondait sur la brebis qui nageait le plus en avant. Alors Fritz dirigea si habilement son coup de feu, qu'il frappa de ses deux balles la tête du monstre, qui était un énorme requin; il fit à l'instant demi-tour à gauche, et prit le large, en nous montrant son ventre brillant, et une trace rouge dans la mer nous témoigna qu'il avait été grièvement blessé. Je me mis en garde avec le meilleur de nos fusils, dans le cas où un autre épouvantail semblable à celui-là, ou peut-être lui-même, aurait voulu revenir.

Fritz était avec raison très-fier de l'avoir éloigné, et moi j'en étais surpris ; je savais que ces monstres marins ne se laissent pas facilement effrayer, et qu'on réussit rarement à les blesser avec un coup de feu : ils sont extrêmement avides de butin, et leur peau est très-dure. Celui-ci nous laissa en repos ; je repris le gouvernail, et comme le vent nous poussait tout droit vers la baie, je laissai tomber la voile, et je ramai jusqu'à ce que nous arrivâmes à une place où notre bétail prit fond et put se mettre sur pied ; alors je lachai les cordes, et il marcha de lui-même vers le rivage : nous assurâmes notre petit bâtiment dans son ancienne place, et nous descendîmes. D'abord je n'aperçus aucun des nôtres, et j'étais vivement inquiet, je ne savais de quel côté les chercher ; d'ailleurs il fallait debarrasser nos bêtes de leurs instrumens de natation. A peine avions-

nous commencé, que des cris de jubilation vinrent frapper nos oreilles, et remplir nos cœurs de joie; bientôt nous vîmes arriver nos trois chers petits garçons, suivis de leur mère, et tous, bien portans et joyeux, vinrent se jeter dans nos bras. Après que la première ivresse du bonheur de nous retrouver sains et saufs fut passée, nous nous couchâmes tous sur l'herbe, et je commençai à raconter, avec ordre, nos occupations sur le vaisseau, et notre trajet; ma femme était si surprise et si contente de voir autour d'elle tous nos utiles animaux, et l'exprimait si naïvement, que mon plaisir en fut doublé: Je me suis cassé la tête toute la journée, me disait-elle, pour imaginer un moyen de les transporter, sans qu'il me soit venu aucune idée.

Oui, dit Fritz avec fierté, pour cette fois M. le conseiller privé a fait preuve de ses talens.

C'est très-vrai, répondis-je, j'avoue en toute humilité que c'est à Fritz que tout éloge appartient, et que c'est lui qui m'a mis sur la bonne route. Sa mère se leva et embrassa tendrement son premier *né :* Toute notre reconnaissance vous est due à tous les deux, nous dit-elle, vous nous avez ramené avec ce troupeau tout ce qui peut nous être le plus utile dans notre situation.

Ha, ha! s'écria le petit François, que vois-je là sur notre bateau? regardez, maman, cette jolie voile et ce pavillon qui flotte là haut dans l'air, oh, comme c'est joli! combien je suis plus content encore de cette voile, que de l'âne et de la vache!

Petit fou, lui dit sa mère, tu changeras d'avis quand je te donnerai tous les matins une jatte de coco pleine de bon lait.

Ernest et Jack coururent aussi sur le bateau admirer le mât, la voile et

la flamme, et se firent expliquer par leur frère comment tout cela s'était fait, et comment on pouvait s'en servir. Cependant nous commençâmes à dépaqueter, et nous eûmes beaucoup à faire; mais Jack, à qui cette occupation ne plaisait pas, se glissa de côté, s'occupa du bétail, détacha les corsets des brebis et des chèvres, rit aux éclats du plaisant costume de l'âne, qui était encore entre ses deux grosses tonnes, sa toile sous le ventre, et braillait à nous rendre tous sourds; il chercha à l'en débarrasser, mais il ne put y réussir: mon petit drôle, hardi comme un page de cour, s'élança alors sur le dos de la bête, entre les deux tonnes, et vint auprès de nous majestueusement comme sur le plus bel alézan, se démenant tellement des pieds et des mains, qu'il vint à bout de le faire avancer.

Nous rîmes beaucoup de ce plai-

sant équipage, et moi plus encore, lorsqu'en aidant le petit bonhomme à descendre de sa monture, je le vis entouré d'une belle ceinture de cuir à poils jaunâtres, dans laquelle étaient deux pistolets.

Au nom du ciel, lui dis-je; où as-tu pris ce costume de contrebandier?

Dans ma propre fabrique, me répondit-il, regardez nos chiens.

Je remarquai seulement alors que chacun des gros dogues avait un collier comme sa ceinture, avec la seule différence qu'ils étaient armés d'une quantité de cloux qui se dressaient en l'air d'une manière formidable, et formaient une terrible défense : Comment, petit drôle, lui dis-je, est-ce bien toi qui as inventé et exécuté ces colliers et cette ceinture?

— C'est de mon invention, papa, seulement maman m'a aidé pour ce qu'il a fallu coudre.

— Mais où avez-vous pris le cuir, le fil et les aiguilles ?

Le chakal de Fritz nous a fourni le premier, dit ma femme, et une bonne mère de famille doit toujours être pourvue de fil et d'aiguilles. Vous autres hommes vous ne pensez qu'aux grandes affaires ; les petites sont de notre département, et souvent sont plus utiles. N'ai-je pas un sac enchanteur, d'où je fais sortir tout ce dont j'ai besoin ? Dans l'occasion, tu n'auras qu'à parler. J'embrassai cette aimable et bonne amie, et Jack eut aussi sa part de mes caresses et de mes éloges. Mais Fritz ne voyait pas de bon œil que Jack eût disposé de son chakal et coupé sa belle peau ; cependant il cacha sa mauvaise humeur aussi-bien qu'il put, mais comme il était le plus près de Jack, il s'écria tout à coup en se bouchant le nez : quelle horrible odeur on sent par ici ! il y a de quoi

donner la peste ; ne serait-ce point vous, monsieur l'écorcheur? est-ce aussi là du parfum de votre fabrique?

C'est de la vôtre, monsieur, reprit Jack très-piqué, c'est votre chakal que vous avez pendu au soleil.

— Et qui se serait désséché dans sa peau, si vous aviez bien voulu, monsieur, ne pas la couper, et me laisser disposer de ma chasse comme j'aurais voulu.

Fritz, dis-je à mon fils aîné, d'un ton faché, tu es peu généreux; qu'importe que ce soit ton frère ou toi qui ait écorché le chakal, si on s'en est servi utilement? Mes chers enfans, nous sommes ici dans cette île déserte, comme nos premiers parens lorsqu'ils furent chassés du paradis d'Eden : ils auraient pu encore être heureux sur cette belle terre où Dieu leur permettait de vivre du travail de leurs mains et de la sueur de leur front;

mais entourés de mille et mille biens à leur usage, ils laissèrent pénétrer dans leur famille la haine, l'envie, la jalousie, les reproches; Caïn tua son frère Abel, porta la plus amère douleur dans le cœur de ses malheureux parens, et fut maudit de Dieu avec toute sa race. Voilà l'horrible crime auquel l'habitude de disputer peut conduire. Ayons ici tout en commun, bannissons le tien et le mien; ce que l'un tue ou découvre, est au profit de toute la famille, et appartient autant aux uns qu'aux autres. Il est vrai, Jack, que ton ceinturon, qui n'est pas sec, a beaucoup d'odeur; le plaisir de porter ton bel ouvrage te fait passer sur cet inconvénient, mais il ne faut pas incommoder les autres pour son plaisir; ainsi mon fils, va l'ôter et le mettre sécher, de manière à ce qu'il ne se rétrécisse pas, et va ensuite aider tes frères à jeter le chakal à la mer.

Le moment d'humeur de Fritz était passé, mais Jack, toujours un peu mutin, résistait à ôter sa belle ceinture, et se pavanait d'un air d'importance; enfin, ses frères ne cessant de l'éviter et de lui crier : Jack, sous le vent, sous le vent, il prit son grand parti, jeta sa ceinture, et courut aider ses frères à traîner le chakal mort dans la mer, où il ne nous incommoda plus.

Je voyais cependant qu'on n'avait fait aucun préparatif pour le souper; je donnai l'ordre à Fritz d'apporter les jambons de Westphalie, qui étaient encore dans la saumure. Tous me regardaient avec étonnement, et croyaient que je plaisantais, lorsque Fritz accourut en sautant, et montrant de loin un superbe jambon, que nous avions entamé le matin : Bien venu, bien venu! s'écrièrent-ils tous; un jambon tout prêt à man-

ger, quel excellent repas nous allons faire! et le messager de bonnes nouvelles fut reçu avec des battemens de mains et des cris de joie. Il vient fort à propos, dis-je, à ma femme, car il me paraît que notre ménagère nous destinait ce soir à jeûner; cependant, après une course sur mer, l'appétit est réveillé.

Je te raconterai, me dit-elle, ce qui m'a empêché de vous préparer un festin de bonne arrivée; ton beau jambon y suppléera, et voici de quoi faire une omelette qui sera prête dans un instant; elle me montra, dans un panier qu'elle avait au bras, une douzaine d'œufs de tortue.

Voyez, papa, me dit Ernest, si ce ne sont pas là de ces bons œufs de tortue, dont Robinson se régalait dans son île? Voyez, ils sont comme des boules blanches, enveloppés d'une peau comme un parchemin

mouillé, et nous les avons trouvés dans le sable près de la mer.

C'est cela même, mon cher Ernest, lui dis-je, mais comment avez-vous fait cette belle découverte ? Cela se lie avec toute notre histoire, me dit ma femme, car j'ai aussi une histoire à raconter, lorsque tu voudras bien m'entendre.

— Eh bien, chère amie, prépare ton omelette, tu nous donneras ton histoire pour le dessert : en attendant je vais délivrer entièrement la vache et l'âne de leur attirail marin; ils doivent en être impatiens. Allons, jeune peuple, venez m'aider. Je me levai, et tous me suivirent avec joie sur le rivage, où nos bêtes étaient encore. Nous eûmes bientôt mis en liberté la vache et l'âne, qui sont de bonnes bêtes; mais quand ce fut le tour du vilain animal grognant, la chose ne fut pas si facile; dès que nous eûmes

détaché la corde, il nous échappa, par un mouvement si brusque et si prompt, que nous ne pûmes le retenir ; il prit le large, et ni moi, ni mes fils nous ne pûmes le rattraper. Ernest eut la bonne idée de lâcher après lui les deux chiens, qui le prirent aux oreilles ; nous arrivâmes à demi-sourds des cris affreux qu'il poussait ; il se laissa ôter assez paisiblement son corset de liége. Nous chargeâmes toutes ces dépouilles sur le dos de l'âne, et nous revînmes vers la cuisine, mon paresseux Ernest, enchanté d'avoir un serviteur quadrupède pour porter les fardeaux.

Pendant ce temps-là, la bonne mère avait préparé l'omelette et mis le couvert sur la tonne de beurre, avec des assiettes de bel étain, et des services d'argent brillant, qui avaient très-bonne façon ; le jambon au milieu, l'omelette vis-à-vis du fromage, for-

maient un repas dans les règles. Les deux chiens, les poules, les pigeons, les brebis et les chèvres se rassemblèrent peu à peu autour de notre grand couvert, ce qui nous donnait tout-à-fait l'air des souverains de la contrée. Il ne plut pas aux oies et aux canards d'augmenter le nombre de nos sujets curieux, ils se trouvaient mieux dans leur élément, et restèrent dans leur mare, où ils trouvaient en abondance une espèce de petits crabes, qui leur fournissaient une nourriture friande, et nous débarrassaient du soin de pourvoir à leur entretien.

Quand nous eûmes fini notre repas, je fis présenter par Fritz, une bouteille de vin de Canarie, que nous avions conquis dans le caveau du capitaine ; alors je priai la bonne mère de commencer l'histoire qu'elle nous avait promise, de ses faits et gestes,

pendant notre absence ; je lui versai une tasse de coco à demi-pleine, de la précieuse liqueur. Elle commença son mémorable récit, comme on le verra dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

Second voyage de découverte, par la mère de famille.

Tu prétends être curieux de ce que j'ai à te raconter, me dit ma bonne petite femme, avec un malin sourire, et tu ne m'as pas laissé prononcer un pauvre petit mot de toute la soirée; mais plus long-temps l'eau s'est ramassée et plus long-temps elle coule: maintenant donc que tu veux bien m'écouter, je vais m'en donner à cœur joie; mais cependant pour ne pas t'impatienter trop long-temps, je vais sauter à pieds joints le premier jour de votre absence, où rien ne fut changé à notre train accoutumé, excepté mes inquiétudes sur votre course, qui m'attachait sur le rivage de notre place de

débarquement, d'où je pouvais voir le vaisseau; mais ce matin après avoir remarqué avec joie votre signal, et y avoir répondu avec reconnaissance, je cherchai avant que mes petits fussent levés, une place ombragée pour me reposer, et je n'en pus trouver une seule; il ne croît pas un seul arbre sur cette plage stérile, et le seul coin d'ombre était derrière notre tente. Alors je me mis à réfléchir profondément sur notre situation: Il est impossible, me dis-je à moi-même, de rester plus long-temps à cette place, où nous sommes rôtis toute la journée à l'ardeur d'un soleil dévorant, et où je n'ai d'autre abri pour m'en garantir qu'une misérable tente, dans laquelle la chaleur est encore redoublée: courage donc! Pendant que mon mari et mon fils aîné sont en activité sur le vaisseau pour le bien général, je veux de mon côté être

active et courageuse, et travailler avec mes fils cadets au bien de la famille ; je veux aller à mon tour, de l'autre côté du ruisseau, visiter cette contrée dont Fritz et mon mari m'ont dit tant de merveilles, et voir si je ne trouverai pas une place agréable, ombragée, où nous puissions nous établir. Je vous attendis encore quelques momens, mais ne voyant sur la mer aucune apparence de retour, je résolus, après un repas plus court qu'à l'ordinaire, d'hasarder avec résolution un voyage de découverte pour une habitation commode.

Pendant la matinée, Jack s'était glissé de l'autre côté de la tente, où le chakal de Fritz était suspendu : avec son couteau, qu'il aiguisait de temps en temps sur le rocher, il coupait, le long du dos de l'animal, de longues courroies de peau, qu'il nettoyait ensuite avec adresse. Ernest le décou-

vrit à cette occupation assez mal-propre, et comme il est très-délicat et craint toujours de se salir le bout des doigts, non-seulement il ne voulut pas l'aider, mais il lui fit des plaisanteries assez dures sur le métier d'écorcheur, qu'il s'était choisi. Jack, qui n'est pas endurant, voulut lui donner un coup; Ernest s'échappa pour n'être pas sali par les mains de son frère, et moi j'accourus à leurs cris, et je les grondai tous les deux. Jack se justifia pleinement, en démontrant l'utilité de son sale ouvrage, destiné à faire à nos chiens de bons colliers de défense; il eut toute mon approbation, et je reprochai à Ernest une délicatesse qui ne convenait plus à notre situation, où nous devions exercer tour à tour tous les métiers utiles.

Jack s'était remis à sa peau, et se tirait fort bien aussi du métier de corroyeur; lorsqu'il eut achevé de net-

toyer ses colliers aussi-bien qu'il le put, il fut chercher dans la caisse aux cloux ceux qui étaient les plus longs et qui avaient la tête large et plate; il en larda ses colliers, puis il coupa une bande de toile de voiles, de la largeur de la courroie, la posa double sur les têtes des cloux, et me fit la douce proposition de coudre cette toile pour que ces têtes ne blessassent pas nos deux dogues; je le remerciai de la fonction qu'il me destinait, mais enfin voyant qu'il se résignait de bonne grâce à la coudre lui-même, et qu'il s'y prenait fort gauchement, je surmontai ma répugnance pour l'odeur sauvage et fétide que le collier exhalait, et je lui fis le plaisir de l'achever. Lorsqu'une mère peut donner un instant de satisfaction à son enfant, il n'existe plus de dégoût pour elle.

Il me fallut encore avoir la même

complaisance pour sa ceinture, qu'il fabriqua de la même manière, dans laquelle il s'impatientait de mettre deux pistolets; et nous verrons, disait-il en se redressant, si messieurs les chakals oseront nous attaquer. Mais, lui dis-je, tu ne prévois pas, mon cher Jack, ce qui va t'arriver; la peau est sujette à se rétrécir pas la chaleur, tu ne pourrais plus alors en faire usage, et tu m'aurais fait faire inutilement un ouvrage très-désagréable. Mon petit homme se frappa le front : C'est vrai, dit-il, je n'avais pas songé à cela, mais je sais bien ce que je vais faire; il prit un marteau, des cloux, ses courroies, et les cloua sur un bout de planche, qu'il exposa à l'ardeur du soleil pour les sécher promptement sans qu'elles pussent se retirer. Je louai son invention, et je lui promis de te le raconter

Je rassemblai ensuite mes trois fils

autour de moi, et je leur fis part de mon projet de voyage; tous y consentirent avec joie. Sans tarder ils se préparèrent au départ; ils examinèrent leurs armes, leurs gibecières; ils choisirent des couteaux de chasse, reçurent des provisions sur leur dos : moi je me chargeai d'un grand flaçon d'eau, et en place de couteau de chasse, d'une hache; je pris aussi le fusil léger d'Ernest, et je lui donnai une carabine qui pouvait être chargée de quelques balles. Nous mangeâmes quelques morceaux, et nous nous mîmes en chemin, escortés des deux chiens. Turc, qui vous avait accompagné dans la première excursion, connut très-bien que nous prenions la même route, et se mit à notre tête en guise de conducteur. Nous arrivâmes à la place où vous aviez passé le ruisseau, et nous le franchîmes aussi heureusement que vous, mais non pas sans peine.

En avançant, je réfléchissais que notre sûreté reposait en partie sur deux petits garçons, parce qu'ils savaient se servir d'armes à feu, et je pensais combien tu avais eu raison de les avoir familiarisés de bonne heure avec le danger; souvent dans notre patrie, je t'avais blâmé de leur laisser tenir des fusils, et de leur apprendre à tirer; je craignais que tu n'en fisses des chasseurs, ce que je n'aimais guère, où qu'ils ne fussent dans le cas d'être blessés; mais à présent je suis convaincue, que les mères ne peuvent trop élever leurs fils comme les hommes doivent l'être. Je reviens au passage du ruisseau.

Ernest passa le premier sans accident; le petit François me pria de le porter sur mon dos, ce qui était difficile à cause de tout ce dont j'étais chargée, qu'il aurait fallu laisser au bord du ruisseau; j'en vins cepen-

dant à bout, grâce à Jack, qui prit mon fusil et ma hache, et succombant presque sous le poids de sa charge, il prit le parti d'entrer dans l'eau, et ne voulut pas risquer de glisser, chargé comme il l'était, en marchant sur les quartiers de pierres mouillées; j'eus bien de la peine à m'y tenir en équilibre, avec mon cher petit fardeau, qui joignait ses mains autour de mon cou, et se collait de toutes ses forces sur mes épaules. Après avoir rempli mon flacon d'eau du ruisseau, nous marchâmes en avant, et quand nous eûmes atteint la hauteur sur l'autre rive, dont tu nous avais parlé avec tant d'enchantement, la vue de ce charmant paysage fit le même effet sur moi; je l'admirais en silence, mon cœur s'ouvrit, pour la première fois depuis notre naufrage, au plaisir et à l'espérance.

J'avais remarqué, en promenant

mes regards dans la vaste étendue, un petit bois qui me paraissait agréable; j'avais si long-temps soupiré pour un peu d'ombrage, que je résolus de diriger tout droit notre marche de ce côté-là; mais il fallait traverser de l'herbe si haute, qu'elle passait la tête de mes petits garçons, et que nous eûmes beaucoup de peine à la franchir : nous résolûmes alors de marcher le long du bord de la mer jusqu'à ce que nous fussions droit vis-à-vis du petit bois. Nous retrouvâmes vos traces, et nous les suivîmes; ensuite nous tournâmes sur la droite pour gagner le bois; mais bientôt nous retrouvâmes cette herbe haute, et si serrée, qu'à peine pouvait-on passer au travers, ce qui était extrêmement pénible et fatigant. Jack était resté en arrière, je regardai ce qu'il était devenu, et je le vis arracher des poignées de cette herbe, et s'en servir

pour essuyer.....; il mit ensuite son mouchoir de poche, qui était tout mouillé, sur son dos, pour le faire sécher au soleil : j'allai à lui et m'informai de ce qui lui était arrivé.

Oh, maman, me dit-il, toute l'eau du ruisseau que nous avons traversé, est entrée, je crois, dans mes poches; voyez comme tout est mouillé, pistolets, briquets.

Comment, lui dis je, avec effroi, tu avais mis des pistolets dans tes poches! ils n'étaient pas chargés j'espère!

Je n'en sais rien, maman, je les ai mis là en attendant que ma ceinture soit sèche, afin de les avoir toujours sur moi.

Ah! petit étourdi, lui dis-je, et s'ils étaient partis avec tout le mouvement que tu te donnes, ils t'auraient tué; que cela ne t'arrive plus, je t'en prie.

J'y ai mis bon ordre, avec l'eau

dont je les ai remplis, me dit-il, en les secouant; en effet, il en était tellement entré qu'il n'était pas à craindre qu'ils fissent feu. Pendant que nous parlions ainsi, nous fûmes effrayés par un bruit soudain, et nous aperçûmes un grand oiseau sorti de l'épaisseur de l'herbe, qui s'élevait en l'air : chacun des enfans se prépara à tirer son coup de fusil, mais avant d'en être venu à bout, l'oiseau était bien loin. Ernest était désolé, et s'en prenait à la carabine que je lui avais donnée : si j'avais eu mon fusil léger, disait-il, et que l'oiseau ne fût pas parti si vîte, je vous promets que je l'aurais abattu.

Tu devais lui ordonner d'attendre que tu eusses bien pris toutes tes commodités, lui dis-je, en riant.

Mais, maman, comment me serais-je attendu qu'un oiseau partît au vol

dans ce moment; ah! qu'il en vienne un à présent.

Un bon chasseur, Ernest, doit toujours être prêt, et voilà pourquoi il est si difficile de tirer au vol. Les oiseaux n'envoient pas des messagers avertir qu'ils vont passer.

Je voudrais bien savoir, dit Jack, quel oiseau c'était; je n'en ai jamais vu de semblable.

Je suis sûr que c'était un aigle, dit le petit François; j'ai vu dans mes fables, que les aigles peuvent enlever un mouton; et cet oiseau était terriblement grand.

Comme si tous les grands oiseaux devaient être des aigles, dit Ernest avec importance, il y en a de plus grands encore; l'autruche, un oiseau que les voyageurs nomment condor ou candor. — Ah! si du moins j'avais eu le temps de l'examiner!

Tu aurais eu alors le temps de le tuer, lui dis-je ; mais cherchons au moins dans l'herbe à l'endroit d'où il est parti ; en voyant où il était assis, nous pourrons juger de sa grandeur réelle. Ils coururent tous vers la place d'où il s'était élancé, et tout à coup un second oiseau, semblable au premier, mais un peu plus grand, s'éleva avec grand bruit au devant de leur nez, en l'air. Ils restèrent tous les trois stupéfaits, la bouche béante, à le suivre des yeux, et je ne pus m'empêcher de rire aux éclats. Oh ! les bons chasseurs que j'ai là, disais-je, ils ne nous laisseront pas manquer de gibier : qu'il en vienne un à présent, disais-tu Ernest; eh bien, le voilà [illegible] encore échappé ; autant aurait-il valu, ce me semble, ne pas vous charger de fusils... Ernest qui est assez pleureur, commença à sangloter ; mais Jack, avec la mine du

monde la plus comique, suivait des yeux le pélerin ailé; il ôta son chapeau, s'inclina tout bas en criant : à une autre fois, monsieur l'oiseau, votre très-humble serviteur, revenez seulement, vous voyez que nous sommes bons enfans : au revoir, au revoir....

Nous examinâmes alors la place d'où ce couple d'oiseaux était parti, et nous y trouvâmes une espèce de grand nid, mal construit, avec des herbes sèches, mais vide, à l'exception de quelques coques d'œufs cassés; je présumai, d'après cela, que les petits venaient seulement d'éclore, et les pointes d'herbes agitées à quelque distance me firent juger que la couvée était en fuite devant nous; mais le mouvement cessa, et nous ne pûmes plus nous diriger pour les trouver. Ernest reprit son ton de docteur : Tu vois bien, petit François,

dit-il à son frère cadet, que ces grands oiseaux ne peuvent pas être des aigles, ils ne nichent pas sur la terre ni dans l'herbe, et les petits aiglons sont incapables de courir tout de suite en venant de sortir de l'œuf; ce n'est que les petites cailles ou les perdrix qui marchent seuls en naissant.

Ou bien, repris-je, tous les oiseaux de l'espèce des poules, les poules d'Inde, les paons, les pintades; et sans doute, il y a des espèces de poules sauvages qui peuvent faire de même.

— Mais, ma mère, reprit-il, les poules n'ont pas le ventre blanc et les ailes couleur de tuile, comme les oiseaux que nous venons de voir s'envoler : moi je pense que ce sont des outardes; le second avait à côté du bec une petite moustache, comme j'en ai vu dans des gravures de la poule outarde.

Tu as tout vu dans les gravures,

toi, lui dit Jack; moi j'aimerais voir une fois un oiseau que tu aurais su abattre : si Fritz était avec nous, les oiseaux seraient là étendus, et tu pourrais à ton aise les comparer à tes gravures.

Je suis bien aise, mes enfans, leur dis-je, qu'il n'en soit pas ainsi, et que ces pauvres petits, qui ont encore besoin de leurs parens, n'en soient pas privés. Que diriez-vous si quelque méchant sauvage voulait tuer votre papa et votre maman?

Je dis que je ne manquerais pas cet oiseau-là, dit Jack, en étendant un de ses pistolets; tout petit que je suis, j'ajusterais si bien le sauvage, qu'il n'aurait nulle envie d'y revenir.

Pauvre petit! cela ne te serait pas si facile que tu le crois, et tu aurais même bien de la peine, quoique tu ayes près de dix ans, de te tirer d'affaire tout seul, et plus jeune; vous

péririez tous sans notre aide. Tâchez, mes bons petits, que la passion de la chasse ne vous rende pas cruels, inhumains; c'est pour cela que je ne l'ai jamais aimée : je voudrais qu'on ne tuât jamais d'autres animaux que ceux qui sont nuisibles à l'homme, ou indispensables à sa nourriture.

Tout en discourant nous arrivâmes dans le petit bois, et c'est là où mon Ernest put se rappeler ses gravures d'histoire naturelle, et faire le savant ou l'ignorant; une foule d'oiseaux inconnus, chantaient ou folâtraient sur les branches d'arbres, sans avoir la moindre peur de nous. Malgré la morale que je venais de leur débiter, l'envie de tirer dessus les prit encore, mais je le permis d'autant moins, que les arbres étaient d'une hauteur si considérable, qu'un coup de fusil y aurait difficilement porté. — Non, mon cher ami, tu ne peux te faire

aucune idée de ces arbres; il faut que tu ne sois pas entré dans ce bois, car ils t'auraient frappé; je n'ai vu de ma vie des arbres aussi immenses : ce qui nous avait paru de loin être un bois, n'était qu'un groupe de dix à quatorze plantes, dont les tiges paraissaient soutenues dans les airs par de grands arc-boutans, formés par d'énormes racines fort épaisses, et très-étendues, qui ont l'air d'avoir soulevé l'arbre entier à une hauteur considérable, et de le supporter. Le tronc principal tient cependant aussi à la terre par une racine perpendiculaire qui se trouve au milieu des autres, mais qui est infiniment plus mince, dont le volume immense paraît se joindre à celui de l'arbre, et doubler sa circonférence.

Jack grimpa avec assez de peine sur un de ces arc-boutans, et, muni d'une ficelle il mesura la circonfé-

rence du tronc au-dessus des racines; il y trouva plus de quinze braches (la brache équivaut à une demi-aune); j'avais trente-deux pas à faire pour faire le tour de l'un de ces arbres géans, autour des racines, là où elles sortaient de terre; la hauteur de l'arbre, depuis la terre jusqu'à l'endroit où les branches commencent, peut être environ de trente-six braches. Les rameaux sont épais et forts; les feuilles, assez grandes, ressemblent à celles de nos noyers, mais je n'ai pu y découvrir des fruits. Une herbe courte, épaisse, parfaitement nette, sans buissons ni épines, croît autour et dessous, entre les racines détachées de terre; de sorte que tout se réunit pour faire de ces lieux la place de repos, la plus fraîche, la plus parfaite et la plus délicieuse. Aussi je m'y plus tant, que je résolus d'y faire la méridienne; je me couchai dans ce joli palais de

verdure, sur une place commode, avec mes fils autour de moi. Les sacs de provisions furent visités; un charmant ruisseau, qui ajoute à l'agrément de cet ombrage, coulait à nos pieds, et nous fournissait une boisson fraîche et salutaire. Nos chiens ne tardèrent pas à arriver, ils étaient restés en arrière sur la lisière du bois. A ma grande surprise, ils ne demandèrent point à manger, mais se couchèrent tranquillement et s'endormirent bientôt à nos pieds : pour moi je ne pouvais me rassasier de regarder et d'admirer cet endroit incomparable; il me semblait que si nous pouvions nous établir sur un de ces arbres, nous y serions parfaitement en sûreté; nulle part je ne voyais rien qui pût nous convenir mieux, à tous égards. Je résolus donc de m'en tenir là, et de revenir chez nous en côtoyant ce bord de la mer, pour

voir si nous ne trouverions pas quelques débris du vaisseau, que les vagues pouvaient avoir poussés contre le rivage.

J'allais me lever pour partir, mais M. Jack m'arrêta en me suppliant d'achever de coudre les bandes de toile à sa ceinture de peau de chakal; le petit orgueilleux avait si grande envie d'être paré de sa ceinture, qu'il avait pris avec lui dans notre course la petite planche sur laquelle il l'avait clouée, et, par l'ardeur du soleil, elle était complétement séchée; je lui fis ce plaisir, aimant mieux, puisqu'il le fallait, travailler sous cet ombrage que sur notre plage aride et brûlante. Quand j'eus fini, il se hâta de l'attacher autour de son corps, et d'y placer la paire de pistolets; il marcha devant nous avec fierté, le poing sur la hanche, et laissa à Ernest le soin de mettre les colliers aux chiens, pour

leur donner aussi, disait-il, un air guerrier. Ce petit drôle était si impatient de te faire voir, ainsi qu'à Fritz, sa nouvelle parure, qu'il se mit à courir en avant, et si lestement, qu'il fallut aussi marcher très-vite pour ne pas le perdre de vue; dans un pays où il n'y a aucun chemin battu, il aurait pu facilement s'égarer. Je fus plus tranquille là-dessus, quand nous eûmes tous gagné le bord de la mer; nous y trouvâmes, en effet, des perches, des poutres, de grosses caisses et d'autres objets, mais il était au-dessus de nos forces de les amener sur terre; nous traînâmes cependant sur le sable, tout ce que nous pûmes remuer, pour le mettre à l'abri des vagues et de la marée. Nos chiens se mirent, de leur côté, à pêcher fort adroitement des crabes, qu'ils tiraient avec leurs pattes au bord de l'eau, et dont ils se ré-

galaient ; je compris que c'était là ce qui les avait si bien rassasiés. Que le ciel soit béni, m'écriai-je, que ces bêtes ayent trouvé moyen de se nourrir ainsi ! je commençais à trembler qu'ils ne nous dévorassent nous-mêmes, avec leur énorme appétit.

Nous dévorer ! s'écria mon brave petit Jack ; ne suis-je pas là pour vous défendre avec mes pistolets?

Pauvre petit fanfaron ! ils t'avaleraient comme une pilule, s'ils en avaient envie ; mais c'est de bonnes bêtes qui nous aiment et ne nous feront aucun mal : quand j'ai dit qu'ils nous dévoreraient, j'ai voulu dire qu'ils diminueraient si fort nos provisions, que nous en souffririons.

Tout à coup nous vîmes Bill, qui grattait quelque chose de rond qu'elle avait trouvé dans le sable, et qu'elle avala avidement. Ernest le regardait

aussi, et dit tranquillement : ce sont des œufs de tortues.

Oh, m'écriai-je ! venez mes enfans, ramassons en autant qu'il nous sera possible; c'est excellent, et je serai si contente de régaler nos chers navigateurs à leur arrivée, avec ce nouveau mets !

Il nous fallut un peu de peine pour écarter la chienne qui y prenait goût, mais enfin nous réussîmes à en recueillir près de deux douzaines, que nous distribuâmes dans nos sacs de provisions. Après cette occupation nos regards se portèrent par hasard sur la vaste mer, et nous aperçûmes, à notre grand étonnement, une voile qui s'approchait joyeusement vers la terre; je ne savais qu'en penser. Ernest, qui veut toujours tout savoir, tout deviner, s'écria que c'était papa et Fritz ; mais le petit François avait grand peur que ce ne fussent des sau-

vages qui vinssent nous manger, comme ceux qui vinrent dans l'île de Robinson Crusoé : mais bientôt nous reconnûmes qu'Ernest avait raison, et que c'était bien vous, mes bien-aimés. Nous courûmes promptement vers le ruisseau, et nous sautâmes de pierre en pierre jusqu'à l'autre bord, moi chargée comme le matin de mon petit François, et nous arrivâmes bientôt à la place de débarquement, où nous volâmes dans vos bras avec des cris de joie. Voilà, mon cher ami, la narration fidèle et circonstanciée de notre voyage de découverte : maintenant si tu veux me rendre bien heureuse, nous irons demain, avec tout notre train, nous établir auprès de mes superbes arbres.

Voilà donc, chère femme, tout ce que tu as découvert pour notre établissement futur ! un arbre haut de trente-six braches, où nous nous

percherons comme des perroquets, si nous pouvons trouver un moyen d'y grimper, ce qui certes n'est pas facile.

— Hélas ! non, bon ami, je n'ai rien vu de mieux, et je ne voulais pas me hasarder d'aller plus loin sans toi ; peut-être seras-tu plus heureux, et sûrement plus habile.

J'embrassai ma femme, elle avait presque les larmes aux yeux, de ce que je plaisantais de sa découverte et de ses arbres géans. Je suis bien loin de me plaindre de toi, mon amie, lui dis-je, au contraire, j'admire ton courage ; tu es bien la preuve que les femmes en trouvent autant dans leur cœur, que les hommes dans leurs forces : ne te fâche donc pas, chère amie, mais dis-moi si tu veux que je te fasse un ballon de toile de voiles, avec lequel nous pourrons monter sur tes beaux arbres. — Oui, oui, me dit-elle, raille-

moi si cela t'amuse, je le veux bien, mais je t'assure que mon idée n'est point si folle que tu le crois ; au moins serions-nous, la nuit, à l'abri des chakals, et des visites semblables. Te rappelles-tu ce grand tilleul, dans la promenade de notre ville, entre les branches duquel on a pratiqué un joli cabinet, où l'on arrive par un escalier? Qu'est-ce qui nous empêche d'en arranger un de même sur mes arbres, qui sont encore plus commodes par la force de leurs branches, et la manière dont elles sont disposées ?

Eh bien, eh bien, nous verrons cela. A présent, mes enfans, faisons sur ces arbres merveilleux une petite leçon d'arithmétique, voilà du moins une utilité réelle à en tirer. Dis-moi, savant Ernest, combien de pieds font trente-six braches, qui sont, nous dit ta mère, à peu près la hauteur de ces arbres?

Ernest. — Pour vous répondre, il faudrait que je sûs combien de pieds ou de pouces contient la brache.

Moi. — Tu le savais fort bien autrefois, mais ce qui entre par une oreille sort par l'autre, dans vous autres jeunes têtes. Je te rappellerai donc, puisque tu l'as oublié, que la brache ou la demi-aune contient un pied dix pouces, ou vingt-deux pouces. A présent calcule, mon fils.

Ernest. — Cela n'est pas si facile; aide-moi, Fritz, toi qui es le plus âgé.

Fritz. — Volontiers. D'abord trente-six pieds; ensuite dix fois trente-six pouces font trois cent soixante pouces, qui, divisés par douze, donnent trente pieds; additionne-les avec les trente-six pieds, et tu en auras soixante-six. N'est-ce pas cela, mon père?

Moi. — A merveille, mon fils:

Ainsi, chère femme, tu auras, tous les soirs, à grimper soixante-six pieds pour arriver dans ton lit, ce qui n'est pas très-facile quand on n'a point d'échelle. A présent, voyons combien de pieds contient la circonférence de l'arbre autour de ses racines; ta mère a mesuré trente-deux pas; qu'en penses-tu, Ernest, combien cela fait-il de pieds?

Ernest. — Vous me demandez toujours des choses que je ne sais pas; dites-moi du moins d'abord combien on compte de pieds pour un pas.

Moi. — Eh bien, deux pieds et demi font un pas ordinaire.

Ernest. — Deux fois trente-deux font soixante-quatre; la moitié de trente-deux est seize, qui ajouté aux soixante-quatre font quatre-vingts pieds.

Moi. — Fort bien. Dis-moi à pré-

sent, si tu t'en rappelles, comment s'appelle en géométrie la circonférence d'un cercle, ou bien celle d'un arbre, dont il est à présent question.

Ernest. — Oh! pour celui-là, je ne l'ai pas oublié, c'est la périphérie.

Moi. — Bien. Et comment s'appelle la ligne d'un point de la périphérie à l'autre, en passant par le centre? Toi, maître Jack, montre-nous que tu deviendras un grand géomètre.

Jack. — Je crois que c'est le diamètre.

Moi. — Bien, mon garçon. Pouvez-vous me dire, à présent, quel est le diamètre d'une périphérie de quatre-vingts pieds, et à quelle distance sont les racines du grand arbre de maman, du tronc de l'arbre.

Tous réfléchirent, et criaient des nombres à tort et à travers. Fritz

s'écria tout à coup : à vingt-six pieds.

Moi. — A peu près. Comment y es-tu arrivé ? est-ce par hasard ?

Fritz. — Pas du tout, et voici comment. J'ai souvent vu chez nous, que lorsque les chapeliers veulent mesurer le cordon pour garnir le bord d'un chapeau, ils prennent trois fois le diamètre et y ajoutent quelques lignes ; ainsi le tiers de quatre-vingts doit faire environ vingt-six ; j'ajoute deux pieds pour ce que le chapelier met de plus, et j'en ai vingt-huit.

Moi. — Je suis bien aise que tu ayes fait cette observation et ce calcul, mais un grand garçon comme toi, qui as étudié, devait le savoir autrement. Actuellement résumons la mesure de nos arbres, qui sont vraiment d'une grandeur extraordinaire : hauteur jusqu'aux branches soixante-six pieds ; épaisseur huit pieds de dia-

mètre, et vingt-huit pieds de distance des racines à l'arbre; oh! ce sont vraiment des arbres gigantesques.

Nous pensâmes alors à nous aller reposer; après la dévotion faite, nous nous couchâmes dans l'ordre accoutumé, bien contens d'être réunis, et nous dormîmes tranquillement jusqu'au jour.

CHAPITRE VIII.

Construction d'un pont.

Ecoute, chère femme, dis-je à la mienne, lorsque nous fûmes tous deux réveillés, tu m'as proposé hier au soir une chose difficile à résoudre, celle d'un changement de domicile : ne faisons rien à la légère, et dont nous ayons à nous repentir, et réfléchissons mûrement. Dans le fond, il me paraît que nous ferons bien de rester où la Providence nous a conduits; cette place me paraît nous convenir à merveille, tant pour notre sûreté que par la proximité du vaisseau échoué, d'où nous pouvons encore tirer un si riche butin. Vois comme les rochers nous protègent de tous côtés, on ne peut pénétrer dans

notre asile que par la mer, ou en traversant le ruisseau, ce qui n'est pas aisé. Prenons donc patience encore quelque temps, jusqu'à ce que du moins, nous nous soyons emparés de tout ce qui peut nous être utile sur le vaisseau.

Tes raisons sont bonnes, cher ami, me répondit-elle, mais je t'avoue qu'il n'y a patience qui tienne contre l'ardeur insupportable du soleil, sur cette place aride, et entourée de rochers, qui la rendent plus brûlante encore. Tu ne peux te faire une idée de ce que je souffre pendant que tu es avec Fritz sur mer, ou dans tes voyages de découverte, au milieu de bois ombragés. Ici nous devons renoncer à toute espèce de fruit, puisque nous n'avons point d'arbres, et vivre d'huîtres que nous n'aimons pas, ou d'oie sauvage, que tu as trouvée si détestable; et quant à cette sûreté que tu me

vantes, nos rochers n'ont pas empêché les chakals de nous faire visite, et les tigres pourront à leur tour trouver le même chemin. Quant aux trésors du vaisseau, j'y renonce de bon cœur, nous avons à présent de tout en abondance, et je suis dans une angoisse mortelle, quand tu t'exposes avec ton fils sur cet élément perfide.

Comme ta langue s'est bien déliée, chère amie, depuis que tu as été sous l'ombrage de tes géans; il n'est rien de tel, ce me semble, qu'un désir vif et une volonté décidée, pour animer une femme; je vois qu'il faudra finir par t'obéir. Tu es et tu dois être notre souveraine à tous, mais nous pouvons tout arranger; établissons notre demeure dans ton bois, et faisons de ces rochers notre magasin et notre forteresse; en cas de dangers et d'invasion, nous pourrons toujours nous y retirer. Je pourrai à loisir faire sau-

ter quelques quartiers de rocs avec de la poudre, et les transporter au bord du ruisseau, en réservant quelques passages connus de nous seuls; alors pas même un chat sauvage n'y pourra passer sans notre volonté. — Allons, c'est décidé, mais avant tout il faut construire un pont sur le ruisseau, si nous voulons le traverser avec armes et bagage.

Un pont! s'écria ma femme, y penses-tu? il nous faudrait une éternité avant de sortir d'ici : pourquoi ne pouvons-nous pas traverser le ruisseau comme nous l'avons fait? l'âne et la vache porteront sur leur dos le plus nécessaire.

— Fort bien, mais il faut que ces bonnes bêtes puissent passer à gué sans être à la nage, car alors adieu toutes nos provisions : il faut avoir des sacs et des corbeilles à leur mettre sur le dos, et pendant que tu les feras nous

pouvons travailler au pont, il nous sera toujours utile, le ruisseau peut augmenter et le passage devenir impraticable ; il l'est déjà pour nos chèvres et nos brebis, et je ne veux pas les exposer à se noyer; et nous-mêmes, et nos garçons, si jeunes encore, nous pourrions ne pas être toujours aussi heureux en sautant de pierre en pierre.

Eh bien, à la bonne heure, dit la bonne mère, je me rends; mais travaillons sans interruption pour pouvoir partir. Tu laisseras, j'espère, ici toute ta provision de poudre, je n'aime point en avoir une telle quantité dans notre voisinage ; un tonnerre, l'étourderie d'un petit garçon, peuvent nous exposer aux plus grands dangers.

— Tu as raison, chère amie, et je loue ta prudence ; nous n'en aurons avec nous que pour l'usage journalier; je verrai dans la suite à la cacher dans le rocher même, à l'abri du feu et

de l'humidité : la poudre peut devenir notre plus dangereux ennemi, si nous ne la soignons pas, mais elle peut être aussi notre ami le plus utile.

Ainsi fut décidée l'importante question du changement de domicile, et notre ouvrage du jour fut en même temps arrêté. Nous réveillâmes nos fils, et notre plan leur fut communiqué ; ils en furent enchantés, mais effrayés cependant de la construction du pont, et du temps qu'elle nous prendrait ; ils auraient voulu, ce jour même, pouvoir s'établir dans le bois, auquel ils donnaient déjà le nom de *Terre promise*.

Quand la dévotion fut faite, chacun chercha son déjeûner, et Fritz n'oublia pas celui de son singe, qui s'était attaché à sa chèvre aussi-bien que si elle eût été sa mère. Jack s'était glissé doucement du côté de la vache, et pour abréger, il voulait la traire

dans son chapeau; mais ne pouvant en venir à bout, il imita le singe, se glissa dessous la bonne bête, et la têta : Viens à côté de moi, François, cria-t-il, à son petit frère, tu suceras du lait autant que tu voudras. Cet appel porta notre attention sur lui; personne ne savait ce qu'il était devenu : ses frères se moquèrent de lui, et l'appelèrent un veau, et sa mère lui reprocha son avidité et sa mal-propreté. Elle le fit ôter de là et commença à traire la vache, et puis la chèvre; elle en distribua à ses enfans, et mit le reste, moitié sur le feu, pour faire une soupe au lait avec du biscuit, moitié dans un flacon pour notre voyage. Pendant ce temps-là, je préparais le bateau pour aller au vaisseau charger des planches et des poutres pour la construction du pont. Après déjeûner, je partis avec Fritz et Ernest; pour hâter notre retour, un double secours me

parut nécessaire. Nous ramâmes vigoureusement jusqu'à ce que nous eussions atteint le courant, qui nous conduisit promptement hors de la baie; mais à peine eûmes nous dépassé un îlot qui se trouve à son extrémité, et qu'un amas de sable nous masquait, que nous vîmes une quantité prodigieuse de mouettes et d'autres oiseaux de mer, qui nous étourdissaient tellement de leurs cris affreux, que nous fûmes obligés de nous boucher les oreilles. Fritz avait grande envie de faire feu sur eux, et l'aurait fait si je ne l'avais pas empêché. Je désirais découvrir ce qui pouvait rassembler en cet endroit cette foule innombrable d'oiseaux; je cinglai de ce côté, et n'avançant pas assez à mon gré, je mis la voile pour retourner sur l'îlot à l'aide du vent.

Ernest était heureux d'avoir obtenu la permission de venir avec nous; il

jouissait de voir la voile se gonfler, et la flamme du pavillon se balancer dans l'air. Fritz était tout yeux et regardait sans cesse l'îlot où toute la troupe des oiseaux s'était assise : Ah ! s'écria-t-il enfin, je vois ce que c'est, tous ces oiseaux piquent un gros poisson et le dévorent à belles dents.

A belles dents ! dit Ernest, cela doit être curieux de voir des dents d'oiseaux. Fritz avait raison cependant ; je m'approchai du rivage assez pour pouvoir descendre, nous mîmes notre bateau à l'ancre avec une grosse pierre, et nous marchâmes doucement et avec précautions, jusque près du monceau énorme d'oiseaux ; nous vîmes alors, en effet, tout près de la mer, un monstre marin échoué, sur le corps duquel tous les oiseaux des environs s'étaient invités au festin, et dont ils étaient si fort occupés, que, quoique nous nous fussions approchés

à la distance d'une demi-portée de fusil, aucun ne fit mine de s'envoler ; nous regardions avec étonnement la pétulance et la voracité de ce peuple emplumé, tous étaient acharnés autour de leur proie, tellement qu'il nous eût été facile d'en tuer une quantité, seulement avec nos bâtons; mais le genre de leur nourriture ne nous donna nulle envie d'en faire la nôtre. Fritz s'étonnait de la grosseur démesurée du monstre, et me demandait ce qui pouvait l'avoir mis là.

Toi-même, mon fils, lui dis je ; il y a toute apparence que c'est le requin que tu blessas hier si adroitement ; regarde, sa tête a trois blessures.

C'est cela même, dit mon jeune chasseur, en sautant de joie ; j'avais mis trois balles dans mon fusil, et je les lui ai envoyées dans son horrible tête.

Ah oui, bien horrible ! elle fait fré-

mir ; et si tu n'avais si bien tiré, il aurait fort bien pu nous avaler : voyez quelle effroyable gueule, quelle singulière moustache qui s'avance dessus, quelle peau rude et piquante ! on pourrait s'en servir pour limer, et ce gaillard n'est pas un des plus petits de son espèce, il a, je parie, plus de vingt pieds entre tête et queue. Dieu soit béni, et mon Fritz, de nous avoir délivrés de ce monstre ! mais nous devrions tous trois prendre un morceau de sa peau, j'ai dans l'esprit qu'elle pourra nous être utile; si nous savions seulement comment en approcher au milieu de cette cohue vorace qui l'entoure.

Ernest tira promptement sa baguette de fer de son fusil, et frappa si lestement, de droite et de gauche, qu'il en tua plusieurs, et que les autres prirent le large ; alors Fritz et moi, nous coupâmes sur la tête plu-

sieurs longues courroies, que nous portâmes dans notre bateau. Je remarquai alors, avec plaisir, une quantité de planches et de poutres, que l'eau avaient amenées récemment sur le rivage de la petite île, qui nous épargnaient la peine d'aller au vaisseau; je choisis donc ce qui me parut bon pour la construction du pont; j'avais avec moi un levier et un cric, qui me furent très-utiles pour soulever ce qui était à sec. Je liai les poutres en forme de radeau, je mis les planches dessus, et j'attachai le tout derrière notre bateau; ensorte que près de quatre heures après notre départ, nous étions prêts à revenir, et nous pouvions nous vanter, avec justice, d'avoir fait une bonne journée. Pour faciliter notre retour, je cinglai de nouveau dans le courant, qui nous poussa bientôt en pleine mer; alors je revirai de bord, et je

repris le chemin de la baie et de notre île en direction plus droite, et courant moins de danger d'être arrêté par des bas fonds. Tout me réussit à merveille, je déployai ma voile, et un bon vent nous eut bientôt ramenés vers nos amis à la place de débarquement.

Tout en cheminant, Fritz, par mon ordre, clouait sur le mât les bandes de peau de requin, pour les faire promptement sécher au soleil; Ernest s'occupait à examiner les oiseaux qu'il avait tués avec sa baguette de fer. Mais, mon père, me demanda-t-il, pourquoi dites-vous que ces oiseaux ne seraient pas bons à manger; comment les nomme-t-on?

Moi. — Je crois que ce sont des mouettes, qui ne vivent que de chair d'autres animaux péris, et qui doivent en avoir contracté un mauvais goût; il y en a de plusieurs espèces,

et si stupides, qu'à la chasse de la baleine, ils se jettent par troupe sur la graisse de ces monstres, à côté des pêcheurs qui la dépècent; ils en arrachent des morceaux entre leurs mains, et se laissent tuer plutôt que de les lâcher.

Fritz. — Il faut, en effet, qu'ils soient bien bêtes et bien avides, pour s'être laissés tuer avec cette baguette. Mais voyez, mon père, vous m'avez fait faire du mauvais ouvrage en clouant la peau du requin sur le mât, elle s'est tout-à-fait arrondie en séchant ainsi sur une perche.

Moi. — C'est précisément ce que je voulais, elles nous seront plus utiles rondes que plates; d'ailleurs, ce que tu n'as pas encore étendu restera plat, et nous aurons là une belle provision de superbe chagrin, si nous pouvons ôter ces pointes et les polir.

Ernest. — Je croyais que le chagrin se faisait de peau d'âne.

Moi. — Et tu avais raison; dans la Turquie, la Perse, la Tartarie, le meilleur chagrin se fait avec la peau du dos de l'âne et des chevaux. Lorsque la peau est encore tendre, on étend dessus une espèce de graisse très-dure, on bat ensuite la peau, cette graisse s'y incorpore, et fait ressembler la superficie à une lime très-dure; mais on en fait aussi du très-bon de peau de poisson de mer, et surtout en France.

Ernest demanda à son frère, s'il devinait pourquoi les requins n'ont pas, comme les autres animaux, la gueule au devant du museau, mais directement dessous. Fritz avoua là-dessus son ignorance. Je ne sais que les tuer dans l'occasion, dit-il, d'un air important; et toi, M. le savant, que sais-tu là-dessus? voyons.

Je suppose, dit Ernest, que le requin a la gueule ainsi placée pour ne pas dépeupler la mer et la terre ; avec sa voracité rien ne lui échapperait, s'il pouvait saisir sa proie sans se retourner, mais de cette manière on peut encore s'échapper.

Moi. — Fort bien raisonné, mon petit philosophe : si nous ne pouvons pas toujours deviner l'intention du créateur dans ce qui nous entoure, les conjectures sont du moins un exercice utile pour notre esprit.

Enfin, nous entrâmes heureusement dans la baie, et bientôt nous abordâmes à la place de débarquement : aucun des nôtres ne se trouvait là, mais on ne pouvait pas nous attendre encore ; nous les appelâmes en criant, et bientôt un même cri nous répondit. La mère parut entre ses deux petits garçons, vers le ruisseau ; son lit, très-encaissé, et la hau-

teur du rivage les avaient dérobés à nos yeux; chacun d'eux portait à la main un mouchoir rempli, et le petit François avait sur l'épaule un petit filet à poisson, en forme de sac, attaché à un bâton : Dès qu'ils nous eurent aperçus, ils accoururent au devant de nous, en s'étonnant de notre prompt retour; Jack prit les devans, et dès qu'il nous eut joint, il ouvrit le mouchoir qu'il tenait, et laissa tomber, devant nous, un nombre de belles écrevisses de rivière; la maman et le petit François en firent autant, et nous eûmes devant nos yeux un tas considérable de superbes écrevisses bien vivantes, et nous annonçant un excellent régal : elles voulaient s'échapper de tous côtés, on courait après, et il y eut un tapage de cris, de sauts, de gronderies, de questions, d'éclats de rire. « N'est-ce pas, papa, disait mon

petit cadet, que j'ai fait une bonne pêche? c'est moi qui les ai découvertes au moins; voyez, il y en a plus de deux cents, et comme elles sont grosses, et quelles belles pinces! elles seront bonnes je vous en réponds..

Moi. — Excellentes! Mais, est-ce vraiment mon petit François qui a fait cette trouvaille?

Jack. — Lui-même : mais c'est moi qui suis bien vîte allé le dire à maman, qui ai été chercher et arranger le filet, et qui me suis mis dans l'eau jusqu'aux genoux pour les pêcher.

Moi. — Racontez-moi cela, mes enfans, car c'est vraiment un événement important pour notre cuisine, et je me réjouis fort de manger un bon coulis de votre façon.

Jack. — Eh bien, papa, quand vous avez été partis, maman s'est

assise à côté de la tente pour travailler, et François et moi nous sommes allés nous promener vers le ruisseau, pour voir où nous ferions le pont.

Moi. — Bravo, M. l'architecte ! c'est donc vous qui voulez diriger les ouvriers ? mais, badinage à part, je suis charmé que ma tête légère ait une fois pensé à quelque chose d'utile. Eh bien, as tu trouvé une bonne place de construction ?

Jack. — Oui, oui, écoutez seulement, et vous saurez tout. Nous avancions vers le ruisseau, et mon petit frère s'amusait à ramasser des pierres [illegible]rées ; quand il en trouvait une [illegible]llante, il accourait tout joyeux, et me disait : Vois-tu, Jack, comme c'est beau, c'est de l'or; je veux la piler et en faire du sable pour écrire. Arrivé le premier au bord du ruisseau, il en vit une de cette espèce

au bord de l'eau, et s'avança pour la prendre; tout à coup il s'écria : Jack, Jack, le chakal de Fritz est tout couvert d'écrevisses, viens vîte. J'accourus et j'en vis des légions, non-seulement sur le chakal, mais dans l'eau, qui cheminaient pour y arriver. Je courus l'annoncer à maman, qui alla chercher un filet que vous aviez apporté du vaisseau; moitié avec cet instrument, moitié avec les mains, nous en prîmes en moins de rien cette quantité, et nous en aurions pris bien davantage si nous n'avions pas entendu votre appel; le ruisseau en fourmille.

Vous en avez bien assez pris pour une fois, mes enfans, il faut faire vie qui dure; mon avis est même de laisser courir les plus petites, il nous en restera assez de quoi faire un bon régal. Ainsi nous avons découvert un nouveau marché aux provisions; que

le ciel soit loué! sur cette plage nous avons trouvé, non-seulement le nécessaire, mais le luxe et l'abondance; qu'il nous préserve seulement à présent de l'ingratitude et de la paresse!

De notre côté, nous racontâmes les événemens de notre voyage sur mer. Ernest fit l'exposition de sa mouette, dont la mère ne fut point tentée pour faire un mauvais rôti. On remit les écrevisses dans les mouchoirs, dans le filet, et on les porta à l'office : pendant que ma femme les faisait cuire, nous nous occupâmes, mes fils et moi, à défaire mon radeau de poutres et de planches, et à les porter à terre; je fis ensuite comme les Lapons, quand ils attèlent leurs rhennes devant le traîneau; au défaut de traits, de licol, de courroie, une longue corde, formée en nœud coulant, fut mise au cou de l'âne, l'autre bout passa entre les

jambes, et fut attachée au morceau de bois que je voulais transporter. La vache fut attelée de la même manière; ainsi nous portâmes notre vaisseau, pièce à pièce, jusqu'au ruisseau, et tout de suite sur la place que le petit architecte Jack avait choisie, comme la plus convenable à la construction d'un pont, et vraiment elle me parut la meilleure : les deux rives étaient escarpées, resserrées, fermées, et de la même hauteur; il y avait de plus de notre côté un vieux tronc d'arbre sur lequel je pouvais poser ma poutre principale, pendant que de l'autre, deux bons et gros arbres parallèles me promettaient un point d'appui.

Maintenant, dis-je à mes enfans, il s'agit de savoir si nos poutres seront assez longues pour atteindre l'autre côté; d'après l'apparence, je pense que oui, mais si nous avions une

planchette de géomètre, nous en serions bientôt assurés, au lieu que nous travaillons au hasard.

Mais, répliqua Ernest, ma mère a des ficelles d'emballage avec lesquelles elle a mesuré son gros arbre, nous pourrions y attacher une pierre et la lancer de l'autre côté ; nous la retirerons ensuite, et nous aurons ainsi à la ficelle la largeur du ruisseau, après quoi nous pourrons mesurer nos poutres.

C'est excellent, m'écriai-je, j'aime à te voir inventif; va bien vîte chercher la ficelle. Il y courut, et revint bientôt; la pierre y fut attachée et jetée de l'autre côté ; nous la tirâmes ensuite doucement à nous, en la marquant à l'endroit où le pont devait s'appuyer ; ensuite nous la mesurâmes, et nous trouvâmes que la distance de l'un des rivages à l'autre

était de dix-huit-pieds. Il nous parut nécessaire que les poutres, pour être solides, eussent au moins trois pieds d'assise de chaque côté; il fallait donc qu'elles eussent au moins vingt-quatre pieds, et nous fûmes assez heureux pour que celles que nous avions amenées se trouvassent toutes plus longues. Il nous restait encore la difficulté de savoir comment nous pourrions les passer au travers du ruisseau; nous résolûmes de nous en occuper pendant notre dîner, qui nous attendait depuis plus d'une heure.

Nous nous rendîmes tous à la cuisine, où notre bonne ménagère avait, en nous attendant, préparé les écrevisses; mais avant de nous mettre à table, il fallut voir son ouvrage de couture; elle avait fait deux sacs pour l'âne, qu'elle avait péniblement cousus avec de la mince ficelle, et comme

il lui manquait pour cela de grosses aiguilles, elle était obligée de faire à chaque point un trou avec un clou; aussi peut-on juger qu'il fallait toute sa patience, ou plutôt tout son ardent désir de déménager, pour être parvenue à les achever : elle en reçut de ma part un juste tribut d'éloge, accompagné de quelques légères railleries. Cette fois-là notre repas se fit très-lestement, nous causâmes sur le travail que nous allions entreprendre, chacun dit son avis; nous nous accordâmes à peine le temps nécessaire pour éplucher nos écrevisses, et nous fûmes tous sur pied pour aller au pont de chef-d'œuvre, c'est le nom qu'il reçut, même avant d'être fait, pour nous encourager.

La première chose que je fis, fut de poser une poutre derrière le tronc d'arbre dont j'ai parlé, le long du

rivage ; je l'attachai à quatre ou cinq pieds de son bout, avec une corde assez lâche pour qu'elle pût tourner autour du tronc ; j'attachai ensuite à l'autre bout de la poutre, une autre corde assez longue pour passer et repasser sur le ruisseau. Une pierre y fut attachée, on la lança comme la première, de l'autre côté; ensuite j'y passai moi-même avec une poulie, je la fixai à un arbre, j'y passai la corde après en avoir ôté la pierre ; puis la tenant dans la main je repassai le ruisseau, et j'attelai à cette corde l'âne et la vache, et je les poussai fortement ; ils résistèrent d'abord, mais ils allèrent : la poutre tourna doucement autour du tronc et y tint ferme, quoique l'autre bout, plus long et plus pesant, tiré au travers de la poulie, planât librement au-dessus de l'eau ; bientôt elle toucha

l'autre côté du rivage, et s'y tint ferme par son propre poids. Jack et Fritz furent en un saut dessus, et, malgré mes craintes paternelles, traversèrent le ruisseau légérement, sur ce pont étroit mais solide.

Dès que la première poutre fut posée, la difficulté de notre ouvrage diminua beaucoup; une seconde, une troisième furent passées avec facilité, étant soutenues et affermies par la précédente : mes fils d'un côté, et moi de l'autre, nous les rangeâmes à une distance convenable pour former un beau et large pont : il ne nous resta plus qu'à poser des planches en travers, serrées les unes contre les autres, ce qui fut bientôt fait, et notre ouvrage conduit à la perfection, en bien moins de temps que je ne l'aurais imaginé. Il fallait voir mes trois jeunes ouvriers sauter et danser sur leur pont, en pous-

sant des cris de joie ; j'eus bien de la peine à m'empêcher d'en faire autant, et ma femme plus encore; elle nous embrassa tous pour notre récompense, et ne pouvait se lasser de passer et de repasser sur ce beau plancher, qui était très-sûr et très-uni, il avait neuf à dix pieds de large. Je n'affermis point les planches qui se tenaient fort bien, serrées les unes contre les autres, parce que je pensai que dans le cas de danger et d'invasion, nous pourrions facilement les ôter, et rendre ainsi le passage du ruisseau plus difficile.

Cet ouvrage nous avait cependant tellement fatigués, que nous ne pûmes pas en entreprendre un autre, et dès que la soirée approcha nous allâmes chercher notre souper et notre couche. La jouissance de l'un et de l'autre nous parut fort douce après

notre utile travail, et nous n'oubliâmes pas de remercier Dieu de notre réussite, et du bonheur de cette journée.

Fin du premier Volume.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

A MES TROIS CHERS PETITS-FILS. Page v

PRÉFACE DE L'ÉDITEUR. ix

AVANT-PROPOS. xxj

CHAPITRE Ier. *Naufrage, et préparatifs de délivrance.* 1

CHAPITRE II. *Prise de terre ou abordage; premières occupations sur le rivage.* 29

CHAPITRE III. *Voyage de découverte.* 69

CHAPITRE IV. *Retour du voyage de découverte; Alarme nocturne.* 114

CHAPITRE V. *Retour sur le vaisseau échoué.* 150

CHAPITRE VI. *Troupeau à la nage.* 175

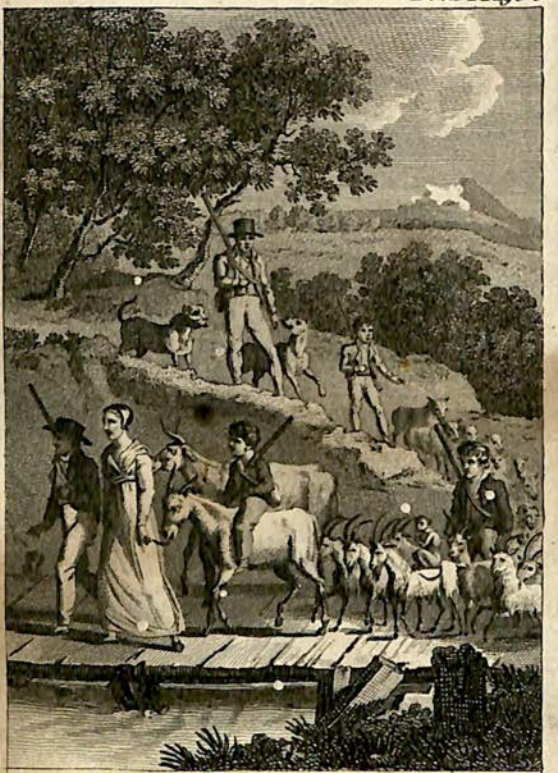
CHAPITRE VII. *Second voyage de découverte, par la mère de famille.* 200

CHAPITRE VIII. *Construction d'un pont.* 238

Fin de la Table du premier Volume.

LE

ROBINSON SUISSE.



Notre marche était lente, elle avoit quelque chose de solennel et de patriarchal : il me semblait voir nos premiers pères cheminants dans le désert.....

Charpentier del. Couché fils sculp.

LE

ROBINSON SUISSE,

OU

JOURNAL

D'UN PÈRE DE FAMILLE NAUFRAGÉ AVEC SES ENFANS.

Traduit de l'allemand de M. Wiss;

PAR Mme DE MONTOLIEU.

ORNÉ DE HUIT FIG. EN TAILLE DOUCE.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez ARTHUS BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, no. 23.

1814.

LE

ROBINSON SUISSE.

CHAPITRE IX.

Changement de demeure.

Le lendemain, au réveil, je rassemblai autour de moi ma famille, et nous prîmes tous ensemble un congé solennel de notre première demeure dans l'île de notre place d'abordage. J'avoue que je la quittai à regret, nous y étions plus en sûreté, et plus près du vaisseau ; mais ma compagne s'y trouvait mal, y souffrait de la chaleur : et mérite-t-il d'avoir une bonne compagne celui qui ne sait pas

céder à ses convenances, même à ses simples désirs ! Je représentai fortement à mes fils, surtout aux plus jeunes, le danger de s'exposer comme ils l'avaient fait la veille lors de la construction du pont : Nous allons maintenant, leur dis-je, habiter une contrée inconnue, moins protégée par la nature que celle que nous quittons ; nous ne connaissons ni le pays ni ses habitans, gens ou bêtes, il est donc nécessaire d'être prudens, de ne pas s'écarter les uns des autres ; il ne faut pas, mes chers petits, vous hasarder à courir seuls en avant, ou rester en arrière ; promettez-le moi : tous vinrent m'embrasser et me promettre obéissance. Nous fîmes la prière, et d'abord après nous nous mîmes en marche. Mes fils reçurent l'ordre de rassembler notre troupeau, et d'amener près de nous l'âne et la vache, pour être chargés des sacs

que ma femme avait préparés avec beaucoup d'intelligence; ils étaient fermés par les deux bouts qui pendaient de côté et d'autre; dans le milieu était une ouverture, aux deux côtés de laquelle étaient attachées des ficelles, qui, en se croisant, passaient sous le dos de l'animal, et servaient ainsi à retenir fortement les sacs sur son dos. Nous commençâmes ensuite à empaqueter ce dont nous avions le plus de besoin pour les premiers jours, en outils, ustensiles de cuisine, etc., etc.; l'étui de vaisselle du capitaine, et une petite provision de beurre; j'arrangeai le tout dans les sacs, de manière que le poids fût en équilibre des deux côtés; puis j'attachai sur les sacs nos hamacs et nos couvertures pour compléter la charge, et nous allions nous mettre en route, lorsque ma femme m'arrêta: Il m'est impossible, me dit-el-

le, de laisser nos poules en arrière et seules cette nuit, elles seraient perdues; il faut leur trouver une place, et une aussi pour notre petit François, qui ne peut pas faire ce long trajet à pied et nous arrêterait. J'ai aussi là mon sac enchanteur que je te recommande, me dit-elle en riant, Dieu sait comme il nous fera plaisir.

Les femmes, dis-je en riant aussi, ont toujours plus d'effets à emporter qu'il n'y a de place; voyons cependant où nous pourrons mettre tous les tiens. Par bonheur j'avais ménagé l'âne dans ma charge, parce que j'avais déjà pensé que nous pourrions dans la route planter sur lui mon petit cadet. Je lui fis un dossier du sac enchanteur de sa mère, et je l'assis entre les trois sacs, si ferme qu'il aurait pu galoper sans craindre de tomber.

Pendant ce temps-là ses frères avaient

couru après les poules et les pigeons ; sans pouvoir venir à bout d'en attraper un seul ; ils revinrent les mains vides et de très-mauvaise humeur. Petits imbécilles, leur dit leur mère, comme vous voilà tous échauffés à courir après cette volaille indocile ; vous allez voir comme je vais bien vîte les avoir tous. — Oui, oui, essayez seulement, bonne mère, dit Jack avec son air mutin ; je consens d'être roti à la place du premier poulet que vous pourrez attraper. Pauvre Jack, dit-elle en riant, tu serais bientôt à la broche, et ce serait dommage quoique tu n'ayes pas beaucoup plus de cervelle qu'un poulet, puisque tu n'as pas eu l'idée du seul moyen de les prendre. Elle passa dans la tente, en rapporta ses deux mains pleines de pois et d'avoine, et commença à rappeler amicalement la troupe emplumée, qui ne tarda pas à se ras-

sembler autour d'elle ; elle s'en fit suivre en leur jetant quelques grains, et les conduisit ainsi jusque dans la tente : lorsqu'ils y furent tous entrés et occupés à piquer leur nourriture, elle ferma l'entrée, et les prit facilement dans ce petit espace, les uns après les autres. Les enfans se regardaient en souriant d'un air honteux : Grâce pour la broche, maman, s'écria Jack, et je vais vous aider à prendre les prisonniers ; il se glissa dans la tente, et bientôt eut fait sa capture : les captifs furent attachés par les pieds et par les ailes, mis dans un panier recouvert d'un filet, et placés en triomphe au-dessus de notre bagage. Ernest imagina deux bâtons courbes en forme d'arc sur le panier, et une couverture par dessus, pour que l'obscurité les fit tenir tranquilles, car leur babil nous empêchait de nous entendre.

Nous entassâmes dans la tente tout ce que nous fûmes obligés de laisser, elle fut fermée avec soin par des pieux fichés en terre ; nous rangeâmes autour les tonnes vides et pleines, comme un rempart, et nous confiâmes ainsi nos richesses à la protection du ciel.

Enfin notre marche commença, chacun était armé, petits et grands, d'une gibecière sur le dos et d'un fusil sur l'épaule. Les enfans aiment le changement de place, tous étaient joyeux et de bonne humeur, et la mère autant que les enfans ; elle marchait en avant avec son fils aîné, suivis de la vache et de l'âne; les chèvres, conduites par Jack, venaient ensuite; le petit singe était assis sur le dos de sa nourrice, et faisait mille grimaces; après les chèvres venait Ernest conduisant les brebis, et moi le dernier pour accompagner et surveiller le tout:

à côté de la caravane, les chiens allaient et venaient de la tête à la queue, comme de braves adjudans. Notre marche était lente, elle avait quelque chose de solennel et de patriarcal; il me semblait voir nos premiers pères cheminant dans les déserts avec leur famille et leurs richesses : Eh bien, Fritz, criai-je à mon fils ainé, tu commences à présent la vie de patriarche, comment t'en trouves-tu ? Fort bien, mon père, me répondit-il; toutes les fois que j'ai lu la Bible, j'ai désiré d'être né dans ces temps-là

Ernest. — Pour moi j'en suis enchanté, il me semble que je suis non-seulement un patriarche, mais un tartare, un arabe, et que nous allons découvrir je ne sais combien de choses nouvelles. N'est-il pas vrai, mon père, que ces peuples que je viens de nommer, passent ainsi leur vie à

cheminer d'un lieu à l'autre, avec armes et bagage?

Moi. — Oui, mon fils, et ces peuplades errantes s'appellent des Nomades, mais ils ont ordinairement des chevaux et des chameaux, avec lesquels on peut aller plus vîte et plus loin qu'avec une vache et un âne. Moi, pour ma part, je désire que ce pélerinage soit le dernier.

Ma femme. — Dieu le veuille, et j'espère que dans notre nouvelle demeure, et sous nos beaux arbres, nous nous plairons tant, qu'aucun de nous ne voudra la quitter; je consens à prendre à ma charge toute la fatigue de cette journée, sûre que vous m'en remercierez tous.

Je t'assure, bonne mère, lui dis-je, que nous te suivons volontiers, et que nous te remercions déjà de notre bonheur futur; il doublera pour nous tous en pensant que nous te le devons.

Pendant cet entretien nous traversâmes heureusement notre pont : ce fut là seulement où notre cochon vint aussi se joindre à nous, et contribuer pour sa part à la beauté de notre procession : il s'était montré si rétif au moment de notre départ, que nous avions été contraints de le laisser; mais quand il vit que nous étions tous partis, il vint se réunir à nous volontairement, quoique par ses grogneries continuelles il nous témoignât qu'il désapprouvait notre migration, mais nous le laissâmes grogner.

Bientôt nous fûmes menacés d'un embarras auquel nous n'avions pas songé. La belle herbe qui croissait de l'autre côté du ruisseau, était une tentation trop forte pour notre bétail, il ne put y résister, et ils se mirent tous à courir de côté et d'autre pour la brouter avec volupté; sans le secours de nos chiens nous n'aurions

pas pu les faire rentrer dans la ligne. Nos braves dogues nous furent très-utiles dans cette occasion, et lorsque chacun eut reprit sa place, nous pûmes continuer notre route; mais de peur de récidive, j'ordonnai de tourner à gauche et de cotoyer le bord de la mer, où il n'y avait point d'herbe qui pût nous arrêter.

Mais à peine eûmes-nous avancé quelques pas sur la grève, que nos deux chiens qui s'étaient arrêtés dans l'herbe, commencèrent à aboyer et à hurler comme s'ils étaient blessés, ou qu'ils se battissent contre une bête formidable. Fritz avait déjà mis son fusil en joue, et s'apprêtait à faire feu; Ernest, toujours un peu craintif, se retirait avec sa mère; Jack courait étourdiment après Fritz, son fusil sur le dos; moi-même, dans la crainte que les chiens ne fussent attaqués par quelque animal dangereux, je dispo-

sais mes armes pour aller au secours. Mais la jeunesse est plus ardente; et malgré mes exhortations d'avancer avec prudence, mes deux petits curieux ne firent qu'un saut jusqu'à l'endroit où les chiens s'étaient arrêtés; bientôt je vis Jack accourir au devant de moi en frappant des mains : Venez vîte, mon père, un grand porc-épic, il est monstrueux !

J'arrivai, et je vis qu'il avait dit vrai, mais un peu exagéré. Les chiens couraient, le museau ensanglanté, autour de la bête, et quand Turc s'approchait trop, elle faisait un bruit effrayant, en hérissant ses dards si promptement contre lui, que quelques-uns étaient entrés dans la peau de nos vaillans chiens, et ils y étaient restés; c'était sans doute la douleur qui les faisait hurler.

Pendant que nous étions à regarder, M. Jack fit un coup de sa tête,

qui lui réussit à merveille; il prit un des pistolets qu'il avait mis dans sa ceinture, le banda, et tint le canon si ferme et si près de la tête du porc-épic, qu'il tomba mort au moment où le coup partit, avant que nous nous en fussions aperçus. Jack était au comble de la joie et de la fierté, et Fritz de la jalousie, il était près de pleurer: Est-ce raisonnable, Jack, lui dit-il, ce que tu viens de faire? un petit garçon comme toi faire partir ainsi ton pistolet; pense combien facilement tu aurais pu blesser mon père, ou moi, ou un de nos chiens. — Ah oui, blesser! n'étiez-vous pas derrière moi, et les chiens à côté, n'ai-je pas vu cela avant d'ajuster mon coup; me prends-tu pour un imbécille? Celui-là saurait qu'en dire, s'il pouvait parler: du premier coup paf, roide mort, c'est tirer cela; tu voudrais bien l'avoir fait ce coup-là.

Fritz répondit par un hochement de tête, il était mécontent de ce que son jeune frère lui avait enlevé l'honneur de cette chasse, et il lui cherchait chicane comme le loup à l'agneau. Allons, allons, mes enfans, dis-je, point d'envie, point de reproches; aujourd'hui à toi, demain à moi, tous pour le bien commun. Le petit Jack a peut-être été un peu imprudent, mais adroit et courageux, et nous ne voulons pas troubler sa victoire. Alors éclata la joie complète des petits, ils entourèrent le singulier animal, à qui la nature a donné une si forte défense, en armant son corps de tous ces longs piquets. Mes enfans ne savaient comment s'y prendre pour l'emporter, ils voulaient le traîner sur l'herbe, mais toutes les fois qu'ils s'en approchaient, ils poussaient des cris et revenaient en montrant leurs mains ensanglantées : il

faudra le laisser là, disaient-ils, et c'est bien dommage.

Par, pour un empire, s'écria Jack, il faut que ma mère le voye; en disant cela il attachait son mouchoir par un des bouts au cou de la bête, et tirant l'autre bout il traina lestement sa proie aux pieds de ma femme, qui avait été dans de grandes inquiétudes.

Voilà le monstre, maman, dit-il, armé de ses cent mille lances, et je l'ai tiré proprement d'un seul coup de pistolet; c'est excellent à manger au moins, papa l'a dit.

Ernest commença, avec son sang froid accoutumé, l'examen de la bête; après l'avoir long-temps regardé, il dit : c'est un singulier animal, il a des dents incisives, et presque les oreilles et les pieds comme un homme.

Ah! dit Jack, si tu avais vu comme il a hérissé toutes ses pointes contre

les chiens, et le bruit qu'elles faisaient en se choquant les unes contre les autres ; c'est une terrible créature : bah ! j'en ai approché sans crainte, je lui ai fourré quelques balles dans la tête, et le voilà par terre.

Il n'est donc pas si terrible, dit Ernest, puisqu'un enfant a pu si facilement l'abattre. — *Un enfant !* reprit Jack, d'un ton piqué, en relevant la tête ; il semblait que sa victoire l'eût grandi d'un demi-pied.

Pendant ce temps-là, nous nous occupions, ma femme et moi, d'ôter aux chiens les piquets, et d'examiner leurs blessures ; nous allâmes ensuite nous joindre au groupe qui regardait de tous côtés le porc-épic. Jack en faisait les honneurs, comme s'il l'eût montré à la foire : Voyez, disait-il, quelle terrible bête, voyez ces dards comme ils sont longs et durs, voyez ces pieds ; je suis sûr qu'il court com-

me un lièvre, et pourtant c'est moi qui l'ai tué! et ce toupet qu'il a sur la tête, voyez comme c'est plaisant.

C'est pourquoi, dis-je, les naturalistes le nomment porc-épic huppé; mais dis-moi à présent, mon petit héros, n'as-tu pas craint, en t'approchant aussi près de lui, qu'il ne te passât ses piquets à travers le corps?

Jack. — Oh non, mon père, je sais bien que c'est une fable.

Moi. — Mais pourtant tu as vu qu'il en a lancé contre les chiens, à qui nous venons d'en ôter cinq ou six.

Jack. — C'est que les chiens attaquaient la bête par derrière, et comme des furieux, ils se sont jetés d'eux-mêmes contre les piquets, il n'est pas étonnant qu'ils en ayent été blessés: moi j'attaquais par devant, et je n'avais rien à craindre. N'est-ce pas que c'est un conte, qu'en fuyant ils lan-

...ent leurs dards contre le chasseur et peuvent le tuer; cela n'est-il pas une fable, mon père?

Moi. — A peu près, mon vaillant petit héros; cependant un accident comme le nôtre peut avoir donné lieu à répandre cette fable. C'est une remarque assez singulière, mais vraie, que l'histoire naturelle, où cependant la vérité devrait être palpable, ait donné lieu à plus de fables que la mythologie. En général, les hommes aiment le merveilleux, et la belle marche de la nature leur a paru trop simple, trop uniforme, ils l'ont chargée de toutes les singularités de leur imagination. Mais dis-moi, Jack, que veux-tu faire de ta chasse, voulons-nous la prendre avec nous ou la laisser?

Jack. — La prendre, la prendre, mon père, je vous en prie; vous dites que c'est bon à manger.

Je ne pus résister à ses pressantes

instances, et je résolus de mettre le porc-épic sur le dos de l'âne, derrière le petit François; j'ôtai une des couvertures dans laquelle je l'enveloppai, après avoir mis beaucoup d'herbes autour de sa tête ensanglantée et couché avec soin ses dards; j'attachai ensuite ce nouveau paquet sur notre grison, et content de mon ouvrage, nous nous remîmes en route. A peine avions-nous fait quelques centaines de pas, que l'âne commença à frapper des pieds de derrière avec fureur, s'arracha des mains de ma femme qui le conduisait, et prit le large au grand galop, poussant des cris lamentables, et faisant des sauts si plaisans, que les enfans en riaient aux éclats; mais notre crainte pour le petit cavalier qui le montait, nous ôta toute envie de rire: sur un signe donné, les chiens partirent comme un trait après le déserteur, se mirent sur

son chemin en faisant avec lui un concert de *i-a*, et d'aboiement; ils allaient l'arrêter tout de bon, lorsque courant aussi de toutes nos forces, nous arrivâmes au secours de notre petit François : il n'était point trop effrayé; grâce à la bonne idée que j'avais eu de l'attacher, il n'avait pas couru le risque de tomber. Mais, François, lui dis-je, en riant, as-tu donc donné de l'éperon à ta monture? qu'est-ce qui a pu lui mettre dans la tête de prendre ainsi le large? Tout à coup je pensai au porc-épic dont j'avais chargé maître Aliboron, et j'examinai si les dards n'avaient point percé la couverture dont je l'avais enveloppé; c'était cela même, quoi qu'elle eût trois doubles, ils passaient tous au travers, et tenaient lieu du plus formidable éperon. J'eus bientôt paré à cet inconvénient; le sac enchanteur de ma femme fut mis

dessous, et il était si bien rempli, qu'il n'y avait pas à craindre qu'il fût transpercé; la couverture fut placée de côté pour garantir François; je l'exhortai à se tenir droit comme un écolier de manège, et je fis continuer la route.

Fritz avait pris les devans avec son fusil, tout prêt à tirer aussi quelque bel animal; il aurait bien désiré trouver une ou deux de ces belles outardes, dont sa mère lui avait parlé; nous le suivîmes lentement, sans nous fatiguer, et, sans qu'il nous arrivât d'autre accident, nous parvînmes au palais d'arbres géans. Ils l'étaient, en effet, et nous en fûmes tous frappés. Ah! mon Dieu, quels arbres, s'écria Ernest, quelle hauteur, quel tronc, c'est vraiment prodigieux! Je conviens, dis-je, en les mesurant des yeux, avec étonnement, que je ne m'en étais pas fait

une idée. Honneur à toi, chère femme, pour la découverte de cette agréable demeure, nous y serons à merveille; si nous réussissons à nous établir sur un de ces arbres, nous y serons parfaitement à l'abri de toute invasion de bêtes sauvages; je défie même, à un de ces ours, qui grimpent si bien, de grimper sur un tronc aussi immense et dépourvu de branches.

Nous commençâmes alors à décharger nos bêtes de somme, et nous-mêmes; nous prîmes ensuite la bonne précaution de leur lier les jambes de devant avec une corde, pour qu'elles ne pussent pas s'éloigner et s'égarer; la volaille fut laissée en liberté : nous nous assîmes ensuite sur l'herbe, et nous tînmes un conseil de famille sur notre établissement futur. J'étais un peu en peine de cette première nuit, j'ignorais si dans cette vaste contrée,

ouverte de tous côtés, nous ne serions point exposés aux bêtes féroces : Je veux, dès ce soir, essayer de nous établir sur l'arbre, dis-je à ma femme. Pendant que j'en délibérais avec elle, Fritz, qui n'avait plus en tête que sa chasse, et son désir de prendre sa revanche du porc-épic, s'était esquivé, et nous entendîmes tout près de nous un coup de fusil, qui m'aurait effrayé, si au moment même nous n'avions pas reconnu la voix de notre Fritz, qui s'écriait : j'ai touché, j'ai touché! et bientôt nous le vîmes accourir en sautant, et tenant par les pattes un superbe animal mort : Papa, papa, voyez quel beau chat tigré ; il l'éleva avec fierté en l'air pour nous le montrer.

Bravo, bravo! m'écriai-je, bravo, mon cher Nemrod! tu as rendu là un grand service aux pigeons et aux poules, un vrai service de chevalier;

dès cette nuit ton beau chat sauvage nous aurait privés pour toujours de notre basse-cour : je te charge de chercher avec soin ses camarades, et d'en détruire la race dans notre voisinage; le leur est un peu trop dangereux.

Ernest. — Dites-moi, mon père, pourquoi Dieu a créé les bêtes féroces, puisque l'homme doit chercher à les anéantir.

Moi. — Cela serait un peu difficile, il suffit de s'en préserver; il le serait aussi de te dire, mon fils, pourquoi Dieu a produit, telle ou telle chose, qui nous semble nuisible, et qui entre dans l'ordre de la création. Quant aux bêtes de proie, je suis porté à croire que leur destination est d'abord d'embellir et de varier les œuvres de la création, de maintenir un équilibre nécessaire parmi les créatures douées de la vie, et enfin de fournir

à l'homme, qui naît sans être vêtu, de quoi se préserver du froid par leurs fourrures, qui deviennent un moyen d'échange et de commerce entre les nations. On pourrait dire aussi que le soin de se garantir des animaux féroces entretient les forces physiques et morales de l'homme, soutient son activité, le rend inventif et courageux. Les anciens Allemands, par exemple, se sont exercés par l'habitude de la chasse, à devenir des guerriers robustes et vaillans, qui ont su, au besoin, défendre leur patrie et leur liberté, comme ils savaient tuer les loups et les ours.

Jack. — Mais les insectes qui dévorent l'homme tout vif, sans que leur chasse et leur fourrure les en dédommagent, à quoi servent-ils?

Moi. — A exercer la patience, mon fils, et à nous obliger à la propreté qui produit la santé. Mais re-

venons à ce bel animal; racontenous, Fritz, comment tu l'as tué.

Fritz. — Avec un pistolet, mon père, comme Jack a tué le porc-épic.

Moi. — Sur cet arbre?

Fritz. — Oui, sans doute; je remarquai que quelque chose se mouvait sur ses branches, je me suis approché doucement, et j'ai reconnu le chat tigré; j'ai tiré dessus, il est tombé à mes pieds, blessé et furieux, et je l'ai vîte achevé d'un second coup.

Moi. — Vraiment tu as eu du bonheur qu'il ne soit pas tombé sur toi, il aurait pu te dévorer; tu aurais dû prudemment tirer de plus loin.

Fritz. — Pourquoi, mon père? j'aurais risqué de le manquer, je me suis au contraire approché le plus près possible, et j'ai tiré sous ses oreilles.

Moi. — Tu as donc fait tout comme ton frère Jack, dont tu t'es tant moqué; que cela te serve de leçon, pour ne pas blâmer, chez tes frères, ce que tu seras peut-être obligé de faire comme eux, et de ne pas troubler leur joie, quand ils ont du succès, que tu devrais au contraire partager au lieu d'en avoir un sentiment d'envie.

Fritz. — Eh bien, mon père, tout ce que je demande à présent de Jack, c'est qu'il ne me gâte pas cette belle peau comme celle du chakal. Voyez, papa, ce beau dessin, ces taches régulières, noires et blanches, sur ce fond jaune d'or, c'est comme la plus magnifique étoffe; quel chat est-ce donc proprement dit?

Moi. — Provisoirement tu peux t'en tenir à la dénomination de chat tigré; cependant il me paraît que ce n'est pas l'animal qu'on nomme ainsi

au cap de Bonne-Espérance : ce serait plutôt, je crois, le *margais*, indigène en Amérique ; c'est une méchante bête, très-dangereuse, elle dépeuple les forêts d'oiseaux, et n'épargnerait pas l'homme, si elle pouvait l'attraper, non plus que les brebis et les chèvres ; ainsi, au nom de l'humanité, nous devons te remercier d'avoir anéanti cet ennemi redoutable.

Fritz. — Tout ce que je demande pour ma récompense, est de garder la peau pour moi ; si seulement je savais ce que je pourrais en faire d'utile : tâchez de me l'indiquer.

Moi. — Il me vient une idée, il faut que tu écorches l'animal toi-même, de manière à ne point gâter la peau, surtout celle des quatre jambes et de la queue ; tu pourras te faire une ceinture comme celle de ton frère Jack, mais beaucoup plus

belle ; les quatre cuisses peuvent te servir à faire des étuis très-propres pour renfermer des services de table, couteaux, fourchettes, cuillers, et pouvoir facilement les porter avec nous, dans ta ceinture, lorsque nous ferions quelques excursions ; tu les recouvriras adroitement avec le reste de la peau coupée par bandes, et si tu veux t'y appliquer, les étuis seront d'une beauté remarquable : il n'est pas mal, dans notre situation, de s'exercer à toutes sortes de métiers, et il faut toujours faire tout ce qu'on fait, le mieux possible ; l'homme doit toujours tendre à la perfection. Va donc cacher sa tête, nous verrons ensuite comment nous y prendre.

Jack. — Et moi, papa, je voudrais bien aussi faire des étuis de la peau de mon porc-épic.

Moi. — Et pourquoi pas, mon

fils? le chat tigré n'en peut fournir que quatre, et il nous en faut six au moins, puisque nous sommes ce nombre; exerce aussi ton adresse : je te prie seulement de me réserver les dards, dont je veux me servir dans l'occasion comme aiguilles d'emballage ou comme pointes de flèches; le reste de la peau pourra servir à remplacer les colliers de nos chiens, lorsqu'ils seront usés, ou, ce qui serait un chef-d'œuvre, à leur faire une espèce de cotte d'arme pour les préserver plus sûrement dans les combats.

Jack. — Oui, oui, papa, une cotte d'arme; entendez-vous, mes frères, nos chiens seront comme de vrais guerriers; excellent! excellent! une cotte d'arme! comme je me réjouis de les voir!

Ils ne me laissèrent, ni l'un, ni l'autre, aucun repos jusqu'à ce que je

leur eusse montré comment il fallait séparer les peaux sans les déchirer. Pendant ce temps-là, Ernest cherchait une pierre plate pour notre foyer, et le petit François ramassait des morceaux de bois secs, et les portait à sa mère pour allumer du feu. Ernest eut bientôt trouvé et apporté une pierre telle qu'il la fallait; il vint alors nous aider, ou plutôt raisonner à tort et à travers sur les animaux écorchés; il passa de là aux arbres, et s'inquiéta beaucoup de savoir quel nom portaient nos arbres géans : Je crois, disait-il, que ce sont tout simplement d'énormes noyers; voyez, la feuille est exactement la même. Ce n'est pas encore une preuve, lui dis-je, on voit des arbres dont le feuillage a beaucoup de rapport, et qui cependant ne sont pas de la même espèce, et d'ailleurs il me paraît qu'il y a une différence sensible entre ces

feuilles et celles du noyer ; celles-ci sont plus pâles, et blanches en dessous : au reste, je me rappelle que les mangliers et les figuiers sauvages, s'élèvent, avec leurs racines, en belle voûte, et parviennent quelquefois à une hauteur démesurée.

Ernest. — J'ai cru que les mangliers croissaient uniquement sur les bords de la mer, et dans des terrains maréca geux.

Moi. — Et tu n'avais pas tort ; c'est le manglier noir qui aime l'eau, mais il y a encore le manglier rouge à grappes, à peu près comme nos groseilles ; ceux-là croissent à des distances considérables de la mer, et avec leur bois on peut teindre en rouge : il y en a encore une troisième espèce, que l'on nomme *mangle de montagne*, ou bois jaune, et c'est ceux-là qui forment avec leurs racines

une belle voûte comme tu en vois devant nous.

Tandis que nous causions ainsi en travaillant, et que je tâchais de suppléer, autant qu'il dépendait de moi, au manque de livres pour l'instruction de mes enfans, le petit François revint chargé de rameaux secs, et mangeant à pleine bouche, en criant à sa mère : Maman, maman, j'ai trouvé quelque chose de bien bon; tiens manges-en aussi, c'est excellent.

Petit gourmand, lui dit ma femme toute effrayée, que fais-tu là? au nom de Dieu n'avale pas ainsi tout ce que tu trouves, tu pourrais t'empoisonner et en mourir. Elle courut à lui et lui mit le doigt dans la bouche pour en sortir ce qu'il mangeait de si bon appétit; elle ramena, avec assez de peine, le reste d'une figue. — Une figue! m'écriai-je, où l'as-tu

trouvée? Dieu merci, ce n'est pas du poison; mais ta mère a raison, mon fils, tu ne dois rien mettre dans ta bouche sans nous le montrer : à présent montre-nous où tu l'as trouvée.

François. — Là dans l'herbe, il y en a une quantité; j'ai pensé que ce devait être bon et sans danger, puisque nos poules, nos pigeons, et même notre cochon en mangent aussi de toutes leurs forces.

Moi. — Tu vois bien, chère amie, que nos beaux arbres sont des figuiers, du moins ce qu'on nomme ainsi aux Antilles, car ils ne ressemblent en rien à nos figuiers d'Europe, excepté pour le fruit, qui y a du rapport : je me rappelle, à présent, que les mangles ont les feuilles plus arrondies, et non ovales comme ceux-ci. Je fis encore une leçon à mes fils sur la nécessité d'être prudent dans un pays inconnu, et de ne manger que ce

qu'ils verraient manger aux oiseaux et aux singes. Alors ils coururent tous à notre singe, qui était assis sur une racine, et regardait du coin de l'œil, et avec les plus drôles de grimaces, le porc-épic et le chat à demi écorchés. François lui présenta des figues, il les tourna de tous côtés en les flairant, et les croqua ensuite avec volupté. Bravo! bravo! M. le singe, s'écrièrent tous les petits en battant des mains, elles sont bonnes donc, d'après votre décision, et nous nous en régalerons.

Pendant ce temps-là, notre bonne ménagère avait fait du feu, posé le pot de fer dessus, et commencé à préparer notre dîner. Une partie du porc-épic fut jetée dans la marmite, et l'autre salée et conservée pour un rôti; le chat écorché fit le dîner de nos dogues, qui l'attendaient avec impatience. Pendant que le nôtre cui-

sait, et pour ne pas perdre de temps, je m'occupai à faire des aiguilles d'emballage avec les dards du porc-épic ; je fis rougir au feu un grand clou du côté de la pointe, je saisis ensuite la tête avec un linge mouillé, et je perçai, le plus facilement du monde, le côté le plus épais des dards ; j'eus le plaisir de présenter à ma femme un gros paquet de bonnes et longues aiguilles, qui furent pour elle un trésor d'autant plus précieux, qu'elle avait le projet de faire des courroies et des traits pour atteler notre bétail, et que sans de fortes aiguilles elle ne savait comment s'y prendre ; je la priai seulement de ménager les ficelles dont j'aurais bientôt grand besoin pour la construction de l'escalier de notre demeure. J'avais fait choix du figuier le plus haut et le plus touffu, et en attendant le dîner, je fis faire à mes fils des essais pour jeter des

pierres et des bâtons par dessus les branches inférieures; je l'essayai aussi moi-même, mais les plus basses étaient encore à une telle hauteur, que nous ne pûmes y parvenir, ni les uns, ni les autres : il fallut inventer un autre moyen d'y réussir, car sans cela il me devenait impossible de pouvoir attacher une échelle de cordes à ces branches. En attendant que j'eusse donné l'essor à mon imagination, j'allai avec Jack et Fritz porter les peaux de nos bêtes dans le ruisseau voisin, où elles furent assujetties avec de grosses pierres ; puis on nous appela pour le dîner, et nous vînmes manger avec plaisir notre porc-épic bouilli, qui se trouva très-bon, quoiqu'un peu dur, et qui nous avait fait surtout une bonne soupe. Ma femme ne put se résoudre à en manger, ce qui chagrina un peu notre petit chasseur Jack, qui en faisait les honneurs;

elle s'en dédommagea en dînant avec du fromage et du jambon, et sous ces beaux arbres, qu'elle avait tant désirés, ce premier repas lui parut délicieux.

CHAPITRE X.

Construction d'une échelle.

Après le repas, je dis à ma femme que je ne croyais pas possible de nous nicher ce soir-là sur l'arbre, et que nous serions obligés de coucher à terre; cependant je la priai de se mettre tout de suite à coudre les courroies pour atteler nos bêtes, et aller chercher, au bord de la mer, le bois de construction qui nous était nécessaire pour monter sur l'arbre, si j'en trouvais les moyens. Elle alla tout de suite se mettre à l'ouvrage, et moi, pendant son travail, je suspendis nos hamacs à des branches, pour pouvoir au moins nous gîter en sûreté pour la nuit; j'étendis ensuite une grande toile de voile au-dessus pour

nous couvrir tous, et nous garantir de la rosée et des insectes. Je me hâtai après, d'aller, avec mes deux fils aînés, au bord de la mer, pour examiner le bois que les vagues y avaient jeté, et choisir celui qui serait propre à faire des échelons : je n'osais pas me fier, pour cet objet, aux branches sèches du figuier, qui me paraissaient trop fragiles, et il ne croissait aucune broussaille dans le voisinage. Sur le rivage il y avait sans doute une quantité de bois échoué de toute espèce, et cependant je n'en trouvai point qui n'eût demandé beaucoup de travail pour le rendre propre à mon but, et ma bâtisse aurait été fort retardée, si par hasard Ernest n'avait pas découvert un nombre de cannes de bambou, presque couvertes de sable et de boue : je les sortis de là, et je les nettoyai avec le secours de mes fils ; lorsqu'elles

furent dépouillées de leurs feuilles, je les examinai, et je trouvai, à ma grande joie, qu'elles étaient exactement ce qu'il me fallait. Je commençai donc à couper, avec ma hache, ces longs bâtons, en pièce de quatre à cinq pieds de long; mes fils les lièrent en trois faisceaux, proportionnés aux forces de chacun, pour que nous puissions les porter à la place de notre demeure. J'en choisis ensuite de plus minces; je voulais en faire des flèches, dont j'avais besoin pour arriver sur notre arbre. Dans quelque éloignement, j'aperçus un buisson vert dont les branches pouvaient m'être utiles, mais il fallait l'examiner; nous nous dirigeâmes de ce côté, et comme il pouvait servir de repaire à quelque animal dangereux, nous préparâmes nos armes à feu. Bill, qui nous avait suivis par hasard, marcha devant nous,

et à peine, en effet, étions nous près du buisson, que Bill fit quelques sauts, entra comme une furieuse dans la fourée, et mit en fuite une troupe des plus beaux flammants (1), qui, avec

---

(1) Flammant, espèce d'oiseaux de la race des palmipèdes ou oiseaux nageurs ; ils doivent leur nom à la belle couleur de feu de leurs ailes. Ils se trouvent dans l'ancien et le nouveau continent ; dans le premier, ils ne s'avancent pas au delà des contrées méridionales ; dans le second, on ne les voit pas au delà de la Caroline. Les flammants ont des mœurs qui leur sont particulières, ils vivent en famille, fréquentent les bords de la mer ou des marais qui l'avoisinent. On les voit presque toujours en troupes, et lorsqu'ils veulent pêcher, ils se rangent en file, ce qui de loin les ferait prendre pour un escadron en uniforme rouge, rangé en bataille : ce goût de s'aligner leur reste, même lorsqu'ils se reposent sur la plage ; cependant il arrive aussi qu'on en voit isolés, ou seulement avec un

un élan bruyant, s'élevèrent en l'air. Fritz, toujours prêt à tirer, fit promp-

---

compagnon, surtout lorsqu'ils s'avancent dans l'intérieur des terres : soit qu'ils pêchent ou se reposent, ils établissent des sentinelles, qui font une espèce d'avant-garde, et si quelque chose les alarme, ils jettent un cri bruyant, qui s'entend de très-loin, assez semblable au son d'une trompette, le sentinelle s'envole le premier, et tous les autres le suivent; mais lorsqu'on n'est pas vu ou entendu par celui qui est en vedette, il est très-facile d'en approcher et d'en tuer un grand nombre. Le bruit du fusil ne les fait point changer de place, il les rends plutôt immobiles ou stupéfiés, ils demeurent les yeux fixés sur le chasseur, sans bouger. Partout ils fuient les lieux habités; ils vivent de petits poissons, de coquillages, ou d'insectes qu'ils trouvent dans la vase, où ils enfoncent leur gros et singulier bec. Ces oiseaux font leur nid à terre, et presque toujours dans les marais ; ils amoncellent la fange avec leurs pieds, et en

tement feu sur cette troupe aérienne, et il en tomba deux dans le buisson;

---

font de petits monticules d'un pied et demi de haut, fort élargis dans la base, et allant en diminuant jusqu'au sommet, où ils pratiquent un petit trou, dans lequel la femelle dépose deux ou trois œufs au plus, qu'elle couve debout; ses jambes, très-longues, sont à terre ou plutôt dans l'eau, se reposant contre le nid, qu'elle couvre de sa queue. Ses œufs sont blancs, gros, comme ceux de l'oie, mais plus alongés: les petits courent avec une vîtesse singulière, peu de jours après leur naissance, et ne commencent à voler que lorsqu'ils ont acquis toute leur grandeur. Leur plumage est d'abord gris clair, presque blanc; il rougit à mesure qu'ils avancent en âge: il leur faut presque une année pour l'entier accroissement de leur corps, et ce n'est qu'alors qu'ils commencent à prendre leur belle couleur de feu; elle paraît d'abord sur l'aile, où elle est toujours plus éclatante; elle s'étend ensuite sur le croupion, puis sur le dos

l'un était roide mort et étendu sur la place, mais l'autre avait seulement l'aile légérement blessée; il fut

---

et la poitrine, et jusque sur le cou, qui est d'un beau couleur de rose. Leur chair est un mets recherché, et que l'on compare au goût de la perdrix; la langue surtout, qui est fort grosse, passe pour le morceau le plus friand. Ils varient en grandeur, grosseur et couleur, mais cette différence tient à l'âge. Lorsqu'ils sont dans leur état parfait, ils ont plus de quatre pieds de longueur du bec à la queue, et près de six pieds jusqu'à l'extrémité des ongles. Leur cou et leurs jambes sont d'une extrême longueur; tout leur plumage est dans la nuance du rouge vif au rose tendre, et cette teinte se retrouve encore dans les jambes et les pieds; quelques plumes de l'aile sont noires. Les uns ont le bec rouge, d'autres jaune, et tous l'extrémité noire.

Note du traducteur, extraite du *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle*.

bientôt sur ses pieds, et après s'être secoué, voyant qu'il ne pouvait voler, il commença à faire usage de ses hautes jambes, et à courir dans le marais, si vîte, que nous vîmes le moment qu'il allait nous échapper. Fritz, dans la joie de son cœur, voulut aller relever celui qui était mort; il s'enfonça jusqu'aux genoux dans le marais, et il eut assez de peine à s'en tirer; pour moi, averti par son exemple, je courus avec plus de prudence après le fuyard blessé : Bill vint à mon secours, sans elle j'aurais perdu sa trace, mais elle courut devant, fraya le chemin, atteignit le flammant, et le tint en arrêt, jusqu'à ce que je vinsse m'en emparer : j'eus vraiment assez de peine, ce gros oiseau fit beaucoup de résistance en frappant de l'aile; j'en vins cependant à bout.

Pendant ce temps-là, mon pares-

seux Ernest s'était étendu commodément sur l'herbe au bord du marais, et nous regardait. Du milieu du buisson partirent des cris de victoire : « Mon père, je l'ai, je l'ai! — Et moi aussi, mon fils. — De superbes oiseaux, mon père, n'est-ce pas? — Eh oui, sans doute. Allons arrive, au sec, au sec ».

Fritz fut bientôt hors du marais, tenant son beau flammant mort, par les pieds : le mien, que je voulais, s'il était possible, guérir et conserver vivant, était moins commode à porter; je lui avais attaché les ailes et les pieds avec mon mouchoir, et malgré cela il se débattait encore : je le pris sous mon bras gauche, mon fusil à la main droite, et je sautai de place en place pour rejoindre mes fils, mais ce ne fut pas sans peine et sans danger d'enfoncer dans le marais, qui était très-profond, et où

j'aurais très-bien pu rester. Emporté par l'ardeur de la chasse, je n'y avais pas fait attention en allant; au retour, je frémis en voyant les endroits où j'avais passé.

La joie de mes fils fut immodérée, quand ils virent que mon flammant était encore vivant : Pourvu, disaient-ils, qu'on puisse guérir sa blessure et le nourrir; ne voulons-nous pas le panser? croyez-vous qu'il s'accoutume avec nos poules?

Je sais, leur dis-je, que cet oiseau s'apprivoise très-facilement, et nous en ferons l'essai avec celui-ci; mais il se souciera peu de la nourriture des poules, il vous demandera humblement des petits poissons, des vers, des insectes.

Ernest. — Notre ruisseau fournit de tout cela, Jack et François en prendront de reste pour le nourrir, et bientôt il saura fort bien les aller

chercher lui-même avec ses longues jambes.

Moi. — Je l'espère, et je désire beaucoup de le conserver.

Fritz. — Comme ce serait beau si nous pouvions ainsi nous former une basse cour d'oiseaux indigènes et privés. — Mais voyez donc, il a les pieds palmes comme les oiseaux aquatiques, et cependant de longues jambes comme les cigognes; n'est-ce pas très-rare et très-singulier?

Moi. — Non, mon cher ami, ce n'est point rare, plusieurs oiseaux ont comme celui-ci la double faculté de courir et de nager.

Ernest. — Mais, mon père, tous les flammants sont-ils donc comme celui-ci, d'une si belle couleur de rose, avec les ailes de rouge pourpre? il me semble en avoir vus dans mon histoire naturelle, peints d'une autre

couleur; alors peut-être n'avons-nous pas un flammant.

Moi. — Je crois que oui, et que cette différence de plumage tient à l'âge; très-jeunes ils sont gris; plus âgés ils deviennent blancs, et ce n'est que lorsqu'ils ont fait leur crue qu'ils prennent ces jolies couleurs.

Ernest. — Celui-ci, le mort, est donc bien vieux, et fera, je le crains, un rôti bien coriace, car il a de bien belles couleurs : Ne voulons-nous pas l'apporter à maman?

Moi. — Oui, sans doute, je vous laisse le soin de l'arranger de la manière la plus commode pour l'emporter facilement; pendant ce temps-là, je vais couper encore quelques bouts de cannes dont j'ai besoin, et pour lesquels je suis venu principalement.

Je coupai, en effet, les cannes qui n'étaient plus fleuries, pour en faire des pointes de flèches à la manière

des sauvages des Antilles ; puis je cherchai deux des plus hautes, que je coupai de toute leur longueur, pour mesurer la hauteur de notre arbre, dont j'étais très-curieux. Quand je dis à messieurs mes fils, l'usage auquel je les destinais, ils se moquèrent de moi, et m'assurèrent que, quand j'en mettrais dix au bout les unes des autres, je n'atteindrais pas les branches les plus basses ; je leur demandai un peu de patience, et je leur rappelai l'histoire de nos poules qu'ils nous défiaient de prendre, parce qu'ils n'avaient pu en venir à bout.

Lorsque tout fut arrangé, je fis mes dispositions de départ ; Ernest fut chargé des cannes longues et petites ; Fritz eut à porter le flammant mort, et je me chargeai du vivant. A peine avions-nous fait quelques pas, que Fritz dit à notre chienne Bill : Qu'est-ce que c'est donc que cela, mademoiselle

la paresseuse, vous croyez que vous ne porterez rien à la maison? Ayez la bonté de vous charger de mon flammant, comme votre camarade Turc porta mon singe.

En disant cela, il lui attacha son grand oiseau mort sur le dos, et la patiente bête le laissa faire sans murmurer.

Ainsi donc, dis-je, M. Fritz marchera à vide fort à son aise, lui qui est dans la force de l'âge, pendant que son vieux père et son jeune frère sont chargés, cela sera singulier.

Vous avez bien raison, mon père, me dit le bon jeune garçon, donnez-moi votre oiseau vivant, je le porterai avec grand plaisir; voyez, il me regarde avec amitié et confiance, et je n'ai nulle peur de son grand bec courbé; il ne paraît pas qu'il ait envie de me mordre. C'est d'autant plus beau à lui, répondis-je, que c'est toi qui l'as blessé; mais les animaux sont sou-

vent moins vindicatifs et plus généreux que l'homme, et tu verras que celui-ci s'attachera à toi : en disant cela, je lui remis le flammant emmailloté.

Après quelques pas, nous trouvâmes les trois paquets de bambous que j'avais préparés, et comme mes fils étaient suffisamment chargés, ce fut moi qui les pris tous les trois. « Vois maintenant, dis-je à mon fils aîné, que ta bonne disposition à me soulager t'a été utile ; si tu ne m'avais pas pris mon flammant, tu aurais eu à porter ces trois paquets qui sont beaucoup plus pesans. Sois donc persuadé que la bonté et la complaisance sont toujours tôt ou tard récompensées.

Nous arrivâmes enfin près des nôtres, qui nous accueillirent avec intérêt et curiosité. — Que portes-tu donc, Ernest, de si beau rouge, et

toi, Fritz, dans ce mouchoir ? Tous se réjouirent de voir ces beaux oiseaux. Ma femme, toujours un peu soucieuse, s'inquiétait seulement où nous trouverions de quoi nourrir toutes les bêtes qui nous arrivaient. Il y en a aussi qui nous nourrissent, chère amie, lui dis-je, et celle-ci ne te donnera pas grand peine; si elle vit comme je l'espère, elle saura bien trouver elle-même ce qu'il lui faut. En disant cela, j'examinais sa blessure, une aîle seulement était attaquée par le coup de feu, et l'autre légérement par le chien. Je les pansai toutes les deux, d'après mes petites connaissances chirurgicales, avec du beurre et du vin, dont je composai une espèce d'onguent, qui parut le soulager d'abord; je l'attachai ensuite, par une de ses jambes, avec une longue ficelle à un pieu planté près du ruisseau, où il pouvait facilement se plon-

ger, et j'en eus bonne espérance.

Pendant ce temps-là, mes petits railleurs avaient lié ensemble les deux longues cannes que j'avais apportées, et tâchaient de mesurer notre arbre; mais à peine purent-ils atteindre la place où la voûte des racines se joignait au tronc de l'arbre; j'entendis de grands éclats de rire, et ils m'assurèrent de nouveau qu'il fallait bien autre chose pour mesurer notre arbre géant; mais je les arrêtai en rappelant à Fritz, quelques leçons de géométrie et d'arpentage, que je lui avais fait donner en Europe, et qu'au moyen de cette utile science, on détermine la hauteur des plus hautes montagnes, ainsi que la distance, par le moyen des triangles et des lignes supposées. Je procédai tout de suite à cette opération avec mes cannes plantées en terre, et des cordes que Fritz dirigeait par

mes ordres. Je n'ennuierai pas le lecteur de mes procédés géométriques, pour suppléer aux instrumens qui me manquaient; ils me réussirent, et je trouvai que notre arbre avait quarante pieds de haut, ce qu'il m'était absolument nécessaire de savoir, pour faire mon échelle en conséquence. Je donnai à Fritz et à Ernest la commission de mesurer notre provision de grosses cordes, dont il me fallait quatre-vingts pieds pour les deux côtés de l'échelle; les deux petits eurent la tâche de ramasser toute la ficelle qui nous avait servi à mesurer, et de la porter à leur mère; pour moi, je m'assis sur l'herbe, et je m'occupai à faire avec un morceau de bambou et avec de courtes pointes de canne, une demi-douzaine de flèches: comme elles étaient vides, je pus les remplir de sable humide pour qu'elles ne fussent pas trop lé-

gères; je les garnis ensuite de plumes du flammant, pour qu'elles allassent plus droit.

A peine eus-je fini mon travail, que mes jeunes gens vinrent sauter autour de moi en jetant des cris de joie : Un arc, un arc, et de belles flèches! qu'en voulez-vous faire, mon père? Oh! laissez-moi tirer, je vous en prie! moi aussi! — moi aussi!

Moi. — Patience, mes chers amis, patience. Pour cette fois je demande la préférence pour faire le premier l'essai de mon ouvrage; je l'ai fait pour l'utilité et non pour l'amusement, nous allons tout de suite en faire usage : Ma femme, si par hasard tu avais du fil bien fort, donne-le moi. Nous allons voir, dit-elle, en riant et courant à son sac, ce que fera mon sac enchanteur, jusqu'ici il ne m'a pas refusé son secours; elle l'ouvrit : « Allons, dit-elle, montre-toi

bien, mon sac, donne-moi ce que je te demande; mon mari veut du fil, et du fort..... Eh bien, que vous avais-je promis? en voilà toute une pelote précisément comme tu le désires.

Ernest. — Voilà vraiment une grande magie, bonne mère, que de sortir d'un sac ce qu'on y a mis.

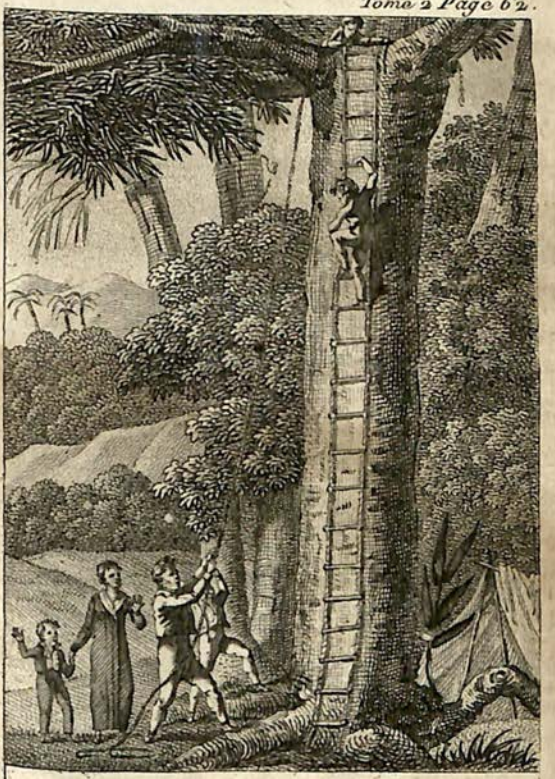
Moi. — Non, mon fils, ce n'est pas un sortilège, j'en conviens; mais avoir pensé dans un moment d'effroi, tel que celui où nous étions en quittant le vaisseau, à tout ce qui pouvait être utile ou agréable à chacun de nous, c'est vraiment un enchantement dont une bonne femme et une excellente mère est seule capable, et votre mère avec son sac qui survient à tous nos besoins, est pour nous comme une bonne fée; mais des étourdis comme vous ne savent pas seulement le sentir.

Dans ce moment, Fritz arriva, il avait achevé le mesurage de nos cordes, et m'apportait la bonne nouvelle qu'il y en avait environ cinquante toises, ce qui m'était plus que suffisant pour mon échelle. J'attachai alors le bout de la pelote de gros fil à une flèche, je la mis sur l'arc, et je tirai de manière à faire passer ma flèche par dessus une des fortes branches de l'arbre, et de la faire retomber de l'autre côté; on conçoit qu'elle entraînait avec elle le fil que je dévidais à mesure, et qui, de cette manière, se trouva suspendu sur la branche; il me fut facile alors d'y attacher le bout d'une corde, que l'on tira en haut à l'aide du fil. Lorsqu'elle eut passé à son tour sur la branche, nous mesurâmes la moitié du fil, qui nous donna quarante pieds, ainsi que je l'avais déjà trouvé géométriquement. Sûr alors de pouvoir

élever en l'air, et jusqu'à la branche, mon échelle, au moyen de la corde qui y était déjà, nous nous mîmes tous, avec zèle et confiance, à l'ouvrage. Je coupai d'abord environ cent pieds de ma provision de cordes d'un pouce d'épaisseur; je les mis ensuite en deux parties égales, que j'étendis sur la terre, comme deux lignes parallèles, à la distance d'un bon pied l'une de l'autre : je fis couper par Fritz des morceaux de bambou, longs de deux pieds, et tous égaux; Ernest me les tendait à mesure; je les fis passer, l'un après l'autre, dans des nœuds que je faisais aux cordes, à la distance aussi d'un pied : à mesure que le bambou était passé dans les nœuds, Jack, par mon ordre, les traversait aux deux bouts avec un long clou qui les empêchait de ressortir. J'eus ainsi, en très-peu de temps, une échelle de quarante éche-

lons très-sûrs et solides, que nous regardions tous dans un joyeux étonnement : je l'attachai ensuite fortement au bout de la corde qui pendait de la branche, et par l'autre bout nous la tirâmes facilement au but, et le bout de notre belle échelle parvint à la branche, et s'y posa si bien, que les cris de mes fils retentirent de tous côtés, et que moi et ma femme nous y joignîmes les nôtres. Chacun des petits garçons voulait monter le premier; je décidai que ce serait Jack, comme le plus léger et le plus leste; moi et ses frères, nous tînmes en bas le bout de la corde, aussi ferme qu'il nous fut possible : mon petit téméraire grimpa lestement comme un chat, et fut bientôt en haut posté sur la branche ; mais il n'était pas assez fort pour nouer assez solidement la corde qui tenait l'échelle. Fritz m'assura qu'il pourrait aussi monter

sans danger ; comme il était beaucoup plus pesant que son frère, je n'étais pas tout-à-fait sans crainte ; je lui donnai mes instructions pour monter de manière à diviser son poids, en occupant quatre échelons à la fois avec les pieds et les mains : je lui fis prendre dans sa poche quelques bons cloux, et un marteau pour assurer fortement l'échelle sur la branche. Notre aîné entreprit son ascension avec courage et fut bientôt à côté de son jeune frère, à quarante pieds au-dessus de nous, nous saluant avec des cris de triomphe. Il se mit tout de suite à l'ouvrage, pour affermir l'échelle, en passant et repassant les bouts de la corde autour de la branche, et le fit avec tant d'intelligence et d'adresse, que j'osai moi-même grimper dessus pour la rendre plus solide encore. Avant de monter, je fis attacher une grosse poulie au bout de



Notre aîné entreprit son ascension avec courage et fut bientôt a côté de son jeune frere à quarante pieds au dessus de nous.

la corde, et je l'attachai avec sa poulie à une branche au-dessus de nous, que je pouvais atteindre, pour pouvoir, au moyen de ce secours, monter le lendemain les planches et les poutres dont j'avais besoin pour bâtir mon château aérien. J'achevai tout ce travail au clair de la lune, je trouvai que ma journée avait été bien remplie, et je redescendis doucement mon escalier de cordes et de bamboux, pour rejoindre ma femme et mes enfans. Comme Fritz et Jack me gênaient autour de moi sur le haut de l'échelle, je leur avais dis de descendre les premiers; qu'on juge donc de mon étonnement et de mon effroi, en ne les retrouvant en bas, ni l'un, ni l'autre, et en apprenant de leur mère qu'elle ne les avait pas revus depuis qu'ils étaient montés : je ne comprenais pas ce qu'ils étaient devenus, lorsque j'entendis

tout à coup, vers la cime de l'arbre, des voix qui nous paraissaient venir du ciel, et qui chantaient un cantique du soir. Je reconnus bientôt que c'étaient mes deux petits drôles, qui, pendant que j'étais occupé de mon travail, étaient montés de branche en branche, au lieu de descendre. Je les appelai avec le cœur bien allégé, de ce qu'il ne leur était rien arrivé de fâcheux, et je les exhortai à revenir avec précaution; il était presque nuit, et la lumière de la lune avait peine à percer à travers cet épais feuillage: ils arrivèrent bientôt sans accident, et tout de suite ils reçurent l'ordre de rassembler toutes nos bêtes, et de ramasser ce qu'il nous fallait de bois sec pour allumer des feux, avec lesquels je voulais nous mettre à l'abri de la visite des chakals; j'expliquai mes intentions à cet égard, et je leur appris qu'en Afrique même, où il

se trouve tant de bêtes sauvages et féroces, les naturels du pays se garantissaient de leurs attaques nocturnes, en se mettant sous la protection du feu, que tous ces animaux redoutent.

Quand cela fut fait, ma femme me remit son ouvrage du jour, achevé, c'était des courroies de trait et un poitrail pour l'âne et pour la vache, et je lui promis, en récompense de sa peine et de son zèle, que le lendemain nous pourrions nous établir entièrement sur son arbre. Pour le moment il n'était plus question que de souper; elle, Ernest, et le petit François s'en étaient occupés efficacement. Ernest avait fait deux petites fourches pour soutenir un tourne-broche, et il tournait une bonne pièce du porc-épic autour du feu; un autre morceau bouillait dans la marmite, pour nous faire une bonne

soupe, et tout cela exhalait une odeur appétissante.

Toutes nos bêtes arrivèrent, les unes après les autres. Ma femme distribua du grain à la volaille pour l'accoutumer à se rassembler à cette place; après qu'ils l'eurent mangé, nous eûmes le plaisir de voir nos pigeons prendre leur vol vers les branches supérieures de notre grand arbre, et les poules se percher en caquetant sur nos échelons; les quadrupèdes furent attachés aux racines voûtées de l'arbre, et dans le voisinage de nos hamacs, et se couchèrent sur l'herbe pour ruminer en paix. Le beau flamant ne fut pas oublié, on lui donna du lait et du biscuit émietté, qu'il mangea fort bien; puis il mit sa tête sous l'aile droite, souleva son pied gauche, et se livra en toute confiance à la douceur du sommeil.

Enfin arriva pour nous le moment

désiré du souper; nous avions arrangé en tas les petits bûchers que je comptais allumer, les uns après les autres, lorsque ma femme nous appela autour du souper, que nous attendions avec impatience, et qui fut trouvé excellent par moi, et par mes enfans: leur mère qui ne put se résoudre à goûter du porc-épic, mangea sobrement du pain et du fromage. Pour le dessert, les enfans nous apportèrent des figues qu'ils avaient ramassées sous l'arbre, dont nous nous régalâmes tous; après quoi des baillemens, des petits bras étendus nous avertirent qu'il était temps de faire reposer nos jeunes ouvriers. Je fis une courte prière du soir, j'allumai quelques tas de rameaux, je préparai les autres pour les allumer successivement, et je vins à mon tour gagner mon hamac; mes petits bons hommes étaient déjà encaissés dans les leurs, et je

n'entendis de tous côtés que des gémissemens de ce qu'ils étaient couchés si à l'étroit, et sans pouvoir remuer. Ah! ah! messieurs, leur dis-je, vous vous étiez tant réjouis de coucher dans des hamacs, il faut bien les supporter à présent aussi-bien que nos matelots sur le vaisseau; je leur appris alors la manière d'y être très-bien : en se couchant obliquement et se balançant doucement, le sommeil arrive bientôt comme dans les meilleurs lits. Après quelques essais et quelques soupirs, ils y parvinrent; tout fut endormi paisiblement, à l'exception de moi qui voulais veiller cette nuit-là à la sûreté générale.

CHAPITRE XI.

Etablissement sur l'arbre.

Cette nuit ne se passa pas sans inquiétude de ma part pour la sûreté de tous les miens ; je n'entendais pas bouger une feuille que je ne crus que c'était un chakal ou un tigre qui venait dévorer mes enfans : dès que je voyais un de mes petits bûchers consumé, j'allumais le suivant ; mais voyant enfin qu'aucun animal ne paraissait, je me calmai peu à peu, et sur le matin le sommeil s'empara si puissamment de moi, que je m'éveillai le lendemain trop tard pour l'ouvrage du jour. La plupart de mes enfans étaient déjà debout; nous fîmes la prière, nous déjeûnâmes, et nous allâmes au travail. Ma femme, après avoir fait son

ouvrage accoutumé du matin, de traire la vache, préparer le déjeûner pour nous et pour nos bêtes, partit avec Ernest, Jack, le petit François, et l'âne, pour aller au bord de la mer, chercher quelques charges du bois que les vagues y jetaient en quantité.

Pendant ce temps-là je montai avec Fritz sur l'arbre, et je fis les préparatifs nécessaires pour nous y arranger avec commodité. Tout y était à souhait, des branches très-rapprochées les unes des autres, quelques-unes plus fortes qui sortaient horizontalement du tronc et s'élevaient dans les airs; celles qui ne parurent pas placées convenablement furent sciées ou coupées avec la hache : je laissai toutes celles qui se trouvaient de niveau et qui s'étendaient le plus au dehors, pour établir dessus mon plancher; au-dessus de celles-ci, à la hauteur de 46 pieds, j'en ménageai quelques autres pour

y suspendre nos hamacs; et plus haut une série de branches serrées fut destinée à recevoir la couverture de mon toit, qui provisoirement devait consister seulement dans un grand morceau de toile de voile.

La marche de ces préparatifs était assez lente, il s'agissait de monter plusieurs poutres assez pesantes, et ma femme et ses petits aides avaient grand peine même à les soulever; heureusement j'avais le secours de ma poulie qui nous fut très-utile; ma femme et mes fils les attachaient en bas, et moi je les tirais avec Fritz, pièce à pièce. Lorsque j'eus assuré deux poutres sur les branches, je posai des planches dessus, et je fis mon plancher double pour qu'il fût également plus solide, si les poutres venaient à se déranger; je formai ensuite une espèce de parapet tout au tour avec d'autres planches, pour

qu'il n'y eût pas de danger de tomber en dehors. Ce travail, et le troisième voyage pour aller au bord de la mer chercher le bois nécessaire, remplirent tellement notre matinée, que personne ne pensait au dîner; il fallut pour cette fois nous contenter de lait et de jambon. D'abord après ce frugal repas, nous nous remîmes à l'ouvrage pour finir notre palais aérien, qui commençait à se montrer avec avantage ; nous détachâmes les hamacs et les pièces de toile des racines où nous les avions accrochées, et nous les montâmes roulées avec la poulie dans notre nouveau gîte, avec beaucoup de peine; la toile fut étendue sur les branches ombragées au-dessus de la demeure : comme cette toile était très-grande, et qu'elle descendait des deux côtés, j'eus l'idée de la clouer au parapet, et de former ainsi, non-seulement un toit, mais encore

deux parois ; l'immense tronc de l'arbre nous en formait une troisième. Je n'avais fait notre établissement que sur un des côtés, pour être appuyé contre le tronc ; le quatrième côté formait au devant l'entrée de notre appartement; je le laissai ouvert, tant pour savoir ce qui se passait au dehors, que pour nous procurer un courant d'air dans cette température brûlante : nous avions aussi de ce côté-là une vue très-étendue et tres-libre vers le rivage, et sur la vaste mer. Les hamacs furent bientôt suspendus aux branches préparées à cet effet, et tout fut prêt pour y coucher le même soir.

Content de mon ouvrage, je descendis avec mon aîné qui m'avait aidé dans ce travail assez pénible, et comme la journée n'était pas encore très-avancée, et que je trouvai en bas quelques planches de reste, nous nous mîmes tout de suite à fabriquer

une grande table, entourée de bancs entre les racines de notre arbre, et ce fut la place destinée à être notre salle à manger. Cet ouvrage fut fait à la légère, parce que j'avoue que j'étais fatigué; cependant le tout fut très-supportable, et fit grand plaisir à la bonne ménagère, occupée à faire le souper, pendant que je faisais la table. Pendant ce temps-là, mes trois petits garçons ramassaient avec soin tous les débris des bois que nous avions coupés sur l'arbre; ils en firent des faisceaux qu'ils dressèrent à une place un peu écartée du foyer, et ayant assez de soleil pour se sécher. Je sciai et coupai encore toutes les branches basses, pour augmenter notre provision de bois de consommation.

Absolument épuisé par la fatigue des travaux de la journée, je me jetai sur un banc en essuyant la sueur qui

coulait de mon front ; vraiment, dis-je, à ma femme, j'ai travaillé aujourd'hui comme un forçat, mais demain je me permettrai du repos. Tu le peux, et même tu le dois, me répondit-elle, car j'ai calculé que demain sera un dimanche. Malheureusement nous en avions déjà passé un sur cette côte sans y penser, dans les soucis et les travaux.

Moi. — Bien, bien, chère amie, je te remercie d'y avoir songé, et je te promets que le jour saint sera célébré demain comme il doit l'être. J'ai bien remarqué aussi que nous n'avions pas observé le dimanche, mais j'ai cru, je l'avoue, que cette omission était pardonnable dans le besoin de nous sauver et d'assurer notre existence sur cette plage déserte, où il a plu à Dieu de nous conduire, et où nous sommes sous sa protection immédiate ; mais à présent, que par sa

grâce, nous y sommes bien établis, et en sécurité pour quelques mois, nous serions très-coupables si nous négligions son saint service, et si nous ne célébrions pas le jour qui lui est consacré, plus solennellement que par notre prière journalière.

Ma femme. — Je t'assure que je me réjouis du fond du cœur d'employer entièrement la journée de demain à remercier ce bon Dieu qui a sauvé, dans un aussi grand péril, tout ce qui m'était cher, et qui me donne ici sur cette terre étrangère et déserte, non-seulement ce qu'il faut pour vivre, mais aussi ce qui peut rendre la vie agréable. Je ne pourrais avoir nulle part une habitation plus à mon gré, que celle que tu m'as préparée sur l'arbre; je veux y grimper ce soir avec vous tous, et je me réjouis, comme un enfant, de cette première nuit passée dans les airs. Nous allons

bien vîte souper, et nous coucher, sans dire un mot à nos enfans du dimanche; je me fais aussi une fête de les surprendre avec ce jour de repos et de récréation auquel ils ne s'attendent point.

Et moi, chère amie, lui dis-je, en l'embrassant, je me réjouis de te voir aussi résignée à ton sort, aussi contente même, et ne méprisant pas l'ouvrage de tes apprentis charpentiers. A présent, voyons ce que tu nous as préparé pour notre récompense, et rassemble nos enfans; je sens que j'ai besoin de quelque restaurant, après avoir autant travaillé.

Tout notre monde fut bientôt rassemblé autour de ma table. La bonne mère arriva, tenant dans ses deux mains, un pot de terre que nous avions vu cuire depuis long-temps auprès du feu, et dont nous étions tous curieux de savoir le secret: quand

le couvercle fut levé, elle en tira, avec une fourchette, le flammant que Fritz avait tué ; elle nous dit qu'elle avait préféré de le faire cuire seulement en daube, plutôt que de le rôtir, parce qu'Ernest l'avait assuré que c'était une vieille bête qui serait dure et coriace, et lui avait conseillé de chercher à l'attendrir par la cuisson. Nous raillâmes notre petit gourmand de sa précaution, et ses frères ne l'appelaient plus que le *cuisinier* ; mais nous finîmes par trouver qu'il avait eu raison : cet oiseau, qui aurait peut-être été immangeable à la broche, nous parut excellent, et fut mangé et rongé jusqu'au plus petit os.

Pendant que nous avalions ainsi notre flammant à la santé du cuisinier, du chasseur, et de la bonne mère, celui qui était en vie, arriva tout paisiblement autour de nous au milieu de nos poules, pour avoir sa

part du repas, sans se douter que son camarade en faisait les frais; il s'était tellement apprivoisé, que nous l'avions détaché de son pieu; il se promena avec gravité dans les environs, et ne fit pas mine de vouloir nous quitter. Son beau plumage flattait notre vue, pendant que d'un autre côté, les gentillesses et les grimaces de notre petit singe nous donnaient le plus plaisant des spectacles : il était complétement familiarisé avec nous tous, sautait d'une épaule à l'autre, attrapait ce qu'il pouvait de nos repas, et le mangeait si plaisamment, que nous en rions tous aux éclats. Pour augmenter notre gaîté, notre grosse laie, qui jusqu'alors s'était montrée très-insociable, et qui nous manquait depuis deux jours, arriva en grognant, mais cette fois, ses grognemens indiquaient la joie de nous avoir retrouvés. Elle était reciproque;

ma femme lui prouva la sienne en lui donnant pour sa bien-venue, à boire tout ce qui nous restait de lait de la traite du soir.

J'avoue que je la trouvais un peu trop généreuse, mais elle me fit observer que, jusqu'à ce que nous eussions des ustensiles propres à faire du beurre et du fromage, il valait mieux profiter du lait de cette manière, que de le laisser gâter sans en faire usage, dans ce climat si chaud, et n'ayant ni cave ni laiterie pour le tenir au frais; il était de plus nécessaire, ajouta-t-elle, de ménager le sel et le grain qui tendaient à leur fin, et que les cochons aimant beaucoup le laitage, c'était un moyen de retenir le nôtre auprès de nous, que de lui en donner.

Tu as toujours raison, excellente femme, lui dis-je; nous irons au plutôt te chercher du sel et faire encore

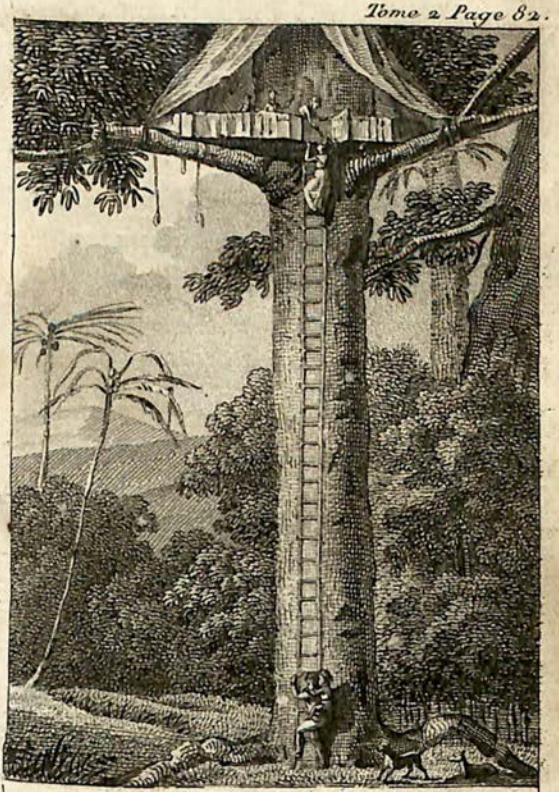
un voyage au vaisseau échoué, où nous renouvellerons les provisions de grain pour la volaille.

Encore ce vaisseau, dit-elle, avec tristesse et dépit, je n'aurai de vrai bonheur que lorsqu'il sera tout-à-fait au fond de la mer, et que vous n'y penserez plus; chaque fois que vous y allez, je suis dans des angoisses mortelles, et vraiment il y a beaucoup de danger.

Je conviens, répliquai-je, qu'il peut y en avoir, mais nous choisissons pour ce trajet un beau temps et une mer calme, et, à mon avis, nous serions impardonnables si, par des craintes et des soucis exagérés, nous négligions de sauver et de nous approprier des choses qui nous sont si utiles, et que la Providence paraît nous avoir réservées.

Pendant cette conversation, mes fils, par mon ordre, avaient allumé un

de nos tas de bois pour protéger notre bétail; quand cela fut fait, nos braves chiens furent attachés à des cordes, qui passaient librement sous leur collier et arrivaient jusque sur l'arbre, pour qu'au premier aboiement je pus les lâcher contre l'ennemi. Chacun désira d'aller se coucher, et le signal de *grimpade* fut donné. Mes trois aînés furent bientôt en haut; vint ensuite le tour de la mère, qui monta plus lentement et avec précaution, mais qui arriva enfin heureusement. Mon ascension fut la dernière, et la plus difficile, je portais sur mon dos, mon petit François, et j'avais détaché l'échelle en bas pour pouvoir la retirer; j'eus donc assez de peine à monter à cause de son balancement; j'y parvins cependant, et, au grand plaisir de mes fils, je tirai l'échelle en haut; il leur semblait que nous étions dans un de ces châteaux forts des



Le signal de la grimpade fut donné, mes trois aînés furent bientôt en haut; la mère monta avec precaution et je portai sur mon dos le petit François.

chassel del. delin — lamberl j.e sculp.

anciens chevaliers, où, lorsqu'on a levé le pont, on est à l'abri de tous les ennemis. Je préparai cependant mes armes à feu à tout événement, pour être prêt, en cas d'invasion, à bombarder l'ennemi depuis le haut. Nous nous livrâmes ensuite au repos, contens et en toute sureté, et la fatigue générale nous fit jouir sans interruption du plus doux sommeil jusqu'à l'aube du jour.

CHAPITRE XII.

Le Dimanche, et la Parabole.

Au réveil, tout le monde était reposé et plein de courage. Eh bien, messieurs, leur dis-je, en riant, vous vous êtes accoutumés à coucher dans un hamac; je n'ai entendu cette nuit ni plainte, ni gémissement, et tout est resté tranquille. Ah ! me dirent-ils, en étendant les bras, nous étions hier si fatigués qu'il n'est pas étonnant que nous ayons si bien dormi.

Moi. — Eh bien, mes enfans, voilà encore un des avantages du travail, celui de procurer un sommeil doux et paisible.

Oui, oui, papa, s'écrièrent-ils tous, c'est bien vrai, aussi nous vou-

lons aujourd'hui nous mettre vaillamment à l'ouvrage ; qu'y a-t-il à faire, que faut-il faire ?

Moi. — Rien, rien du tout aujourd'hui ; de toute la journée vous ne ferez aucun travail de vos mains.

Les enfans. — Oh ! vous badinez, cher père, nous le voyons bien, vous nous raillez de notre paresse, parce que nous avons peut-être trop dormi.

Moi. — Non, mes enfans, je ne badine point. C'est aujourd'hui dimanche, et le Seigneur a dit : *Six jours tu travailleras, mais le septième sera le jour de l'Eternel, ton Dieu;* et nous voulons le célébrer comme de juste.

Jack. — Dimanche ! il y a donc aussi des dimanches par ici ? ah que c'est charmant ! alors je veux tirer mes flèches, me promener, m'amuser, et ne rien faire de tout le jour.

Moi. — Crois-tu donc, mon cher petit, que ce soit uniquement pour qu'on puisse s'amuser et faire le paresseux, que Dieu s'est réservé le dimanche? tu te trompes bien, mon enfant, c'est pour qu'il y ait un jour marqué pour le servir, l'adorer, le remercier, sans que rien puisse nous en détourner, et c'est à cela que nous devons trouver notre plus grand plaisir.

Ernest. — J'ai cru, mon père, que le service de Dieu consistait à aller à l'église entendre le sermon, à chanter des cantiques: nous n'avons point d'église, comment pourrons-nous donc célébrer le dimanche?

François. — Nous n'avons point d'orgues non plus, et j'en suis fâché, car j'aime bien les entendre.

Jack. — Vous voyez donc bien, papa, que nous ne pouvons pas cé-

lébrer le dimanche comme vous le dites.

Fritz. — Vous parlez comme des enfans ; est-ce que papa, qui faisait des sermons chez nous, ne peut pas nous en faire ici ? Dieu n'est-il pas dans l'air libre, et partout comme dans une église? Ne peut-on pas chanter sans orgues? Quand les soldats campaient chez nous, ils n'avaient ni église, ni orgues, et pourtant on leur faisait des sermons : nous avons un bon ministre et c'est l'essentiel.

Moi. — Votre frère aîné a bien raison, mes enfans, Dieu est partout, et là où l'on pense sincèrement et de cœur à lui, là où l'on réfléchit à sa sainte volonté, et où on se propose de la remplir, là est le service divin. Dans ce sens chaque endroit du monde peut servir d'église, parce qu'on peut avoir partout ces bons sentimens ; et cette majestueuse voûte du

ciel, ouvrage direct du Tout-Puissant, doit encore plus élever l'ame et toucher le cœur, qu'un édifice de pierres fait par les mains des hommes. Nous allons donc ce matin faire un service divin, ce ne sera pas pour aujourd'hui un sermon, ceux que je sais par cœur ne conviendraient pas à votre âge; il faut vous parler de l'Etre suprême, selon votre intelligence d'enfance, et non pas comme à un auditoire, dont la raison et le jugement sont formés. A l'avenir j'en composerai qui soient à votre portée; aujourd'hui donc, nous ferons seulement la prière; nous chanterons un des beaux cantiques d'adoration que votre mère vous a appris, et puis je vous raconterai la parabole du grand roi, que je crois propre à réveiller en vous des pensées et des sentimens pieux.

Tous. — Une parabole, une para-

bole, comme celle du semeur dans la Bible; oh oui, mon papa, s'il vous plaît, nous voulons bien l'écouter; commencez vîte s'il vous plaît.

Moi. — Tout dans l'ordre, petit peuple; allons d'abord faire notre dévotion ordinaire du matin, avec attention et respect; puis nous descendrons pour déjeûner et soigner nos bêtes, c'est un ouvrage que Dieu permet, même le dimanche; pendant ce temps-là je réfléchirai un peu à l'histoire que je veux vous raconter, et après vous l'entendrez : on fit, selon mes ordres paternels. Après la prière nous descendîmes de l'arbre, nous fîmes un bon déjeûner de lait chaud; nous eûmes soin de toutes nos bêtes, puis nous nous assîmes dans l'herbe tendre, mes petits garçons, impatiens et curieux, les yeux fixés sur moi, leur mère dans une silencieuse réflexion, les mains join-

tes, et le regard souvent tourné vers le ciel, et moi avec le plus vif désir de graver profondément dans le jeune cœur de mes enfans, ce que je regardais comme tout ce qu'il y a de plus important, et pour ce monde, et pour l'autre.

Après avoir fait debout la prière des liturgies saintes, que je savais par cœur, et chanté quelques versets du psaume 119e, que tous mes enfans avaient appris, nous nous rassîmes et je commençai.

« Mes chers enfans. Il y avait une fois un grand roi, dont le royaume s'appelait le pays de la réalité et du jour, parce que la lumière la plus pure et la plus douce y régnait continuellement, et qu'on y était ainsi dans une activité perpétuelle. Sur les frontières les plus éloignées, et tout-à-fait du côté du nord, il y avait une autre contrée qui appartenait aussi

au grand roi, mais dont personne que lui ne connaissait l'immense étendue ; depuis des temps infinis on en conservait un plan exact dans les archives. Ce second royaume s'appelait le royaume de la possibilité ou de la nuit, parce que tout y était sombre et inactif.

» Dans la partie la plus fertile et la plus agréable de son empire de réalité, le grand roi avait une résidence nommée *Bourg céleste*, où il demeurait lui-même et tenait sa cour, qui était la plus brillante dont l'imagination puisse se former une idée. Des milliers de ses gardes et de ses serviteurs, élevés en dignité, étaient autour de lui, et un bien plus grand nombre prêts à recevoir ses ordres. Les premiers étaient vêtus d'une étoffe plus légère que la soie, et blanche comme la neige, car le blanc, image de la pureté, était la

couleur favorite du grand roi. D'autres avaient en main des glaives étincelans, et ils étaient vêtus des plus brillantes couleurs de l'arc en ciel; chacun d'eux se tenait prêt à exécuter les volontés du roi, au premier signe, et avec la rapidité de l'éclair. Tous étaient heureux d'être admis en sa présence; leur visage resplendissant de la plus douce joie, portait l'empreinte du calme, de la sérénité, de l'absence de toute inquiétude et de toute peine; ils n'étaient entre eux tous qu'un cœur et qu'une ame; un accord fraternel les liait tellement, qu'il n'y avait jamais parmi eux ni rivalité, ni jalousie : l'amour pour leur souverain était le centre commun où se réunissaient leurs pensées et tous leurs sentimens; il aurait été impossible de les voir ou de converser avec eux, sans désirer passionnément, et au prix de

tous les sacrifices, d'obtenir leur amitié et de jouir du même sort. Dans le reste des habitans du Bourg céleste, se trouvaient aussi d'autres bourgeois moins rapprochés du grand roi, mais ils étaient tous bons, tous heureux, tous riches par les bienfaits du monarque, et, ce qui était encore au-dessus, recevant sans cesse des marques de sa bonté; car ses sujets étaient tous égaux à ses yeux, il les aimait et les traitait tous comme ses enfans.

» Le grand roi avait encore, outre les deux royaumes dont je vous ai parlé, une île très-considérable et inhabitée, qu'il désirait peupler et faire cultiver, car tout y était dans une espèce de chaos; il la destinait pour être pendant quelques années le séjour des futurs bourgeois qu'il comptait recevoir dans sa résidence, car il voulait y admettre peu à peu

tous ceux de ses sujets qui s'en rendraient dignes par leur bonne conduite : cette île s'appelait *Demeure terrestre;* celui qui y aurait passé quelque temps, et qui se serait rendu digne d'une récompense par ses vertus, son application au travail et au défrichement de ce pays, serait reçu ensuite au Bourg céleste, et ferait partie de ses heureux habitans.

» Pour atteindre à son but, le grand roi fit équiper une flotte qui devait transporter les nouveaux colons dans cette île ; il les prit dans le royaume de l'obscurité, et leur accorda ainsi, pour premier bienfait, la jouissance de la lumière et d'une belle nature, dont ils avaient été jusqu'alors totalement privés dans leur sombre et inconnue demeure : on comprend combien ils arrivaient joyeux et contens, du moins lorsqu'ils s'étaient un peu accoutumés à

tous les objets nouveaux qui frappaient leurs yeux débiles. Cette île était belle et fertile lorsqu'elle était cultivée ; le bienfaisant grand roi, donnait à chacun de ceux qui y abordaient, ce qui leur était nécessaire pour y passer le temps qu'il avait fixé, et tous les moyens d'obtenir la certitude d'être admis dans la magnifique demeure du souverain, et d'en devenir bourgeois en sortant de l'île terrestre ; il ne fallait pour cela que s'occuper sans relâche à des travaux utiles, et obéir strictement aux ordres du grand roi, qu'il leur fit connaître ; il leur envoya son fils unique, et voici ce qu'il leur dit de la part de son père :

« Mes chers enfans, je vous ai appelés du royaume de la nuit, et de l'insensibilité, pour vous rendre heureux par la vie, le sentiment et l'activité ; mais la plus grande partie de votre

bonheur dépendra de vous-mêmes, vous serez heureux si vous voulez l'être : si c'est là votre sincère désir, n'oubliez jamais que je suis votre bon roi, votre tendre père, et observez fidèlement ma volonté dans la culture du pays que je vous ai confié. Chacun recevra, à son débarquement dans l'île, la portion de terre qui lui est destinée; mes ordres ultérieurs sur votre conduite s'y trouveront prêts. Je vous enverrai des hommes sages et instruits, qui vous exposeront mes ordres et vous les expliqueront; et pour que vous puissiez vous-mêmes chercher la lumière nécessaire, et vous rappeler à chaque instant ma volonté, je veux que chaque père de famille ait une copie exacte de mes lois dans sa maison, pour les lire journellement avec les siens. Outre cela, chaque premier jour de la semaine doit être destiné à

mon service; dans chaque colonie, tout le monde se rassemblera comme des frères dans un endroit commun, où l'on vous lira et où on vous expliquera les lois tirées de mes archives; le reste de la journée, on s'occupera sérieusement et avec réflexion sur les devoirs et la destination des colons, et sur les moyens de l'atteindre : de cette façon il ne tiendra qu'à vous tous d'être instruits, de la manière la plus avantageuse, des moyens de faire valoir le terrain qui vous a été confié, et de travailler chaque jour à l'améliorer, à semer, planter, arroser, le purger d'ivraie et de tout ce qui pourrait étouffer la bonne semence. Ce même jour, chacun pourra aussi me présenter ses suppliques, me dire ce qui lui manque, ce qu'il désire pour perfectionner son travail. Toutes ces requêtes paraîtront devant mes yeux, et je répondrai chaque fois,

en accordant celles que je trouverai raisonnables et conformes au but. Si votre cœur vous dit que les bienfaits variés dont vous jouissez méritent de la reconnaissance, si vous voulez me la témoigner par un redoublement d'activité, et en consacrant à me la témoigner le jour qui m'est destiné, j'aurai soin que ce jour de repos, loin de vous être préjudiciable vous soit utile par le repos de votre corps, par celui des bêtes que je vous ai données pour vous être en secours dans vos travaux, et qui doivent aussi se reposer ce jour-là pour reprendre de nouvelles forces; même le gibier des champs et des forêts doit être ce jour-là à l'abri des poursuites du chasseur.

» Celui qui, dans sa demeure terrestre, aura obéi le plus strictement à mes volontés, qui aura rempli tous ses devoirs de bon frère avec les autres habitans, qui aura conservé sa

plantation dans le meilleur ordre et dans le plus riche rapport, en sera récompensé, et deviendra bourgeois de ma magnifique résidence de Bourg céleste ; mais le négligent, le paresseux, le mauvais sujet qui n'aura fait que troubler les autres dans leur utile travail, sera mis pour la vie aux galères, ou, suivant ses actions, condamné aux mines souterraines dans les entrailles de la terre.

» De temps en temps, j'enverrai des frégates pour chercher quelques-uns des individus de Demeure terrestre, pour les récompenser ou les punir suivant qu'ils auront bien ou mal fait; et comme on ne saura point à l'avance quand je jugerai à propos de les faire partir, il vous sera bon à tous d'être sur vos gardes, prêts à faire le voyage et dignes d'arriver à Bourg céleste. Il ne sera permis à personne de se glisser sur les frégates et de

partir sans mon ordre, il en serait sévèrement puni. J'aurai la plus exacte connaissance de tout ce qui se passera dans Demeure terrestre, et personne ne pourra me tromper; un miroir magique me montre, de la manière la plus claire et la plus précise, tout ce qui se passe dans l'île, et chacun de vous sera jugé d'après ses actions et ses pensées les plus secrètes.

» Tous les colons furent très-contens du discours du roi, et promirent monts et merveilles. Après quelque temps de repos, pour prendre les forces nécessaires au travail, on leur distribua à chacun une portion de terrain, et des instrumens pour le travailler. Ils reçurent aussi des semences, des plantes utiles, des jeunes arbres pour y enter de bons fruits : on laissa ensuite chacun libre d'agir et de mettre à profit ce qui lui était confié. Mais qu'arriva-t-il? au

bout de quelque temps, chacun voulut faire à sa tête ; l'un établissait sur son terrain des bosquets, des parterres fleuris, des jardins anglais, très-jolis à voir, mais d'aucun rapport ; un autre plantait des pommiers sauvages, au lieu de les enter de bons fruits, comme le grand roi l'avait recommandé, et se contentait de donner de beaux noms au misérable fruit qu'il cultivait ; un troisième semait, il est vrai, un bon grain, mais ne sachant pas distinguer l'ivraie, il arracha le froment avant sa maturité, et ne laissa dans son champ que le mauvais grain : la plupart laissaient leur terrain en friche sans même le labourer, parce qu'ils avaient gâté leurs outils ou perdu leurs semences, soit par négligence, soit par une légéreté ou une paresse qu'ils ne cherchaient pas à vaincre, aimant mieux s'amuser ou ne rien faire que de tra-

vailler : plusieurs n'avaient pas voulu comprendre les instructions du grand roi ; d'autres cherchaient par des subtilités à en altérer le sens.

» Peu, fort peu travaillèrent avec courage et diligence d'après les ordres qu'ils avaient reçus, et cherchèrent à mettre leur terrain en bon rapport. Leur grand mal venait de ce qu'ils ne voulaient pas croire tout ce que le grand roi leur avait fait dire : à la vérité tous les pères de famille avaient une copie des volontés du souverain, mais la plupart ne la lisaient pas du tout ; quelques-uns disaient qu'il était inutile de la lire, parce qu'ils la savaient par cœur, et cependant ils n'y pensaient presque jamais ; d'autres prétendaient que ces lois étaient bonnes pour le temps passé, et ne valaient plus rien pour l'état actuel du pays ; ils avaient même l'audace de dire qu'il s'y trouvait des contradic-

tions inexplicables, que ces lois étaient supposées ou falsifiées, et qu'ils étaient donc dans le droit de s'en écarter autant qu'il leur plairait. De temps en temps il y en avait même qui osaient dire qu'il n'y avait point de roi au-dessus d'eux; que s'il y en avait un, il visiterait ses états, et qu'on le verrait quelquefois. D'autres croyaient bien que le grand roi existait, mais, disaient-ils, il n'a besoin ni de nous ni de notre service, puisqu'il est si grand, si heureux, et si puissant; n'est-il pas trop élevé pour s'informer seulement d'une petite colonie aussi éloignée? Quelques-uns assuraient que le miroir magique était une fable, que le roi était trop bon pour entretenir des galères, qu'il n'avait point de mines souterraines, et que tout le monde entrerait à la fin dans son Bourg céleste. On célébrait encore par habitude le pre-

mier jour de la semaine, mais la moindre partie en était consacrée à honorer le grand roi : beaucoup se dispensaient d'aller à l'assemblée générale, ou par paresse ou pour faire quelque travail, malgré la défense expresse; la plus grande partie pensait que ce jour de repos n'était destiné qu'au plaisir, et dès le matin ils ne songeaient qu'à se parer et à s'amuser. Il n'y avait donc qu'un très-petit nombre de gens qui le célébraient d'après sa destination, et même dans ceux qui se rendaient exactement à l'assemblée, au lieu d'écouter ce que leur disaient les préposés du souverain, ils étaient ou distraits, ou endormis, ou occupés de mauvaises pensées. Cependant le grand roi suivait la marche immuable qu'il avait annoncée; de temps en temps parurent quelques frégates, qui portaient les noms désastreux de plusieurs

maladies, et qui étaient suivies d'un gros vaisseau de ligne, nommé le *tombeau*, sur lequel l'amiral *mort* faisait flotter son pavillon de deux couleurs, verte et noire; il montrait aux colons, suivant la situation dans laquelle il les trouvait, ou la riante couleur de l'espérance, ou la sombre couleur du désespoir.

» Cette flotte arrivait toujours sans être annoncée et ne faisait nul plaisir à la plupart des habitans. L'amiral envoyait les capitaines de ses frégates, se saisir de ceux qu'il avait ordre d'emmener : bien des planteurs qui n'en avaient nulle envie, furent subitement embarqués; d'autres, qui avaient tout préparé pour leur récolte, et dont le terrain était dans le meilleur état, le furent aussi, mais ceux-là partaient gaîment et sans crainte, sachant bien quel bonheur les attendait : c'était ceux qui avaient le plus

mal cultivé leur terrain qui partaient le plus à contre cœur; il fallait même quelquefois employer la force pour les y contraindre, la résistance ne servait à rien. Quand la flotte fut chargée, l'amiral cingla vers le port de la résidence royale, et le grand roi qui s'y trouva présent, exécuta avec une sévère justice les récompenses et les punitions qu'il avait annoncées. Toutes les excuses que les colons négligens alléguaient pour leur justification furent inutiles, ils allèrent travailler aux mines et aux galères, tandis que les bons insulaires, qui avaient obéi au grand roi et bien cultivé leur terrain, furent admis dans Bourg céleste, revêtus de robes brillantes, et en différens grades, suivant qu'ils avaient plus ou moins mérité ». — J'ai fini ma parabole, mes chers enfans, puissiez vous l'avoir comprise et la mettre à profit; faites en le su-

jet de vos réflexions pendant cette journée. Toi Fritz, mon aîné, tu es là tout pensif, dis moi ce qui t'a le plus frappé dans ma narration?

Fritz. — La bonté du grand roi, et l'ingratitude des colons, mon père.

Moi. — Et toi, Ernest?

Ernest. — Et moi je les trouve d'une bêtise excessive de n'avoir pas mieux calculé; que gagnaient-ils à se conduire ainsi? Avec un peu de soins et de peine ils pouvaient déjà passer une vie agréable dans l'île, et de là aller sûrement à Bourg celeste.

Jack. — Aux galères, aux mines, messieurs, vous l'avez bien mérité.

François — Pour moi j'aurais bien preféré d'aller vers ces beaux hommes habillés comme l'arc-en-ciel; ah! que cela doit être beau!

Moi. — Fort bien, mes enfans, chacun, suivant son âge et son caractère, a saisi le sens de ma parabole.

Je vous ai représenté par cette image la conduite de Dieu envers les hommes, et celle des hommes envers Dieu; voyons maintenant si vous en avez bien saisi le sens. Je leur fis alors des questions, je leur expliquai ce qu'ils n'avaient pas compris parfaitement, et après un court examen des principaux points de mon discours, je le terminai par une application morale.

« Nous autres hommes, dis-je, nous sommes ici-bas les colons de Dieu, nous devons pour un peu de temps faire nos épreuves, et partir ensuite plus tôt ou plus tard. Notre destination ultérieure est le ciel, et la parfaite béatitude dans la communauté avec des êtres plus relevés et plus parfaits, et dans la présence de notre père, tout bon. La culture qui a été confiée à chacun de nous est son ame, et suivant qu'il la cultive et l'ennoblit, ou qu'il la néglige et la

déprécie, sera tout naturellement son sort futur et ce qu'il doit attendre. A présent, chers enfans, que vous savez le vrai sens de ma parabole, faites-vous en l'application, chacun selon votre conscience : toi, Fritz, pense aux planteurs de pommes sauvages, qu'ils veulent faire passer pour des fruits doux et savoureux, d'une nature supérieure : ce sont ceux qui font parade de quelques vertus naturelles qui tiennent à leur caractère, et qu'ils n'ont par conséquent aucune peine à exercer, telles que le courage, la force ; qui les préfèrent aux qualités plus essentielles que d'autres ont acquises avec travail, et qui, pleins de présomption et de fierté, se regardent comme irréprochables, parce que la nature leur a donné de la force, du courage, ou de l'adresse.

Toi, Ernest, pense aux cultivateurs de jardins anglais et de jolis arbres

sans fruit : ce sont ceux qui s'adonnent entièrement aux connaissances et aux sciences infructueuses, et regardent avec une espèce de mépris ce qui est le plus nécessaire à la conduite de la vie ; qui s'occupent seulement de leur esprit et négligent leur cœur ; qui ne pensent qu'à mener sans peine une vie voluptueuse, et ne veulent pas s'occuper de choses utiles.

Toi, Jack, et toi, petit François, pensez à ceux qui laissent leur champ en friche et sans les ensemencer, ou, dans leur étourderie, se trompent de graines, et sèment de l'ivraie en place de froment : ce sont les négligens, les étourdis, qui n'apprennent pas, ne pensent pas, jettent au vent ce qu'on leur enseigne et l'oublient le lendemain, et qui mettent de côté les bons sentimens pour laisser germer et croître les mauvais. Mais nous tous, nous voulons prendre pour mo-

dèles les bons et zélés travailleurs ; s'il nous en coûte un peu de peine, pensons à la récompense qui nous attend, lorsque nous aurons embelli nos ames de tout ce qui est bien, bon, juste et louable, afin que quand la mort, qui ne peut nous manquer, nous appellera, nous puissions la suivre avec joie devant le trône du bon et grand roi, pour y entendre de sa voix consolante ces douces paroles : O toi, bon et fidèle serviteur, tu as été éprouvé et trouvé sage et bon, entre dans la joie de ton Seigneur ».

Avec ces mots et une courte prière de bénédiction, je terminai la solennité de notre dimanche, et j'eus la joie de voir que mes quatre fils avaient non-seulement écouté attentivement, mais qu'ils étaient frappés de l'application que je venais de faire à chacun d'eux. Ils restèrent quelque temps à réfléchir en silence ; Jack le rompit le

premier : Vous nous avez expliqué toute la parabole, mon père, à l'exception de cette copie des lois du grand roi, que chaque famille doit avoir, et lire avec les siens; est-ce que vous en avez une? vous ne nous en lisez jamais.

Moi — Hélas ! mes enfans, j'en ai toujours eu, non-seulement une, mais plusieurs, et presque tous les jours nous en avons lu. Cette copie c'est la sainte Bible, où sont contenues toutes les lois de Dieu, et que chacun doit méditer avec soin. Je ne puis me pardonner de n'avoir pas pensé à la prendre dans le vaisseau; si nous ne le retrouvons plus, nous serons à jamais privés de cette divine doctrine. Est-il possible que moi, un pasteur du saint Evangile, un père de famille, je me sois occupé de tout ce qui pouvait convenir à ce pauvre corps mortel, et que j'aye oublié ce qui devait nourrir et consoler mon ame immortelle,

et qui deviendrait si nécessaire à mes enfans ?

Ma femme. — As-tu donc oublié, mon cher, mon sac enchanteur, qui te fournit tout ce que tu désires? Tu veux une Bible; eh bien, je te promets que dans un moment tu vas en avoir une, et je me réjouis de tout mon cœur de pouvoir te la donner.

Moi. — O la meilleure, la plus excellente des femmes, combien tu me fais honte! Pendant qu'au milieu de la tempête et de la confusion, tu pensais à tant de petits besoins de la vie, dont nous autres hommes nous dédaignons de nous occuper, tu as eu soin aussi de tout ce qu'il y avait de plus essentiel, du salut de notre ame; grâces t'en soient rendues! donne-moi ce précieux livre, ces documens du grand roi, dont j'ai parlé dans ma parabole, et que nous voulons dès ce moment prendre pour base de notre conduite.

Elle ouvrit son sac, et ce fut avec une joyeuse émotion que je reçus d'elle le livre de vie; je l'ouvris et j'en lus tout de suite quelques passages à ma famille. Nous fûmes singulièrement saisis, dans cette solitude où depuis si long-temps nous n'avions entendu que nous-mêmes, d'entendre comme une voix du ciel qui s'adressait à nous; nous sentîmes vivement, que malgré notre exil, nous étions encore associés à la grande communauté des hommes : par ce lien invisible d'une même religion et d'un même père, nous étions toujours au nombre des enfans de Dieu, à qui il dicte ses lois, et dont il a soin dans un désert comme dans une immense capitale ; notre île où il n'y avait que notre famille, était aussi intéressante à ses yeux, que des nations et des peuples. J'expliquai de tout mon pouvoir ce que je lus, et je donnai ensuite à chacun de mes fils,

tour à tour, le saint livre, pour qu'ils eussent tous le plaisir d'en lire; je choisis de préférence les morceaux qui pouvaient s'appliquer à nos circonstances : nous élevâmes ensuite nos cœurs à Dieu pour le remercier du bienfait signalé de la Bible conservée, et après lui, l'excellente mère, à qui tous témoignèrent leur reconnaissance. Mes jeunes gens restèrent quelque temps encore pensifs et posés; peu à peu la légéreté de leur âge prévalut, chacun s'échappa de son côté; mais comme ils croyaient ne pouvoir entreprendre aucune affaire, ils allaient errans çà et là, avec l'air de l'ennui plutôt que de la réflexion. Je vis bientôt qu'à cet âge, l'ame est encore trop pauvre pour pouvoir se suffire à elle même et passer une journée entière sans occupation : je les rappelai donc, et je leur dis que le grand et bon roi n'exigeait pas d'eux

une trop grande inaction, et qu'il leur permettait par ma voix de s'amuser et de s'occuper à leur gré le reste de la journée, pourvu qu'ils laissassent les bêtes en repos. Jack demanda mon arc et les flèches, il voulait faire l'essai des dernières après les avoir armées des dards de son porc-épic. Fritz eut envie de travailler à son bel étui de chat tigré, et me demanda mes conseils. Le petit François me mit aussi en activité, il me pria de lui faire un arc et des flèches; n'osant pas encore tirer des armes à feu. Il fallut bien céder à la volonté de mon cher petit cadet, et je me mis à l'ouvrage. Je commençai par donner à Jack l'arc et les flèches de roseaux, qui étaient déjà faites; je l'instruisis comment il devait d'abord faire sortir le sable que j'y avais introduit, y adapter en place ses pointes, bien lier le tout avec de la ficelle, et, pour plus

de solidité, le tremper dans la colle.

Oui, oui, me dit Jack en secouant sa mutine tête, c'est fort bien, papa, ayez seulement à présent la bonté de m'indiquer la boutique du vendeur de colle, pour que j'en aille acheter.

Je te l'apprendrai moi, dit en riant le petit François; adresse-toi à maman, elle te donnera une de ses tablettes de bouillon, qui ressemble parfaitement à un morceau de colle forte.

Petit imbécille! lui dit Jack, crois-tu qu'il suffise de ressembler; j'ai besoin de colle et non de soupe.

Moi. — Pas si imbécille, M. Jack: la vérité sort souvent de la bouche des enfans, et vous ferez fort bien de suivre le conseil de ce petit garçon: pour moi, je suis convaincu qu'une tablette de viande fondue dans très-peu d'eau, puis épaissie par la cuisson, doit faire une très-bonne

colle; prends-en une, mets-là sur le feu dans une coque de noix de coco, il faut au moins en faire l'essai.

Pendant que Jack préparait sa colle, et que François, fier de l'avoir inventée, lui aidait, en soufflant le feu, Fritz vint me demander des explications sur la fabrique de son étui : Va chercher ta peau, lui dis-je, et tu travailleras près de moi. Je m'assis sur l'herbe, je pris mon couteau, et je commençai à faire un petit arc pour François, d'un reste de bambou; j'étais enchanté qu'ils prissent tous la fantaisie de tirer de l'arc, et je désirais que par l'habitude ils pussent se perfectionner à cet exercice, qui était l'arme des anciens guerriers, et pouvait devenir par la suite notre seul moyen de défense et de subsistance : notre provision de poudre finirait une fois, nous pouvions la perdre d'un moment à l'autre par un accident; il était

donc très-utile d'avoir un autre moyen de chasser, et de tuer notre gibier et nos ennemis. Les Caraïbes, pensais-je, parviennent très-jeunes à toucher de leur flèche à la distance de trente ou quarante pas, au milieu d'une circonférence de la grosseur d'un écu; ils tirent les plus petits oiseaux au sommet des plus grands arbres; mes petits garçons peuvent parvenir à en faire autant, et je veux les pourvoir d'arcs et de flèches, que je tâcherai aussi de perfectionner.

Pendant que je réfléchissais à cela en travaillant à l'arc de François, Ernest, qui m'avait regardé faire mon ouvrage pendant quelque temps, s'échappa sans être aperçu; comme au même moment Fritz arrivait avec la peau mouillée du chat tigré, je ne remarquai pas ce qu'Ernest était devenu. Je commençai mes instructions à mon aîné sur le métier de

tanneur, je lui appris à bien dégraisser sa peau en la frottant avec du sable et la remettant dans l'eau courante, jusqu'à ce qu'elle n'eût plus d'apparence de viande ni d'odeur; je lui conseillai ensuite pour l'assouplir, de la frotter avec du beurre salé, de l'étendre en tout sens jusqu'à ce qu'elle devînt flexible, et d'employer aussi à cela quelques-uns des œufs de nos poules, si maman voulait lui en céder, puis recommencer avec des cendres chaudes : tu ne feras pas encore, lui dis-je, des étuis aussi beaux que ceux qui sortent des fabriques anglaises, mais avec de la patience, et en ne plaignant, ni ton temps, ni ta peine, tu peux avoir des étuis très-propres, et qui te feront d'autant plus de plaisir, qu'ils seront de ta chasse et de ton ouvrage. Quand ta peau sera ainsi préparée, coupe des petits morceaux de

bois, de la forme, et de la dimension des quatre cuisses du chat, partagés en deux ; creuse chaque partie avec un ciseau, de manière que les services de table puissent y entrer facilement ; tu tireras ensuite sur ces espèces d'étuis, ta peau mouillée, de façon que ta peau dépasse un peu le bois, et le garnisse à l'entrée, puis tu la laisseras sécher et s'adapter d'elle même sur ces moules ; alors ton ouvrage sera fini, et te fera honneur.

Fritz. — Je comprends fort bien, et j'espère réussir ; mais si je prenais du liége pour mes moules, les étuis seraient plus légers et plus commodes à porter.

Moi. — Sans aucun doute, mais ou prendras-tu du liége, et comment le couper et le creuser ? c'est un bois revêche et qui résiste au couteau.

Fritz. — Oh, si vous vouliez me

permettre de prendre un des corselets de liége, dans lesquels nos brebis ont nagé, j'essayerais de le creuser avec du feu, en le brûlant.

Moi. — A la bonne heure, mon fils, j'aime qu'on invente, qu'on cherche ce qu'il y a de mieux. Nous avons en effet plusieurs de ces corselets, et j'espère que nous n'en aurons plus besoin ; prends-en un, mais ne va pas le gâter en le brûlant. — Qu'est-ce qu'il y a donc, mère, que tu secoues la tête? tu n'a pas l'air satisfaite de l'ouvrage de ton fils.

La mère. — De son ouvrage, oui s'il en vient à bout; de sa destination, non pas du tout. Croyez-vous donc que je vous donnerai ainsi les services d'argent du capitaine, pour les traîner avec vous dans vos courses, et risquer de les perdre? je ne les regarde point comme étant à nous ;

que dirions nous au capitaine si nous le retrouvons en vie?

Jack. — Que sans nous ils seraient au fond de la mer, où les requins ne les lui rendraient pas; que c'est nous qui les avons sauvés, et que nous ne sommes pas non plus obligés de les rendre.

Ma femme. — Tu t'associes donc aux requins, mon cher petit? j'espère que tu as une plus haute idée de ton être, et que, si tu y penses bien, tu verras qu'en toute équité et justice, nous ne devons regarder ces services, et ce qui a une valeur réelle sur le vaisseau, que comme un dépôt qui nous est confié, et que nous devons tâcher de conserver: je crois bien cependant, que les ayant sauvés aux dépens de notre vie, nous avons le droit de nous en servir pour notre usage, pendant que nous sommes ici dénués de tout secours; mais

si nous trouvons jamais ceux à qui ils appartiennent, nous devons les leur rendre.

Fritz. — Et je crois que M. le capitaine, tout capitaine qu'il est, ne sera pas fâché de les retrouver dans un magnifique étui de peau de chat tigré, que je lui donnerai pour l'usage de sa vaisselle.

Je riais de l'orgueil de mon petit fanfaron, lorsque tout à coup un coup de feu se fit entendre sur notre arbre, de notre chambre à coucher, et deux oiseaux tombèrent presque à nos pieds. Nous fûmes à la fois effrayés et surpris, et tous les regards se portèrent en haut; alors nous vîmes Ernest debout, devant la chambre ouverte, son fusil à la main, criant d'un ton triomphant: Attrapez, attrapez, ces deux-là ne m'ont pas manqué; j'ai fait ma chasse aussi, messieurs les chasseurs. Joyeux

il descendit précipitamment l'échelle et courut avec François ramasser les deux oiseaux, pendant que Fritz et Jack grimpaient, à leur tour, au château de l'arbre, avec l'espoir d'en faire autant. Je les remarquai, comme ils étaient près d'arriver, et je leur criai vivement : Qu'est-ce que vous allez donc faire? avez-vous déjà oublié le grand roi, qui veut que les oiseaux du ciel et les bêtes des champs ayent aussi leur repos le jour qui lui est consacré? Je suis assez fâché qu'un de mes fils lui ait déjà désobéi.

Ces paroles arrêtèrent tout à coup le zèle des petits chasseurs, et diminuèrent la joie d'Ernest; il baissa les yeux en rougissant sans chercher à s'excuser, et ses frères redescendirent tranquillement l'échelle, et vinrent examiner le gibier qui était tombé. L'un des oiseaux tués était de la petite espèce des grives, et l'autre,

d'une très-petite race de pigeons, que l'on nomme ortolans dans les Antilles, qui sont très-gras et d'un goût délicieux : en même temps nous remarquâmes avec plaisir, que les figues sauvages commençaient à mûrir, et qu'elles attiraient une quantité de ces oiseaux ; ensorte que je prévis que nous allions avoir notre crochet bien garni, et sur notre table un mets que les plus grands seigneurs nous envieraient. Je consolai mes fils du reproche que je leur avais adressé, en les encourageant à en tuer les jours suivans autant qu'ils le pourraient ; je savais que, rôti à demi, et mis dans des tonnes avec du beurre fondu dessus, ce gibier se conserve à merveille, et pourrait nous faire une bonne provision et une ressource pour les temps fâcheux. Ma femme se mit à plumer, pour notre souper, ceux qu'Ernest avait tués, je m'assis à côté d'elle

en continuant à faire l'arc et les flèches de François, et je dis à la bonne ménagère, qu'elle trouverait dans l'abondante récolte de figues, de quoi épargner la graine pour nourrir nos poules et nos pigeons, qui s'en régaleraient sûrement aussi-bien que les ortolans, et cet espoir lui fit grand plaisir.

Ainsi finit notre jour de repos. La chasse d'Ernest fut trouvée excellente, mais il n'y en avait pas de quoi nous donner une indigestion. Le souper fini, et la prière dite, nous montâmes tous notre échelle en procession, et nous allâmes dans nos hamacs, goûter la douceur du sommeil sans être fatigués comme la veille.

CHAPITRE XIII.

Conversation, Promenade, Découvertes importantes.

Long-temps avant dîner, Jack avait fini d'essayer ses flèches, elles allaient à merveille et il s'exerçait à tirer. Le petit François attendait avec impatience le moment d'en faire autant, et suivait mon travail des yeux; mais lorsque j'eus fini mon arc et préparé pour lui quelques petites flèches, il fallut absolument lui faire un carquois; car (me disait-il), un tireur d'arc doit aussi-bien avoir un carquois, qu'un tireur de fusil une gibecière. Il fallut le contenter. Je pris l'écorce d'une branche d'arbre, qui se trouvait déjà arrondie, je la collai avec la colle des tablettes de

viande, qui se trouva très-bonne ; j'y mis un fond, puis une ficelle pour le pendre au cou de l'enfant : il y mit ses flèches, prit son arc à la main, et, content comme un chevalier armé de toutes pièces, il fut joindre son frère, pour s'exercer avec lui. Fritz avait aussi nettoyé et préparé ses cuisses de chat tigré, lorsque la bonne mère nous appela pour le dîner. Nous nous mîmes joyeusement à l'ombre sous notre bel arbre, autour de la jolie table que j'avais préparée : ce fut à la fin de ce repas, que je fis à mes enfans la proposition suivante, que j'étais sûr qui leur plairait.

Qu'en pensez-vous, mes chers amis, leur dis-je, si nous commencions à donner des noms à notre demeure et aux différentes parties de ce pays qui nous sont connues? Nous ne toucherons pas aux côtes dans ce

baptême; qui sait si quelque illustre voyageur européen ne les a pas déjà baptisées depuis long-temps du nom de quelque grand navigateur, ou de quelque saint, et si notre île ne figure pas déjà dans des cartes géographiques; mais nous pouvons aussi donner des noms à nos établissemens, ce qui nous sera très-commode pour nous entendre quand nous en parlerons; cela nous donnera aussi la douce illusion d'habiter une contrée peuplée et connue.

Tous poussèrent des cris de joie, et trouvèrent mon idée parfaite.

Jack. — Oh! je vous en prie, papa, inventons des noms bien longs, bien difficiles à prononcer; je serai bien aise qu'on se casse un peu la tête, dans le monde, à retenir les noms de notre île. Combien ne m'a-t-il pas fallu de peine pour apprendre leur *Monomotapa*, leur *Zanguebar*, leur

Coromandel, et tant d'autres plus difficiles encore : ah! nous leur écorcherons aussi la bouche.

Moi. — C'est fort bien, si seulement ces gens de par le monde apprennent quelque chose de notre pays et de nos noms, et si jamais on nous trouve ici; en attendant c'est notre propre bouche que nous fatiguerions à prononcer sans cesse des noms barbares et incompréhensibles.

Jack. — Comment ferons nous donc? quels jolis noms pourrions-nous trouver?

Moi. — Nous ferons comme ont fait tous les peuples de la terre, nous marquerons les endroits dans notre langue maternelle, d'après les circonstances qui nous ont le plus frappés.

Jack. — Oui, oui, fort bien! ce sera encore mieux; par où commencerons-nous donc?

Moi. — Nous commencerons na-

turellement par la baie où nous sommes d'abord entrés. Comment l'appellerons-nous ? qu'en dis-tu, Fritz ? parle le premier, toi qui est l'aîné.

Fritz. — Appelons-la *la Baie aux Huîtres;* vous savez combien nous y en avons trouvées.

Jack. — O non, plutôt *la Baie à l'Ecrevisse;* vous savez bien celle qui m'empoigna si fortement la jambe, et que je vous apportai.

Ernest. — Alors tu pourrais la nommer aussi-bien *la Baie des pleurs:* te rappelles-tu les beaux cris que tu poussais ?

La mère. — Mon avis à moi, serait, par reconnaissance envers Dieu qui nous y a si heureusement conduits, de l'appeler *la Baie Sauveur*, ou *la Baie du Salut.*

Moi. — Voilà un nom juste, sonore, et qui me plaît beaucoup, chère amie; mais comment voulons-

nous nommer la place où nous nous établîmes d'abord?

Fritz. — Tout simplement, *Demeure sous tente.*

Moi. — A la bonne heure, *Jeltheim* (en allemand), ce nom me plaît assez et me paraît convenable. Et la petite îlote, à l'entrée de la Baie Sauveur, où nous trouvions des bois de construction pour notre pont, quel nom lui donnerons-nous?

Ernest. — Nous pouvons la nommer l'*Ile des Mouettes*, ou l'*Ile du Requin;* c'est là où nous les avons trouvés.

Moi. — Je suis pour ce dernier nom, l'*Ile du Requin;* c'était le requin qui était la cause de la présence des mouettes, et cette dénomination éternisera le courage et la victoire de Fritz, qui avait tué le monstre.

Jack. — Par la même raison nous appellerons le marais où vous avez

coupé les cannes pour nos flèches, le *Marais Flammant.*

Moi. — Oui, mon fils, et la plaine par où nous avons passé pour venir ici, le *Champ Porc-épic*, en mémoire de ton adresse. Maintenant vient la grande question : comment voulons-nous nommer notre demeure actuelle?

Ernest. — Simplement *Château d'arbre* (*Baumschlos*).

Fritz. — Non, non, cela ne vaut rien; c'est comme si on voulait nommer une ville, et qu'on l'appelât *la Ville;* inventons quelque chose de plus noble.

Jack. — Eh bien, je dis, *Bourg aux figues* (*Feigenbourg*).

Fritz. — Ah, ah, ah! Bourg aux figues, voilà quelque chose de noble; j'aimerais mieux *Nid d'aigle* (*Adlerhorst*), cela sonne mieux : dans le fond notre demeure sur un arbre est

plutôt un nid qu'un bourg, et l'aigle l'ennoblit puisque c'est le roi des oiseaux.

Moi. — Eh bien, je vais tous vous arranger; nous l'appellerons *Falkenhorst, aire de faucon;* car, mes pauvres enfans, vous n'êtes pas encore des aigles, mais de véritables oiseaux de proie, et j'espère, comme les faucons, dociles, obéissans, prompts et courageux. Ernest n'aura rien à objecter, car les faucons nichent sur les grands arbres.

Tous s'écrièrent en frappant des mains : Oui, oui, *Falkenhorst* (aire du faucon), c'est un nom chevaleresque. Salut, château de Falkenhorst, dirent-ils tous, en regardant au haut de l'arbre, en s'inclinant. Je leur versai à tous un petit verre de vin doux pour solenniser notre baptême. Et comment, leur dis-je, nommerons-nous le promontoire où Fritz

et moi nous avons en vain cherché des yeux nos compagnons du vaisseau ? nous pourrions, ce me semble, l'appeler le promontoire de l'*Espoir trompé.*

Tous. — Oui, fort bien ; et le ruisseau avec le pont ?

Moi. — Si vous voulez aussi éterniser un de nos grands événemens, nommons-le le *Ruisseau des Chakals*, c'est par là qu'ils sont venus nous attaquer, et c'est là où l'un d'eux a péri ; et le pont, *le Pont de famille*, parce que nous l'avons tous construit et traversé en famille, pour nous rendre ici.

Jack. — A présent c'est un plaisir de parler de notre pays, tout y a son nom donné par nous, comme s'il nous appartenait.

Ernest. — C'est comme si nous avions des fermes, des maisons de

campagne dépendantes de notre château.

François. — C'est comme si nous étions rois.

La mère. — Et la reine mère espère, que tous ses petits roitelets seront bons pour leurs sujets, les petits oiseaux, les agoutis, les oies, les flammants, les ..... que sais-je moi, j'ignore le nom de famille de tous vos vassaux; mais vous ne dépeuplerez pas votre royaume.

Fritz. — Non, bonne mère, nous tâcherons seulement d'en extirper les méchans.

C'est ainsi qu'en babillant, nous passâmes agréablement le temps du dîner, que nous prolongeâmes plus que les jours ouvriers. Nous posâmes les fondemens d'une géographie de notre nouvelle patrie, que nous décidâmes d'envoyer, par le premier courrier, en Europe.

D'abord après le dîner, Fritz alla de nouveau à son étui, et, à mon grand étonnement, il apporta un de nos corselets de liége, qu'il entreprit de couper pour en doubler les cuisses de son chat; mais, au nom du ciel, lui dis-je, où as-tu pris ce corselet? tu m'as bien attrapé, je me croyais sûr de les avoir tous laissés à Jeltheim, dans notre tente; et lorsque je te permis ce matin d'en prendre un, c'était avec l'espoir que te lassant d'attendre, tu te servirais de quelque autre bois, et que le corselet serait sauvé : à présent il faut que je ferme les yeux, car je n'ose retirer ma parole; mais dis-moi d'où tu l'as sorti? C'est moi, me dit ma femme, qui l'arrangeai comme une selle sous mon petit François quand je le mis sur l'âne; tu ne l'avais pas remarqué, mais rien n'échappe aux yeux de linx de M. Fritz.

Eh bien, qu'il s'en serve pour son étui, s'il le peut, répliquai-je, il exercera sa patience à le couper. — J'en viendrai bien à bout dit-il, en l'approchant du feu : nous le laissâmes faire, et j'allai au devant de Jack qui arrivait traînant avec grande peine la peau de son porc-épic, encore armée de tous ses piquets, à l'exception d'une douzaine qui avaient servi pour nos flèches; il l'étendit à mes pieds, en me suppliant de lui aider à faire des cottes de maille, ou des cuirasses à nos deux chiens, comme je le lui avais dit; cette idée ne lui sortait pas de la tête. Après lui avoir fait nettoyer complétement la peau en dedans avec du sable et des cendres, je lui aidai à la couper, et sa mère à la garnir de bandes : lorsque cela fut fait, nous posâmes la première moitié sèche sur le dos du patient Turc, qui avait un air tout-à-fait guerrier et

respectable, avec cette défense et sous ce harnais ; il me paçut suffisamment armé pour se battre même avec une hiène.

La camarade Bill trouva peu de plaisir à ce costume. Turc, qui ne connaissait pas le danger de sa nouvelle parure, s'approchait trop près de son amie, ou voulait se coucher à côté d'elle ; elle s'éloigna en sursaut, et ne savait où se cacher pour se mettre à l'abri des familiarités piquantes de son compagnon. Jack finit sa découpure par la peau de la tête, qu'il étendit sur une racine pour la sécher et en faire ensuite un bonnet de sauvage, qui devait effrayer tous nos ennemis, et nous faire rire en attendant.

Pendant notre travail, Ernest et François s'étaient exercés à tirer à l'arc : la soirée s'avançait, et l'ardente chaleur du jour commençait à se calmer ; j'invitai toute ma famille à faire

une promenade : Enfans, laissez votre travail, leur dis-je, nous allons nous mettre en marche, et pour finir convenablement cette journée, nous voulons chercher dans la belle nature les traces de la sagesse divine et de la bonté du Créateur : de quel côté porterons-nous nos pas ?

Fritz. — Allons à Jeltheim, mon père, nous avons besoin de poudre et de plomb pour éclaircir un peu demain nos petits mangeurs de figues, et nous procurer un bon dîner et une bonne provision pour notre hiver.

Ma femme. — Je vote aussi pour Jeltheim; mon beurre est à sa fin, Fritz m'a consommé le reste pour sa tannerie, et ces messieurs qui prêchent toujours une vie frugale et économique, sont très-contens cependant quand je soigne ma cuisine et que je leur présente un bon dîner bien apprêté.

Ernest. — Si nous allons à Jeltheim, tâchons d'apporter quelques oies et quelques canards; ils iront très-bien ici sur notre ruisseau de Falkenhorst.

Jack. — Je me charge de les prendre si on veut m'aider à les porter.

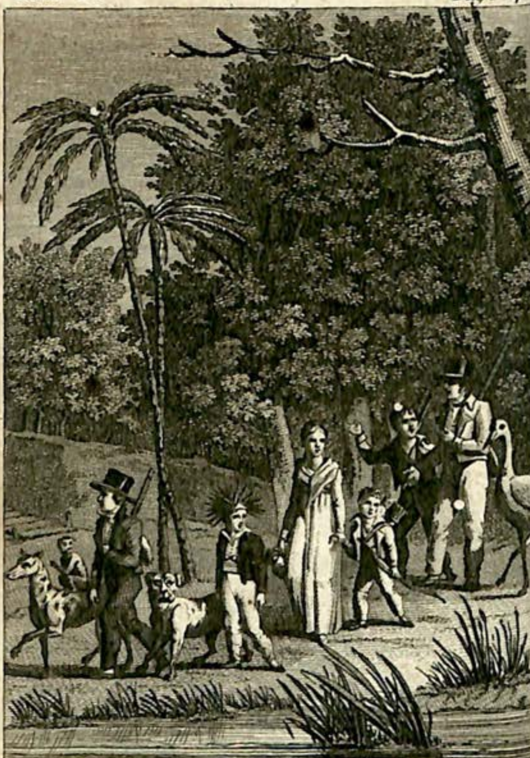
François. — Et moi, je prendrai mon mouchoir plein d'écrevisses au ruisseau des chakals; nous en mettrons dans celui de Falkenhorst, et peut-être y réussiront-elles fort bien.

Moi. — Vraiment vous me donnez tous de si bonnes raisons qu'il faut bien vous céder. A Jeltkheim donc, j'y consens; mais nous ne prendrons pas notre ancien chemin au bord de la mer; pour varier nos plaisirs, nous en tenterons un autre. Nous remonterons ici notre petit ruisseau jusqu'à la paroi des rochers; nous passerons de là sous son ombre bienfaisante jusqu'à la chute que forme le ruisseau

des chakals : il nous sera facile, j'espère, n'étant point chargés, de le traverser là de pierre en pierre, pour arriver à notre tente ; nous reviendrons avec nos provisions par le chemin du pont de famille, et en cotoyant le bord de la mer ; nous aurons alors le soleil au dos s'il n'est pas couché. Ce nouveau chemin, mes enfans, nous fait espérer de nouvelles découvertes.

Mon idée fut approuvée, et bientôt tout fut prêt pour se mettre en marche sous ma conduite. Fritz était orné de sa belle ceinture de queue de chat tigré, mais ses étuis n'avaient pu être assez finis pour les prendre ; Jack marchait gravement avec son bonnet de porc-épic sur sa tête, sa ceinture de chakal et ses pistolets ; tous portaient une arme et une gibecière, même le petit François avait son arc à la main, et son carquois

d'écorce sur l'épaule, et comme il était blond et joli, il ressemblait à l'Amour : la mère seule était sans arme, mais elle portait son gros pot à beurre, pour le remplir à la provision. Turc marchait devant nous avec sa cotte d'arme hérissée de pointes, mais il etait visiblement intimidé dans cet équipage, et marchait d'un pas tranquille et mesuré. Le singe eut aussi grande envie de nous suivre, et voulut se planter sur sa monture ordinaire, le dos de l'ami Turc : quand il vit cette formidable selle garnie de dards, il fit quatre sauts en arrière avec la mine la plus plaisante qu'on puisse imaginer; mais il eut bientôt pris son parti et s'élança sur Bill, qui n'avait pas encore sa cuirasse, et s'y cramponna si bien, que la chienne ne put s'en débarrasser; elle se résigna et trotta aussi en avant avec son petit cavalier : il n'y eut



Le chemin, tout le long du ruisseau, fut dabord très agréable à l'ombre des grands arbres, pour prolonger le plaisir de cette promenade, nous marchions lentement.

pas jusqu'à notre beau flammant, qui, frappé du mouvement général de la marche, se mit aussi en devoir de nous suivre. Ce bel et bon animal s'apprivoisait tous les jours davantage, et s'attachait à nous avec une aimable confiance; les jeunes garçons, enchantés de la manière avec laquelle il venait promener avec nous, le tourmentaient à qui mieux mieux; chacun d'eux voulait l'avoir près de lui, mais le flammant prit le sage parti de venir se mettre sous ma protection, et de cheminer gravement à côté de moi.

Le chemin, tout le long du ruisseau, fut d'abord très-agréable à l'ombre des grands arbres, et ayant sous nos pieds un moelleux tapis d'une herbe unie et courte. Pour prolonger le plaisir de cette promenade, nous marchions lentement en regardant à droite et à gauche; mes fils

faisaient des excursions en avant, et souvent échappaient à mes regards. Nous parvînmes ainsi jusqu'au bout du bois ; alors, comme la contrée nous parut moins ouverte, nous voulûmes rassembler notre petit monde, pour aller plus loin en troupe serrée ; mais nous les vîmes arriver au grand galop, et cette fois, par extraordinaire, le grave Ernest en avant; il arriva haletant près de moi, plein de joie et d'empressement, il ne pouvait prononcer un seul mot tant il était essouflé, mais il me présenta trois petites boules d'un vert très-clair.

Des pommes de terre! des pommes de terre ! papa, s'écria-t-il enfin, quand il put reprendre la voix, de la graine de pomme de terre !

Comment! quoi! ou les as tu trouvées? lui demandai-je avec joie ; serais-tu effectivement assez heureux

pour avoir fait une telle découverte? Enfans, venez tous; voyons donc ces boules, mon fils; à peine osais-je le croire : ce serait une si grande bénédiction pour nous; nous serions désormais à l'abri de la faim et sans crainte pour notre avenir. C'est donc toi, mon cher Ernest, qui a eu le bonheur de les trouver? nous t'en remercions tous.

Jack. — Le beau mérite! je les aurais trouvées tout aussi bien que lui si j'avais été à cette place; il n'y a point là de talent.

La mère. — Il y en a bien moins encore à rabaisser ainsi l'excellente découverte de ton frère, et à chercher à diminuer l'obligation que nous aimons à lui avoir. Tu m'as fait de la peine par ce propos envieux, Jack; il est fort incertain, je t'assure, lors même que tu aurais passé au milieu de ces pommes de terre, que tu en

eusses reconnu le feuillage, toi qui es si léger et si étourdi. Ernest fait plus d'attention à tout ce qu'il voit; et ses découvertes ne sont pas seulement l'effet du hasard, mais de ses observations : peut-être ne connais-sais-tu pas ce petit fruit de la pomme de terre, et qui sait si le désir que nous avons ne nous trompe pas ; peut-être qu'il y a d'autres plantes qui produisent des petites boules vert clair.

François. — Pourquoi les plantes de pommes de terre portent elles encore du fruit en haut, puisqu'elles en ont aussi en bas à la racine?

Ernest. — Petit imbécille! est-ce que tu crois aussi que les racines fleurissent? ne sais-tu donc pas que la pomme de terre n'est que la racine de la plante, ou du moins une partie de la racine, et non un fruit? que les fruits, dans toutes les plantes,

sont le réservoir des semences, qui doivent mûrir au soleil, et par conséquent hors de la terre, et ces petites boules vertes, qu'on ne mange pas, sont véritablement le fruit qui succède à la fleur, et renferme les graines.

Je louai aussi Ernest de cette explication claire et juste. Nous allâmes tous à l'endroit où il avait trouvé ces tubercules, et, avec une joie extrême, nous vîmes depuis le bout de notre bois jusqu'en haut, la terre couverte de plantes de pommes de terre; une partie était en fleurs lilas et jaune, qui nous réjouirent plus la vue que les plus belles roses, et une autre partie en semence, et dans plusieurs places des petites plantes sortaient encore de la terre. Le pétulant Jack s'écria, en sautant de joie : « C'est bien des pommes de terre, et si je ne les ai pas découvertes je saurai bien

au moins les déterrer ». En disant cela, il se mit sur ses genoux, et commença à gratter la terre avec ses dix petits doigts. Il n'aurait pas beaucoup avancé, mais entraîné par son exemple, le singe se mit aussi à gratter avec plus de succès; il en arracha quelques-unes, mais après les avoir flairées, il allait les jeter au loin, si Jack ne les lui avait pas arrachées d'entre les griffes. Il les donna à sa mère : Tenez, maman, dit-il, voilà les premières pièces de notre trésor; et lui et le singe recommencèrent à gratter, et bientôt ils en eurent fait un joli tas. Nous ne voulûmes pas être spectateurs oisifs, et avec nos couteaux et nos bâtons, nous eûmes de quoi remplir nos sacs, nos gibecières, nos poches, de cette précieuse denrée. Quand nous fûmes bien chargés, nous nous remîmes en route pour arriver à Jeltheim; quelques voix s'é-

levèrent pour demander de retourner plutôt à Falkenhorst, pour nous décharger de notre trouvaille et en faire un délicieux repas ; mais des motifs si pressans nous appelaient à notre magasin de provision, qu'il fut décidé de continuer notre route, et malgré la charge inattendue, nous allâmes gaîment vers notre but.

Mes enfans, dis-je en cheminant, cette précieuse découverte de pommes de terre, est pour nous un souverain bien, et me rappelle un passage de la Bible qui s'applique à merveille à notre situation, et doit réveiller en nous le sentiment de la plus vive reconnaissance envers notre père céleste ; il est tiré du psaume 106, et le voici :

« Vous qui êtes les élus du Sei-
» gneur, il vous a sauvés de la dé-
» tresse ; vous erriez dans le désert
» sans trouver de demeure, prêts à

» périr de faim et de soif. Dans votre » calamité vous avez adressé vos prières à Dieu, et il vous a délivrés de » vos anxiétés en vous conduisant sur » le chemin du bien. Vous devez remercier le Seigneur de sa bonté, et » des miracles qu'il fait en faveur des » fils des hommes; il abreuve l'ame » altérée et la comble de biens ».

Fritz. — Oui vraiment, cela nous convient parfaitement, et nous voulons tous remercier Dieu de ce don inappréciable.

Moi. — Il y a sans doute, dis-je, des mets plus recherchés et plus succulens que la pomme de terre, mais c'est précisément les mets qui ont le moins de goûts irritans, dont l'homme fait le plus d'usage, et qu'il préfère à la longue, comme le pain, le riz et la pomme de terre : Pourriez-vous, enfans, me dire pourquoi?

Ernest. — Sans doute, parce qu'ils sont plus sains.

Jack. — Et parce qu'ils ne répugnent jamais; je mangerais des pommes de terre tous les jours de ma vie, sans qu'elles me caussassent de l'ennui ou du dégoût.

Moi. — C'est très-vrai et très-heureux; désormais elles nous serviront de pain, et souvent de pitance. A présent comment remercierons-nous Dieu de ce bienfait, d'une manière convenable?

François. — Il faut ajouter à nos prières du soir et du matin : Nous te remercions, bon Dieu, pour les bonnes pommes de terre que tu nous as données. Amen.

Fritz. — Ce n'est pas assez, François; le meilleur remerciement à faire au bon Dieu, c'est de l'aimer de tout son cœur, d'être sages, obéissans,

et de mériter, tant que nous le pourrons, les grâces qu'il nous accorde.

Moi. — Tu as très-bien parlé, cher Fritz, les bienfaits doivent réveiller notre amour, et l'amour doit conduire à l'obéissance; car on n'a nul plaisir d'offenser l'objet qu'on aime, et qui nous comble de biens.

Tous mes enfans, d'un commun accord, s'écrièrent: Nous voulons l'aimer de tout notre cœur. Bien, mes enfans, leur dis-je, et vous verrez qu'avez ce sentiment, il ne vous manquera jamais de rien.

CHAPITRE XIV.

Continuation du chapitre précédent, et des découvertes.

Avec des conversations variées, nous étions parvenus jusqu'à la longue chaîne de rochers d'où notre petit ruisseau s'échappait en cascades, qui faisaient un doux murmure et un aspect délicieux; nous cotoyâmes la paroi de rocs qui devait nous conduire au ruisseau des chakals, et de là à Jeltheim; nous retrouvâmes là l'herbe haute, où nous eûmes assez de peine à marcher, mais d'ailleurs nous avions deux points de vue très-différens et très-agréables; l'un à notre droite, sur la vaste mer, que nous voyions à quelque distance; l'autre

sur l'île et la baie qui en formait l'entrée. Et notre gauche était la chaîne de rochers, qui nous présentait le spectacle le plus pittoresque qu'il fût possible de désirer; ils me donnaient l'idée d'une belle serre de jardinier ouverte : au lieu de pots à fleurs, les petites terrasses, les fentes, les saillies, les corniches étaient couvertes de plantes les plus rares et les plus variées, et de la plus belle végétation. Dans le plus grand nombre se distinguait toute la famille des plantes grasses, la plupart épineuses et bien plus nourries que celles qu'on cultive dans les serres d'Europe. Là se trouvaient en abondance la figue d'Inde, avec ses larges palettes, des aloès de différentes formes et couleurs, le superbe cierge épineux, ou cactus, portant des tiges droites, plus hautes qu'un homme, chargées de longs piquets en étoiles : la serpentine lais-

sait pendre le long des rocs ses innombrables tiges entrelacées, et portant des fleurs formant une houpe d'un rose vif; et ce qui nous réjouit le plus, et qui s'y trouvait aussi en abondance, le roi des fruits pour la forme et le goût, le bel ananas couronné. Nous tombâmes dessus avec avidité, parce que nous le connaissions et qu'il pouvait se manger sans autre préparation que de le cueillir : le singe ne fut pas le dernier à s'en saisir, et comme il sautait mieux que mes petits garçons, ils prirent plaisir à l'irriter pour qu'il leur jetât des pommes d'ananas lorsqu'ils n'y pouvaient atteindre; ils y allaient de si bon courage, que je jugeai à propos d'arrêter leur avidité, de peur que la crudité de ce fruit ne les rendît malades. Ma femme et moi nous en mangeâmes un ou deux avec grand plaisir, et après avoir donné des éloges

bien mérités à cette excellente production des climats chauds, nous nous promîmes de venir souvent chercher là notre dessert.

Enfin j'eus le bonheur de découvrir aussi au milieu des plantes diverses qui croissaient dans les fentes des rochers ou à leur pied, des Karatas ou Caratas. (Voyez à ce mot le *Dictionnaire d'Histoire naturelle* de Valmont de Bomare), qui étaient en partie en grande floraison ou ayant déjà perdu leurs fleurs; ils ressemblaient à de jeunes arbres, et sont si parfaitement dépeints par nos voyageurs et naturalistes, que je ne pus m'y tromper, et que je le reconnus à l'instant à sa tige droite et svelte, qui s'élève en pyramide, sortant d'une touffe de feuillage assez semblable à celui de l'ananas, et forme dans le haut une si jolie figure d'arbre, et à ses grandes feuilles termi-

nées par une pointe triangulaire. Je voulus faire admirer à mes enfans, et la grandeur immense de ces feuilles creusées au milieu en forme de coupe, et où l'eau de pluie se conserve très-long-temps, et ces belles fleurs rouges : comme je connaissais les propriétés de cette utile plante, dont la moelle sert d'amadou aux nègres, et dont les feuilles renferment un tissu d'où l'on tire un fil très-fort, j'étais presque aussi content de ma trouvaille que de celle des pommes de terre, et j'assurais mes enfans que j'en faisais bien plus de cas que de l'ananas. Tous me répondirent, la bouche pleine, qu'ils me laissaient volontiers ces petits arbres à jolies fleurs, si je leur laissais les ananas : L'ananas surpasse tout, disaient-ils, nous l'aimons même mieux que les pommes de terre : Qu'est-ce qu'une plante agréable aux yeux, lorsqu'elle ne porte aucun fruit?

serviteur à vos karatas, nos bons ananas sont bien préférables.

Petits gourmands! m'écriai-je en colère, vous faites dans cette occasion comme ceux qui préfèrent une femme dont la figure est belle, et qui a même de l'esprit, à celle qui a des vertus essentielles et un mérite plus durable : l'ananas flatte votre goût, chatouille agréablement votre palais, mais on peut bien s'en passer dans l'usage de la vie, et je vais vous prouver sur-le-champ si j'ai tort de lui préférer le karatas. Ernest, voilà mon briquet et une pierre à fusil, fais-moi le plaisir de m'allumer du feu.

Ernest. — Je vous demande pardon, mon père, ce n'est pas tout, il me faut aussi de l'amadou; à quoi voulez-vous que le feu se communique?

Moi. — C'est où j'en voulais venir. Lorsque l'amadou que nous avons ap-

porté du vaisseau sera consumé, avec quoi ferions-nous du feu? et sans feu, avec quoi cuirions-nous notre dîner et ferions-nous tant d'autres choses? avec quoi allumerais-tu ta poudre pour tuer tout le gibier?

Ernest. — Je n'en serais pas en peine, nous ferions comme les sauvages, nous frotterions deux morceaux de bois l'un contre l'autre, jusqu'à ce qu'ils s'allumassent enfin.

Moi. — Bien obligé. Pour nous qui ne sommes pas des sauvages, et qui n'en avons pas l'habitude, ce serait un pénible travail; je parie qu'aucun de vous ne produirait une seule étincelle quand même il frotterait toute la journée, et dans aucun cas vous n'obtiendrez du feu d'une manière aussi prompte, aussi sûre et aussi commode qu'avec de l'amadou.

Ernest. — En ce cas nous n'avons qu'à prendre patience jusqu'à ce que

nous trouvions un arbre à amadou, comme nous avons trouvé un arbre à courge.

Moi. — Nous pourrions en faire aussi avec du linge en le brûlant dans un vase fermé, mais nous aurons besoin de notre linge ailleurs, et ce qui vaudrait le mieux serait de trouver dans quelque plante un amadou tout préparé, et c'est ce que vous allez trouver dans la moelle de mon karatas.

Je pris alors une tige sèche de l'arbrisseau, j'en ôtai l'écorce, j'en sortis un morceau de moelle sèche et spongieuse, que je mis sur la pierre à feu, je donnai un coup de mon acier, et dans l'instant elle fut allumée : mes enfans me regardaient avec étonnement, puis ils firent un saut de joie, en s'écriant : vive la plante à amadou !

Allons, dis-je, voilà déjà une utilité plus grande que celle qui ne sert

qu'à la gourmandise. A présent, maman nous dira avec quoi elle compte coudre nos habits, lorsque sa provision de fil du sac enchanteur sera finie.

La mère. — Oui, il y a long-temps que j'y pense avec inquiétude, et je donnerais volontiers tous ces ananas pour trouver du lin ou du chanvre.

Moi. — Eh bien, tu vas en avoir, chère femme, il est juste que je te procure une fois ce que ton cœur désire, et tu vas trouver du fil excellent sous ces feuilles où la bonne nature a préparé un tissu : sans doute que les aiguillées de ce fil ne seront pas plus longues que la feuille même, mais il y en a qui ont précisément la longueur convenable. J'en ouvris une, et j'en tirai un peu de fil très-fort et très-bon, d'un beau rouge, que je donnai à la mère. Combien il est heureux pour nous, me dit-elle, que tu ayes autant lu et étudié ! nous autres

ignorans nous serions passés à côté de cette plante, sans nous douter de son utilité : il sera cependant long et difficile de sortir de ce fil par petites aiguillées au travers de ces épines.

Moi. — Pas du tout. Nous mettrons sécher ces feuilles au soleil ou à un feu doux ; ce qui est inutile tombera en les battant, et la masse du fil restera.

Fritz. — Je vois bien à présent, mon père, qu'il ne faut pas se fier à l'apparence ; il en est de cette plante ainsi que des hommes, on trouve souvent le plus de mérite où on ne le soupçonnait pas ; mais je crois cependant qu'il serait difficile d'en trouver à toutes ces plantes épineuses qui croissent ici de tous côtés, et qui ne servent qu'à blesser ceux qui veulent en approcher : à quoi peuvent-elles être bonnes ?

Moi. — Tu juges encore sur l'ap-

parence, mon ami, la plupart ont des qualités médicinales, et on fait dans la pharmacie un grand usage de l'aloès ou cierge épineux, qui produit en abondance de très-belles fleurs; on en a vu, dans des serres d'Europe, porter à la fois plus de trois mille fleurs, ce qui devait être bien beau à voir. A Carlsbad, dans les terres du comte de Limbourg, il y avait un aloès de vingt-six pieds de hauteur; il avait poussé à la fois vingt-huit rameaux, qui portèrent plus de trois mille fleurs, dans l'intervalle d'un mois. Il y en a eu à Paris, à Leyde, en Dannemarck, d'aussi curieux; plusieurs ont un suc résineux dont on fait des gommes plus ou moins précieuses, et voilà la figue indienne qui est un végétal très-intéressant, il croît dans les plus mauvais terrains, et, comme vous le voyez, presque toujours sur le roc; plus la terre est

mauvaise, et plus ses feuilles sont épaisses et succulentes : je serais tenté de croire qu'elle se nourrit d'air plutôt que de terre. On la nomme aussi *Raquette*, parce que ses larges feuilles plates ressemblent aux raquettes avec lesquelles on joue au volant. Cette plante porte une espèce de figue qui est, dit-on, assez douce et savoureuse, lorsqu'elle mûrit au soleil de son pays natal ; elle doit aussi être saine et rafraîchissante. Voilà donc une première utilité.

A peine avais-je prononcé ces paroles, que mon petit Jack, leste et gourmand, avait déjà grimpé sur les rochers pour attraper quelques-uns de ces fruits, mais il eut lieu de se repentir de sa précipitation; ces fruits sont garnis de fines épines qui pénètrent dans la peau du téméraire qui les cueille sans précaution, et lui causent de vives douleurs. Mon pauvre

enfant revint bientôt à moi, pleurant, frappant du pied, et secouant ses petits doigts qui en étaient tout garnis. Je n'eus pas le courage de lui faire une morale sur sa gourmandise, dont il était assez puni, et je grondai ses frères qui voulaient se moquer de lui, tout en lui ôtant ses petites épines. Je leur appris ensuite comment il fallait s'y prendre pour cueillir ce fruit armé; j'en fis tomber un très-mûr sur mon chapeau, j'en coupai les deux bouts; je pus le saisir aux places coupées et le peler entièrement; je le livrai ensuite au jugement et à la curiosité de mon petit peuple.

La nouveauté, plus que le goût, le leur fit paraître bon; ils en cueillirent tous, et chacun s'exerça à trouver une bonne manière de n'être pas piqué; Fritz inventa la meilleure, il l'ôta de l'arbre avec un bâton pointu dans lequel il l'enfila; il le pela sur ce même

bâton, très-proprement, et l'offrit à sa mère, qui le mangea avec plaisir.

Pendant ce temps-là, je voyais Ernest qui tenait une figue au bout de de son couteau, la tournait, la retournait, et l'approchait de son œil, d'un air curieux : Je voudrais bien savoir, dit enfin mon jeune observateur, quelles sont les petites bêtes que je vois dans cette figue, qu'elles sucent avec empressement, elles sont rouges comme un morceau d'écarlate.

Moi. — Ah ! ah ! ce pourrait bien être bien encore une nouvelle découverte et une seconde utilité de cette plante. Voyons ; je parie que c'est des cochenilles.

Jack. — Cochenilles ! le drôle de nom : qu'est-ce que c'est, papa, que ces cochenilles ?

Moi. — C'est un insecte du genre de ceux qu'on appelle *suceurs* ou *kermes* : il se nourrit sur la figue d'In-

de, et il en tire sans doute cette belle couleur rouge vif, qui en fait un objet de commerce très-considérable pour les teinturiers; ils en font le plus bel écarlate. En Amérique, on étend des linges sous les figuiers, on les secoue, et lorsque l'insecte est tombé, on le plie dans le linge, qu'on arrose de vinaigre, ou d'eau froide; puis on le sèche et on l'envoie en Europe dans les teintureries, où on le paye très-cher, pour teindre les draps écarlate, et pour le carmin.

Ernest. — Je conviens à présent que pour l'utilité cette plante vaut dix fois plus que le bel et bon ananas, mais celui-ci a aussi son mérite, et nous ne sommes pas obligés de choisir; nous pouvons jouir de l'utilité de l'une et de l'agrément de l'autre; même comme nous n'avons rien à teindre en écarlate, et que le fruit de la figue n'est certes pas aussi bon

qu'un ananas, je suis encore pour ce dernier.

Moi. — Et tu as tort, mon fils ; je ne vous ai pas encore parlé de la plus grande utilité du figuier d'Inde, il sert de protecteur à l'homme.

Fritz. — De protecteur à l'homme ! oh ! comment cela, cher père ?

Moi. — On en fait des enclos autour des maisons, qu'aucunes bêtes ne peuvent franchir à cause de ses redoutables épines ; car vous voyez qu'outre les petites, qui ont si bien accommodé les mains de Jack, il y en a encore une très-forte à chaque nœud.

La mère. — Elles peuvent très-bien servir d'épingles, et même de petits cloux ; voyez comme elles retiennent bien mon vêtement.

Moi. — Eh bien, c'est une utilité de plus à laquelle je n'avais pas pensé. Vous voyez donc de quelle force sont de tels enclos, que l'on fait d'autant

plus facilement qu'il suffit de planter en terre une de ces feuilles épaisses, elle y prend racine tout de suite et croît avec une grande rapidité : non-seulement c'est un préservatif contre les bêtes sauvages, mais aussi contre des ennemis ; ils ne pourraient passer au travers qu'en la coupant, et pendant cette opération, qui ne serait pas même sans danger, ceux qui seraient derrière auraient le temps de fuir ou de se défendre.

Jack, le roi des étourdis et des imprudens, prétendit que cette plante étant très-molle opposait peu de résistance, et qu'avec un couteau ou seulement un bâton, on passerait bien vîte au travers : pour nous le prouver, il commença à tailler avec son couteau de chasse une plante assez grande, dont il faisait tomber les raquettes de droite et de gauche; mais une se trouva partagée, tomba sur le bas de sa jambe

nue, et s'y attacha tellement avec ses épines, qu'il poussa de nouveau des cris effroyables, et s'assit bien vîte sur une pierre pour s'en débarrasser. Je ne pouvais alors m'empêcher, tout en lui aidant, de me moquer un peu de la récidive de son accident, causée par son opiniâtreté et son imprudence; je lui fis observer combien il serait difficile à des sauvages, qui sont presque nus, de forcer une telle barrière, et cette fois il en convint.

Ernest. — O papa, je vous en prie, faisons vîte une de ces barrières autour de notre demeure, nous n'aurons plus besoin d'allumer des feux pour nous préserver des bêtes féroces, et même aussi des sauvages, qui peuvent, d'un jour à l'autre arriver dans leurs canots, comme chez Robinson Crusoé.

Fritz. — Et nous pourrons alors facilement recueillir des cochenilles, et essayer de faire cette belle couleur,

Moi. — Il y aura temps pour tout, chers enfans, il suffit à présent de vous avoir démontré que Dieu ne fait rien qui soit tout-à-fait inutile, et que c'est à l'homme, à qui il a départi la sagesse et l'intelligence, à tâcher de découvrir par son raisonnement et son expérience, l'utilité des différentes productions.

Jack. — Ah! quant à moi, j'abandonne la figue d'Inde, et son fruit, et ses cochenilles, et ses épingles maudites à qui voudra s'en servir, et je n'en approche plus.

Moi — Si cette plante savait parler, elle dirait peut-être : Je ne veux plus que ce petit garçon s'approche de moi; sans raison, sans nécessité, et seulement pour contredire son père, il vient m'attaquer et me détruire, moi qui ne lui aurais fait que du bien s'il avait voulu me traiter avec douceur et me toucher avec précaution.

Au reste, si tu as encore mal à la jambe, appliques-y une feuille de caratas, je me rappelle que cette plante a aussi la propriété de guérir les blessures. Il le fit et s'en trouva si bien, que bientôt il put reprendre avec nous le chemin de Jeltheim.

Me voilà bien convaincu, dit Ernest du mérite du caratas et de la figue d'Inde, mais je voudrais bien connaître aussi celui de ces grands bâtons chargés d'épines, qui s'élèvent devant nous de tous côtés; je ne vois là ni fruits ni insectes; à quoi peuvent-ils servir, dites-le-nous, papa?

Moi. — En vérité, mon cher enfant, si je pouvais vous dire à quoi servent toutes les plantes du monde, il faudrait que je fusse *tout sachant*, et il n'y a que Dieu qui le soit. Je présume que plusieurs plantes n'ont d'autre utilité que d'être la nourriture de différentes espèces d'animaux,

et c'est, comme je vous l'ai dit, à la raison de l'homme à lui découvrir celles dont il peut faire usage ; plusieurs ont aussi des qualités médicinales, que j'ignore, et qu'on découvrira peu à peu Il me semble que ces cierges épineux sont de l'espèce de ceux dont parle Bruce dans son *Voyage d'Abyssinie*, et dont il donne la figure ; seulement ils me paraissent plus gros que ceux-ci : ils servent, dit-il, de nourriture aux éléphans et aux rhinocéros ; le premier, avec ses fortes dents ou avec sa trompe, et l'autre, avec sa corne, saisissent cette espèce de bâton, et le fendent du haut en bas ; ils en mangent ensuite la moelle, et même les débris.

Ernest. — Il faut que ces bêtes ayent un palais de fer pour mâcher ces épines sans se mettre tout en sang; cela ne me paraît pas possible.

Fritz. — Et pourquoi pas ? les cha-

meaux et les ânes mangent bien des chardons chargés d'épines, et paraissent les trouver fort bons, et les bien digérer. Qui sait si leur estomach n'est pas fait de manière que ces épines ne sont pour eux qu'un doux chatouillement, qui excite l'appétit et facilite la digestion.

Moi. — Ton idée n'est pas mauvaise, et si elle n'est pas vraie, elle est du moins vraisemblable.

Fritz. — Voudriez-vous me dire, mon père, ce qu'on entend proprement par *vrai* et *vraisemblable ?*

Moi. — Ta question, mon fils, est une de celles qui depuis deux mille ans ont occupé bien des philosophes, elle nous menerait trop loin pour le moment; mais je veux essayer cependant de faire de ma réponse une petite leçon de logique ou d'art de raisonner; voyons si vous me comprendrez. Ce qui est vrai, est ce qui ne se

contredit en rien, ce qui s'accorde en tout point et exactement avec l'idée que nous nous faisons de tel objet, ou que nous avons sous les yeux; par exemple : lorsque je fais sur de la cire fondue l'empreinte de mon cachet, il est vrai, de toute vérité, que la gravure du cachet a la même figure que celle qu'il a transmise à la cire, etc. Quelque chose est vraisemblable lorsque nous avons beaucoup de motifs de la croire vraie, sans cependant pouvoir le prouver avec certitude. On appelle faux ce qui est en contradiction positive avec toutes nos notions, avec notre raison, avec l'expérience. Est-il *vrai*, *vraisemblable* ou *faux* que l'homme puisse voler, s'élever dans les airs ?

Tous.—C'est faux, de toute fausseté.

Moi. — Et pourquoi ?

Jack. — Parce que cela ne peut pas être.

Moi. — Fort bien, mon petit philosophe; et pourquoi cela ne se peut-il pas?

Jack. — Parce que cela n'est pas possible.

Moi. — Ah! ah! nous voilà au milieu d'un joli cercle. C'est faux, parce que cela n'est pas; cela n'est pas, parce que c'est impossible; et tu vas dire que c'est impossible parce que c'est faux; il nous faut d'autres raisons pour sortir de là. Qu'en penses-tu, Ernest?

Ernest — Je dis que cela ne se peut pas, parce qu'il n'est pas dans la nature de l'homme de voler, qu'il n'a pas été construit pour cela puisqu'il n'a point d'ailes.

Moi. — Bien! Mais si on nous assure que l'homme peut composer une machine, à l'aide de laquelle il peut, au défaut d'ailes, s'élever et se soutenir dans les airs, sans que cette machine tienne à rien, sera-ce vraisem-

blable ou invraissemblable ? Qu'en dis-tu, Fritz ?

Fritz. — Je crois que j'aurais dit, *invraisemblable*, si je ne savais pas qu'on a fait des ballons avec lesquels on s'est élevé dans l'air.

Moi — Et pourquoi l'aurais-tu cru invraisemblable ?

Fritz. — Parce que l'homme, de sa nature est plus pesant que l'air, et qu'il m'aurait paru qu'une machine quelconque, loin de diminuer son poids, ne pouvait qu'y ajouter.

Moi. — Fort bien raisonné. Mais on te dirait que cette machine est très-grande, composée d'une étoffe serrée et légère, et qu'on l'a remplie d'une sorte d'air préparé par des procédés chimiques, qui étant beaucoup plus léger que l'air atmosphérique, tend toujours à s'élever dessus, et soutient l'homme dans les airs, comme les vessies te soutiennent sur l'eau. Est-ce

que tu le comprends, mon fils, et qu'en dis-tu ?

Fritz. — Très-bien, et je trouve très-vraisemblable que, puisque l'homme a trouvé un moyen de ne pas enfoncer dans l'eau, et de rester au-dessus, il ait aussi trouvé celui de s'élever dans l'air, et de s'y soutenir.

Moi. — Et quand une foule de personnes de tout âge, de gens respectables, de témoins de toute espèce, attesteront qu'ils ont vu de leurs yeux, un ballon auquel était attachée une petite nacelle, remplie d'hommes, s'élever dans les airs et disparaître au-dessus des nuages, direz-vous encore qu'il est faux que l'homme puisse voler ?

Tous. — Non, nous dirons que c'est vrai, et très-vrai.

Moi. — Et vous disiez tous, il n'y

à qu'un moment : c'est faux, de toute fausseté.

Fritz. — Oh, nous disions cela, mon père, de l'homme seul, indépendamment des machines qu'il peut construire ; car si la nature lui a refusé des nageoires et des ailes, elle lui a donné un génie inventif, qui supplée à tout ce qui lui manque.

Moi. — Tu dis là, mon fils, une grande vérité, dont j'espère que tu feras ton profit. Avec son intelligence et sa raison, l'homme peut parvenir à tout, ou du moins à beaucoup. Mais pour en revenir à notre exemple, vous y trouverez la définition des mots que vous me demandiez : Il est *faux* que l'homme, de lui-même, puisse voler ; il est *vraisemblable*, qu'à l'aide d'une machine de son invention, il pourra parvenir à s'élever et à se soutenir dans les airs, et il est vrai, de toute vérité,

qu'il y est parvenu, mais sans avoir encore trouvé un moyen sûr de diriger ces ailes factices, ce qui rend cette découverte à peu près inutile.

Ma femme. — Voilà une leçon dans toutes les règles et bien longue, pendant laquelle je n'ai pas pu dire un seul pauvre petit mot; je crains que tu ne rendes tes petits trop savans, je ne saurais plus de quoi leur parler.

Moi. — N'aye pas peur, chère amie, quand même ils sauraient tout ce que je sais, ils ne seraient pas bien habiles. Il faut qu'un homme tâche de n'être pas un ignorant : s'il vit dans le monde, il se tire mieux d'affaire, il en est plus estimé, plus considéré; s'il est appelé, comme ceux-ci le seront peut-être, à vivre dans une espèce de solitude, elle leur sera moins ennuyeuse lorsqu'ils auront l'habitude de penser et de réfléchir, et le

peu de connaissances que je puis leur donner, leur sera utile. Je ne me suis jamais repenti de trop savoir, et souvent de ne pas savoir assez, et surtout à présent, que nos fils ne peuvent avoir d'autre maître que moi et la nature. Si les jeunes gens savaient quel parti ils peuvent tirer de l'étude, ils s'appliqueraient davantage dans l'âge où il est si facile d'apprendre. Tout en discourant nous arrivâmes au ruisseau des chakals, que nous traversâmes avec précaution sur de gros quartiers de pierres amoncelés près de sa chute, et de là nous fûmes bientôt à notre ancienne demeure, où nous trouvâmes tout parfaitement en ordre, et tel que nous l'avions laissé; chacun se dispersa pour prendre ce qui lui convenait. Fritz emporta tout ce qu'il put de poudre et de plomb; moi, ma femme et François, nous nous oc-

cupâmes du tonneau de beurre, nous remplîmes le grand pot que la mère avait apporté, et qui devait être mon partage au retour; Ernest et Jack cherchèrent les canards et les oies, mais comme ils étaient devenus un peu sauvages, ils ne purent venir à bout d'en attraper un seul. Alors Ernest eut l'idée de couper quelques petits morceaux de fromage, de les attacher à une ficelle, en guise d'hameçon, et de les laisser flotter sur l'eau; les bêtes voraces s'en saisirent bientôt et les avalèrent gloutonnement; alors Ernest les attira doucement, et put ainsi en prendre autant qu'il en voulut: ils les enveloppèrent dans leurs mouchoirs, de manière qu'on leur voyait seulement la tête et le cou; ils les attachèrent ensuite sur nos gibecières, de façon que chacun de nous en eut sa part.

Nous pensâmes à la provision de

sel, mais nous ne pûmes pas en prendre autant que nous l'aurions voulu, parce que nos sacoches étaient pleines de pommes de terre : j'eus cependant l'idée d'en mettre également entre les vides des pommes de terre; il y en entra assez passablement, mais la sacoche en devint pesante, et aucun de nous ne se souciait de la porter. Fritz pensa que le vaillant et complaisant Turc voudrait bien s'en charger; il lui ôta sa belle cotte, qui fut laissée à Jeltheim, et le petit sac fut attaché sur le dos du fort et paisible animal. Bill devait porter le singe comme en allant.

Nous nous remîmes en chemin, emportant nos richesses, et notre caravane était encore plus plaisante que lorsque nous étions venus; les canards et les oies, perchés sur nos épaules, et caquetant de leur mieux, nous donnaient à tous une drôle d'appa-

rence ; nous ne pûmes nous empêcher d'en rire, lorsque nous passâmes sur notre pont, les uns après les autres, avec tout notre bagage : notre gaîté et d'innocentes plaisanteries nous accourcirent la route, et nous ne sentîmes notre fatigue que lorsque nous fûmes en repos chez nous. La mère nous en consola, en mettant bien vîte sur le feu un grand pot rempli des précieuses pommes de terre, dont tout le monde désirait manger ; elle alla ensuite traire la vache et la chèvre pour nous restaurer de leur bon lait tout chaud. Elle nous prouva combien l'amour maternel et conjugal peut donner de forces ; cette excellente femme était aussi fatiguée que nous, et ne se reposa que lorsqu'elle eut pourvu à tout ce qui pouvait nous soulager. Enfin, après un excellent repas de pommes de terre, qui reçurent de notre part mille tri-

buts d'éloges, nous fîmes la prière, où, suivant l'intention du petit François, nous ajoutâmes des remerciemens à Dieu pour ce nouveau bienfait; nous grimpâmes joyeusement notre échelle, et nous fûmes chercher un doux sommeil dans notre château aérien.

CHAPITRE XV.

L'Ours supposé, la Claie, Leçon de physique.

J'AVAIS remarqué, la veille, en revenant au bord de la mer, une quantité de bois qui m'avaient paru propres à faire une claie, sur laquelle je pourrais traîner notre tonneau de beurre et d'autres provisions, de Jeltheim à Falkenhorst; je m'étais proposé d'y aller de grand matin avant que mon monde fût éveillé; j'avais choisi pour mon aide, mon second fils Ernest : cet enfant, très-paresseux et indolent, avait besoin d'être stimulé au travail; je lui fis valoir, comme une grande faveur, la préférence que je lui donnais, et il me promit d'être prêt de bien bonne heu-

re; j'étais bien aise aussi de laisser Fritz à ma place à la maison, comme le plus grand et le plus fort, pour protéger sa mère et ses jeunes frères.

A peine donc je vis le premier crépuscule du matin, que j'éveillai doucement Ernest, il se leva en bâillant et en étendant les bras; nous descendîmes l'échelle sans être aperçus des dormeurs, que nous laissâmes à leur repos : nous commençâmes par éveiller aussi notre âne, qui devait être de la partie, et pour qu'il ne vînt pas à vide, je lui fis traîner une forte branche d'arbre, qui devait m'être nécessaire. Tout en cheminant je demandai à Ernest, s'il n'était pas un peu de mauvaise humeur d'avoir été obligé de se lever si matin, pour un travail assez pénible, au lieu de rester avec ses frères à tirer des grives et des pigeons sur le figuier.

Oh pas du tout, papa, à présent que je suis sur pied, cela ne me fait plus rien, je suis bien aise d'être avec vous, et de vous aider; mes frères me laisseront assez d'oiseaux à tirer, car je parie que tous ces beaux tireurs manqueront leur premier coup.

— Pourquoi donc crois-tu cela, mon fils?

— Parce qu'ils oublieront tous d'ôter les balles des fusils, et de mettre de la grenaille à la place; et puis je suis sûr qu'ils voudront tirer depuis le bas, et l'arbre est si haut, que le coup ne peut pas porter. Pour moi, j'ai tiré depuis notre château, sans quoi je n'aurais pas réussi.

— Tu peux avoir raison dans tes soupçons, mais j'ai là-dessus deux choses à te dire : la première, qu'il eût été plus généreux et plus amical, de faire part à tes frères de tes observations, que de triompher de leur

ignorance, et de les exposer à perdre pour rien leur poudre, qui est pour nous une denrée précieuse; la seconde, est que je suis charmé de te voir agir avec sang-froid et réflexion, mais que je crains pour toi une lenteur de décision qui nuit beaucoup dans certains cas; il y en a où il faut promptement prendre une résolution, sans se donner le temps d'y réfléchir. Celui qui, dans les momens de frayeur, ou de danger, de détresse, ne perd pas la tête, et sait vîte se décider, a beaucoup d'avantage sur celui qui combine tous les possibles avant que d'agir; c'est ce qu'on appelle présence d'esprit : jointe à la sagesse, c'est une qualité très utile, et tu peux l'acquérir en réfléchissant souvent de sang-froid, comment on se tirerait d'affaire dans tel ou tel cas supposé : si on ne prend pas cette habitude, on se laisse dominer par

la crainte au moment du danger, et on est perdu. Voyons, par exemple, ce que tu ferais si nous étions subitement surpris par un ours.

Ernest. — Je crois presque que je me sauverais à toutes jambes.

— Je le crois aussi, du moins tu me l'as avoué franchement; mais si tu réfléchis, tu peux conclure que les ours courent sur quatre pieds, et toi seulement sur deux; qu'ils courent bien plus fort et bien plus longtemps que tu ne peux le faire, et qu'ils t'auraient bien vîte rattrapé.

— Alors je tirerais dessus si j'avais mon fusil, et à présent que j'y réfléchis, je ne veux plus marcher sans l'avoir.

— Ce serait encore un mouvement irréfléchi, tu pourrais bien aisément manquer ton coup ou ne faire que blesser la bête, et tu aurais alors tout à craindre de sa colère.

— Eh bien, j'attendrais de sang-froid qu'elle ne fût qu'à trois pas de moi; alors je tirerais mon coup au milieu de sa tête, ce qui lui ôterait pour jamais l'envie de m'attaquer.

— A lui ou à toi, bien sûrement, suivant ce qui peut arriver, tu courrais le risque que ton fusil ratât, alors il serait trop tard pour essayer un autre moyen, et tu serais déchiré à l'instant.

— Eh bien, je sais ce que je ferais, je me coucherais par terre, je ferais semblant d'être mort, je retiendrais mon haleine, je me laisserais flairer, tourner et retourner par la bête, on dit qu'ils ne font rien aux morts.

— Pure fable, à laquelle je ne voudrais pas me fier : on les voit souvent dévorer un animal crevé, c'est même un moyen de les attirer.

— Oh! mais, c'est que je tiendrais alors mon couteau de chasse, avec lequel je l'arrangerais bien, ou je l'assommerais avec la crosse de mon fusil.

— Pauvre moyen! tu n'aurais sûrement pas la force d'assommer une si formidable bête, et ton couteau pénétrerait difficilement à travers un poil aussi épais que sa fourrure. Tu n'aurais pas non plus la ressource de grimper sur un arbre, où les ours grimpent aussi. Il faut que je t'avoue que je crois que le seul moyen de se tirer d'affaire, qui serait un peu cruel, serait de lui livrer notre âne, que tu tiendrais ferme devant toi; pendant que l'ours l'attaquerait, tu pourrais essayer de lui tirer un coup de pistolet, ou de lui enfoncer ton couteau de chasse dans la gueule: mais s'il plaît à Dieu, nous n'en rencontrerons point, car je serais très-fâché

de sacrifier notre âne, même pour sauver notre vie ?

— Et moi aussi ; mais s'il n'y avait que ce moyen-là.

— Alors il nous serait permis de l'employer, avec l'espoir de le sauver aussi.

Tout en discourant, nous arrivâmes au bord de la mer, très-contens de n'avoir point rencontré d'ours, et d'y trouver en abondance les bois, qui étaient le but de notre course. Je résolus de couper ce qu'il m'en fallait, de la longueur nécessaire, et de lier ces morceaux en travers sur la branche que l'âne avait traînée ; comme elle avait encore tous ses rameaux, elle pourrait nous servir de traîneau. Nous nous mîmes tout de suite à l'ouvrage, et nous ajoutâmes à la charge de notre âne, une petite caisse que nous trouvâmes à moitié enterrée dans le sable, tout au bord de la

mer : nous prîmes aussi des perches, que nous tînmes en main, pour nous en servir comme de leviers, avec lesquels nous pouvions faciliter la marche de notre baudet dans les endroits difficiles, et nous reprîmes doucement le chemin de Falkenhorst.

Déjà de loin, nous entendîmes la fusillade, qui nous apprit que la chasse aux ortolans était en train; mais quand on nous vit arriver, les cris de joie retentirent, et on s'empressa de venir au-devant de nous. La caisse que nous avions apportée fut aussitôt ouverte avec une forte hache, nous étions tous curieux de voir ce qu'elle contiendrait; elle ne renfermait que quelque pièces d'habits de matelot, et du linge tout mouillé d'eau de mer.

J'eus à me justifier auprès de ma femme, de ce que, sans l'avertir et sans lui dire adieu, je m'étais éloigné avec l'un de ses fils; elle avait

été très-inquiète, et je convins de mon tort. Dans notre situation, il pouvait arriver tant d'événemens fâcheux; du reste, lorsqu'elle s'était aperçue que nous avions pris l'âne, elle avait été rassurée; la vue de notre beau bois, et la promesse d'une claie, pour lui assurer ses provisions de ménage, l'eurent bientôt apaisée, et nous allâmes paisiblement déjeûner.

Je fis ensuite l'inspection du butin des trois chasseurs d'ortolans et de grives, ils en avaient justement quatre douzaines; ainsi que l'avait prévu Ernest, le premier coup manqua, pour avoir oublié de charger leurs fusils de grenaille; ensuite, ils avaient tantôt attrapé et tantôt manqué, et employé tant de poudre et de plomb, que lorsqu'ils voulurent monter sur l'arbre, par le conseil de leur frère, et tirer de là, nous les arrêtâmes en les priant de ménager davantage leurs

munitions, qui étaient notre seul moyen de défense, et presque de nourriture pour l'avenir. Je leur recommandai donc d'économiser le plus possible la poudre et le plomb, jusqu'à ce que nous eussions fait encore une visite au vaisseau échoué. Pour y suppléer, je leur appris à faire des petits lacets, et à les suspendre aux branches du figuier; je leur conseillai de se servir pour cela des fils de caratas, qui sont forts et rudes comme du crin. Tout ce qui est nouveau amuse les enfans, les miens prirent grand goût à cette manière de chasser. Jack réussit à l'instant à faire ces petits lacs; je lui laissai François pour lui aider, et je pris Fritz et Ernest pour faire avec moi la claie. Comme nous étions tous à l'ouvrage, car ma femme aidait à ses deux petits, il s'éleva un tapage horrible parmi notre volaille; le coq criait plus fort

que tout le reste ensemble, et les poules couraient de tous côtés comme si elles étaient poursuivies par le renard. Je ne sais ce qu'ont ces bêtes, dit ma femme en se levant, tous les jours je les entends chanter comme si elles venaient de pondre, et je ne puis jamais trouver d'œufs. Dans ce moment-là, Ernest regarda par hasard le singe, et remarqua qu'il fixait ses yeux perçans sur les poules sans se détourner, et lorsqu'il vit venir ma femme, qui chassait les poules devant elle, il sauta vîte sous une racine basse, et s'y blotit. Ernest y fut aussitôt que lui, eut le bonheur de le saisir, et vit qu'il tenait dans sa patte un œuf tout chaud qui venait d'être pondu, et qu'il allait cacher là pour s'en régaler ensuite; il passa de là sous un autre, qu'Ernest visita également; il trouva des œufs dans toutes ces caches, et les apporta

dans son chapeau à sa mère, à qui ils firent grand plaisir. Le singe en était si friand, qu'il les prenait à mesure que les poules les pondaient : il n'eut d'autre punition de son petit brigandage, que d'être privé de sa liberté lorsque les poules voulaient pondre; il suffisait ensuite de le détacher et de le suivre, pour découvrir, par son instinct, où les poules avaient fait leurs œufs. Par ce moyen, notre ménagère en eut bientôt un bon nombre, et attendait avec impatience le temps où les poules couveraient, tant pour leur multiplication que pour notre régal.

Pendant ce temps-là, Jack était monté sur l'arbre, et avait suspendu quelques lacets aux branches, pour prendre les mangeurs de figues; il redescendit, et nous apporta la bonne nouvelle, que nos pigeons domestiques, que nous avions apportés du

vaisseau, avaient fait un nid dans les branches, où il y avait déjà des œufs. Je défendis alors de tirer sur l'arbre, de peur que mes douces et gentilles bêtes ne fussent blessées ou effrayées. Je commandai aussi qu'on regardât souvent aux lacets, de peur que nos pigeons n'y fussent pris, et s'étranglassent en se débattant; j'aurais même défendu qu'on en mît, si je ne l'avais pas ordonné moi-même il y avait peu de temps. Un instituteur fait toujours mal de se contredire ainsi lui-même, et de prouver par là à ses élèves qu'il avait mal fait de leur donner tel ordre; un mot révoqué de la part de l'instituteur en produira dix de la part de l'élève. On doit bien penser avant de commander quelque chose à un enfant, mais lorsqu'une fois le mot est prononcé, il ne faut plus en revenir, ni par caprice, ni par indulgence,

ni même par conviction. Mes enfans avaient déjà tous murmuré de ma défense au sujet de la poudre ; et le petit François, avec sa petite mine innocente, vint nous dire qu'il n'y avait qu'à en semer, et que ses frères et lui laboureraient avec plaisir pour en avoir davantage. Nous rîmes tous de cette idée ; le docteur Ernest mit en avant sa science : Petit bouton d'enfant, lui dit-il, on voit bien que tu ne sais encore rien avec ton champ de poudre à canon ; crois-tu donc que ce soit une semence qui vienne comme l'avoine ?

Moi. — Et comment vient-elle ? M. le savant, tu dois au moins apprendre à ton petit frère ce que c'est que la poudre, et comment on l'obtient, puisque tu te moques de lui et de son ignorance.

Ernest. — Je sais bien que c'est un produit de l'art, mais comme on la

fait, j'avoue que je ne puis pas bien le dire ; je pense que c'est avec du charbon pilé, puisqu'elle est si noire, et qu'on y mêle du soufre dont elle a l'odeur.

Moi. — Ajoute du salpêtre, et tu n'auras pas mal repondu ; le salpêtre est le principal ingrédient : mêlé avec le charbon, il s'allume très-promptement, et développe extraordinairement l'air qui s'y trouve renfermé ; il se dégage subitement par l'action du feu, s'étend avec violence, et pousse au dehors, par une force étonnante, tout ce qui lui résiste ; de sorte que les balles, ou grenailles lancées par cette force irrésistible, frappent l'objet qu'elles rencontrent au point de le détruire, ainsi que vous l'obtenez tous les jours en tirant votre coup de fusil.

Mes enfans me firent alors une foule de questions, qui amenèrent une

sorte de leçon de physique, aussi-bien que je pus le faire d'après mes faibles lumières et sans instrument : les ainés me comprirent assez bien, d'autant qu'ils en avaient déjà quelques notions ; mais le petit François m'entendant dire que le feu renfermé dans tous les corps, se développait par le mouvement ou par le frottement, demanda plaisamment, si en courant très-vîte, on ne courrait pas le danger de s'enflammer et de brûler.

Tu vas trop loin, petit drôle, lui dis-je, mais si un petit garçon comme toi se donne trop de mouvement, il court au moins le risque d'enflammer son sang, de se donner la fièvre, ou d'autres maladies dangereuses ; il en résulte donc quelque chose de semblable à la combustion dont tu parles, qui peut être tout aussi dangereux, comme il l'est aussi de ne pas se donner assez de mouve-

ment et de se livrer à la paresse, parce qu'alors les humeurs croupissent et le sang se corrompt. Ainsi, mes chers enfans, en cela comme en tout il faut savoir garder un juste milieu.

Pendant cette conversation, je faisais ma claie ou traîneau, qui fut bientôt finie, et je trouvai que la nécessité avait fait d'un pasteur assez médiocre en talens, un très-bon charpentier; deux pièces de bois courbées devant, liées au milieu et derrière par un bois traversier, en faisaient la façon : j'attachai de plus deux cordes de trait aux deux cornes élevées, et ma claie fut achevée. Comme je n'avais pas levé les yeux de dessus mon ouvrage, j'ignorais ce que faisaient la mère et les deux cadets; lorsque je les regardai, je vis qu'entre eux trois ils avaient plumé une quantité d'oiseaux tués, et qu'ils les enfilaient dans l'épée d'un officier

marin dont ma femme avait fait une broche. Je louai son idée, mais je la blâmai de sa prodigalité en rôtissant à la fois plus d'oiseaux que nous n'en pouvions manger : elle me calma en me rappelant que je lui avais indiqué moi-même de les rôtir à demi, avant que de les mettre dans du beurre, pour les conserver en provision ; elle espérait, me dit-elle, que puisque j'avais un traîneau, j'irais l'après dîner à Jeltheim chercher la tonne de beurre, et en attendant elle avait voulu préparer son gibier.

Je n'eus rien à objecter, et je concertai tout de suite la course à Jeltheim pour le jour même, en la priant de hâter le dîner; elle me dit que c'était déjà son intention, ayant elle-même un projet pour ce jour-là, que je saurais à mon retour. Moi, j'avais celui de prendre un bain de mer, me sentant échauffé de tout mon

travail d'établissement ; je voulais aussi en faire prendre un à Ernest, qui devait encore m'accompagner, tandis que Fritz resterait à la maison pour la garder.

CHAPITRE XVI.

Le Bain, la Pêche, le Lièvre sauteur, la Mascarade.

Aussitôt que nous eûmes dîné, Ernest et moi, nous nous préparâmes au départ. Fritz nous apporta à chacun un très-joli présent, d'un étui qui se plaçait dans la ceinture du couteau de chasse, et qui était arrangé d'une manière très-ingénieuse, pour placer un service de table, cuillers, fourchettes et couteaux, et au milieu une petite hache, ce qui me parut très-commode et très-utile. Je louai mon fils aîné d'avoir perfectionné mon idée, et trouvé le moyen de faire deux étuis avec sa peau au lieu d'un : il avait employé

les deux jambes de devant pour l'un, et les deux de derrière pour l'autre, et réservé au milieu la place pour la petite hache. Ernest le remercia plus vivement que je ne l'en croyais capable.

Nous attelâmes ensuite l'âne et la vache à notre claie, chacun prit un morceau de bambou à la main en guise de fouet, et notre fusil en bandoulière, nous nous mîmes en chemin; Bill fut destinée à nous suivre, et Turc à rester : nous fîmes nos adieux à nos amis, et nous poussâmes nos bêtes en avant. Nous prîmes au bord de la mer, où notre claie traînait plus facilement sur le sable que dans l'herbe haute et épaisse; nous parvînmes au pont de famille, sur le ruisseau des chakals, et nous arrivâmes à Jeltheim sans obstacle et sans aventure : nous dételâmes aussitôt

nos bêtes pour les laisser paître, pendant que nous chargeâmes, non sans peine, sur la claie, non-seulement la tonne de beurre salé, mais aussi celle de fromage, un tonnelet de poudre, plusieurs instrumens, des balles, de la grenaille, et la cotte de porc-épic de Turc. Tout ce travail nous attacha tellement, que nous remarquâmes très-tard, que nos bêtes, attirées par la bonne herbe de l'autre côté du ruisseau, avaient repassé le pont, et s'étaient si bien écartées qu'elles avaient disparu à nos yeux. J'espérais qu'elles ne seraient pas bien loin, et je commandai à Ernest d'y aller avec Bill et de les ramener, pendant que de l'autre côté de Jeltheim, je chercherais un endroit commode pour me baigner, et dans ce but, je me mis en chemin. Je fus bientôt au bout de la baie *Sauveur*, et je trouvai qu'elle

finissait par un marais chargé des plus belles cannes de jonc qu'il fût possible de voir, et au delà une suite de rochers escarpés, qui avançaient même un peu dans la mer, et formaient une espèce d'anse, qui paraissait arrangée exprès pour le bain ; les saillies des rochers formaient même comme des cabinets séparés, où l'on n'était point vu de ceux avec qui on se baignait. Enchanté de cette découverte, je criai à Ernest de venir me joindre, et en l'attendant, je m'amusai à couper quelques belles cannes, et à penser comment je pourrais m'en servir.

Ernest n'arrivait point, ne me répondait point ; je pris enfin le parti de retourner sur mes pas avec une certaine inquiétude ; je le vis de loin étendu tout du long à l'ombre de notre tente : je m'en approche avec

un grand battement de cœur, craignant qu'il n'eût été blessé, et je trouve avec grand plaisir que mon petit drôle dormait comme une marmotte, du sommeil le plus doux et le plus profond, pendant que l'âne et la vache broutaient de l'herbe dans son voisinage.

Allons, allons, paresseux, criai-je au dormeur, réveille-toi; pendant que tu dors au lieu de garder tes bêtes, elles pourraient bien te jouer le tour de passer encore le pont. Il se réveilla en sursaut, et fut bientôt debout : oh, je leur en défie, me dit-il, en se frottant les yeux, j'ai ôté quelques planches du pont, qui laissent un vide qu'elles ne seront pas tentées de sauter.

Moi. — A la bonne heure au moins, lorsque la paresse te rend inventif; mais c'est dommage de pas-

ser à dormir un temps où tu pourrais faire quelque chose d'utile ; n'as-tu pas promis à ta mère de lui apporter du sel ? l'inactivité est toujours un tort quand le travail est une nécessité.

— Pardon, papa, mais j'ai travaillé de tête.

— Ah ! ah ! c'est nouveau à ton âge. Voyons donc cet important travail de tête, si profond, qui t'a endormi.

— Eh bien, oui, j'ai pensé combien il serait difficile d'amener sur terre tout ce qu'il y a encore d'utile sur le vaisseau.

— Et as-tu trouvé quelque chose pour lever ces difficultés ?

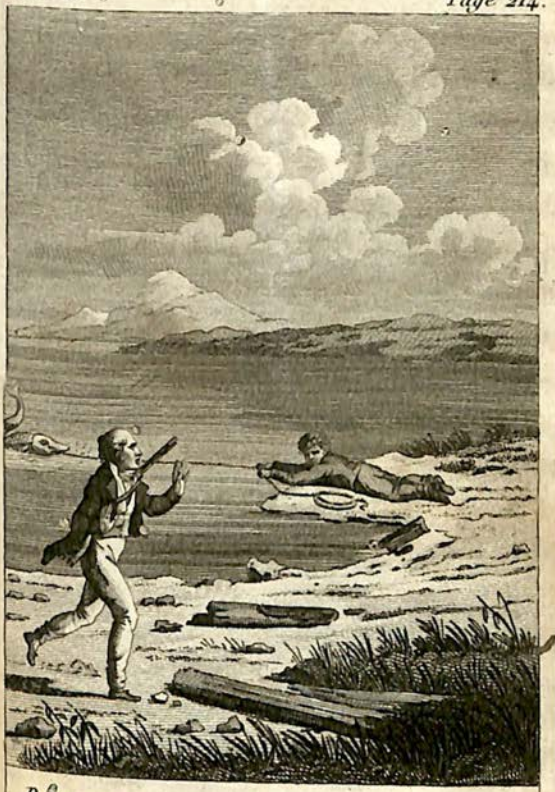
— Non, pas grand chose, et je me suis endormi là-dessus.

— Voilà donc ce beau travail de

tête dont tu te vantes; chercher des difficultés, et non pas les moyens d'en triompher.

— Dans ce moment même, il me vient une idée. Il nous faut un grand radeau, mais les poutres sont trop pesantes; il me semble qu'il vaudrait mieux prendre beaucoup de tonnes vides et clouer des planches dessus, de manière que tout tienne ensemble. J'ai lu que les sauvages en Amérique remplissent d'air des peaux de chèvres, les lient l'une à l'autre, et font ainsi des radeaux avec lesquels ils passent les plus larges rivières.

— Eh bien, voilà une idée dont nous pourrons tirer parti un jour; mais à présent, mon fils, répare le temps perdu et va chercher du sel dans ce sachet; quand il sera plein, tu le videras dans le grand sac de l'âne, que tu rempliras également des deux



Papa, papa, un poisson! un poisson monstrueux! venez à mon secours, je ne puis presque plus le tenir; il dévore la ficelle.

Chandet del. Coudin fils Sculp.

côtés. Pendant ce temps-là, je vais me baigner pour me rafraîchir ; après viendra ton tour, et à moi de garder nos bêtes. Je retournai vers les rochers et je pris un bain délicieux, mais court, pour ne pas faire trop attendre mon petit garçon. Lorsque je me fus r'habillé, j'allai vers la place du sel, pour voir s'il avait avancé son ouvrage ; il n'y était pas, et je croyais presque qu'il s'était rendormi dans quelque coin, si des cris subits ne s'étaient pas fait entendre : Papa, papa, un poisson, un poisson monstrueux ! venez à mon secours, je ne puis presque plus le tenir, il dévore la ficelle. Je courus où j'entendais la voix, et je trouvai Ernest sur l'extrême pointe de terre, en deçà du ruisseau, où, couché sur l'herbe afin d'avoir plus de force, il tirait avec effort un hameçon, dont la ficelle pendait dans l'eau, et au-

quel était attaché un superbe saumon, qui tâchait de se débarrasser, et qui était sur le point d'entraîner l'enfant dans l'eau. J'accourus sans tarder, je me saisis de l'hameçon, je laissai aller librement le poisson dans l'eau, puis je le tirai doucement dans un endroit à bas fond, où il ne put plus m'échapper; mais il fallut qu'Ernest se mît à l'eau, et terminât avec sa petite hache, la vie et les angoisses de la bête. Quand il fut à terre, j'estimai qu'il devait peser au moins quinze livres, de sorte que nous avions fait là une magnifique capture, qui augmenterait les provisions de notre bonne ménagère, et lui ferait grand plaisir. Vraiment, dis-je, à Ernest, tu as travaillé à présent, non-seulement de la tête, mais de tout le reste de ton corps: essuie la sueur de ton front, et re-

pose-toi avant que d'aller te baigner; tu nous as procuré là une excellente nourriture pour plusieurs jours, et tu t'es conduit en vrai chevalier sans peur.

C'est au moins très-heureux, me dit-il, d'un ton modeste, que j'aye pensé à prendre avec moi ma ligne et mon hameçon.

— Oui, sans doute; mais raconte-moi où tu as vu ce gros animal, et comment il t'est venu dans l'idée de t'en emparer?

— J'avais remarqué, lorsque nous demeurions ici, qu'il y avait à cette place des quantités innombrables de poissons; c'est pour cela que j'ai pris ce matin, avec moi, ce qu'il me fallait pour pêcher. Comme j'allais, il y a un moment, chercher le sel, j'ai aperçu sur le rivage beaucoup de crabes, qui sont la nourriture des

poissons ; j'ai voulu essayer d'en accrocher à l'hameçon, j'ai vîte dépêché mon sel, et je suis venu à cette place, où j'ai pris d'abord une douzaine de petits poissons, qui sont là dans mon mouchoir : je remarquai qu'il y en avait de plus gros qui leur donnaient la chasse, j'eus alors l'idée de mettre à l'hameçon un des petits poissons que j'avais pris, mais l'hameçon était trop petit, et la perche trop faible. Je pris alors une de ces belles cannes que vous aviez cueillies, j'attachai à ma ficelle un hameçon plus gros, et bientôt ce gros gaillard étendu là, a saisi l'appât et y est resté attaché ; il a payé de sa vie sa voracité. Cependant, si vous n'étiez pas venu à mon secours, j'aurais été forcé de le lâcher, ou il m'aurait entraîné dans l'eau, car il était plus fort que moi.

Nous examinâmes toute sa pêche; les petits poissons me parurent être de la famille des harengs et des truites, et le grand un véritable saumon. Je me mis tout de suite à les ouvrir, et à les frotter en dedans avec du sel, pour les apporter frais à Falkenhorst. Pendant cette occupation, mon fils prit son bain; j'eus le temps de prendre encore quelques sachets de sel avant son retour: nous commençâmes alors à atteler nos bêtes et à les charger; nous remîmes les planches sur le pont, et nous reprîmes le chemin de notre demeure.

Environ à moitié chemin, Bill qui nous précédait s'éloigna de nous rapidement, et nous avertit par ses aboiemens, qu'elle venait de découvrir quelque gibier. En effet, nous la vîmes bientôt poursuivre un ani-

mal, qui fuyait devant elle en faisant des sauts étonnans. La chienne, en la chassant toujours, la fit passer assez près de nous, à la portée du fusil ; je tirai dessus, mais sa course était si rapide que je la manquai. Ernest qui me suivait à quelque distance, averti par mon coup de feu, prépara le sien, saisit pour tirer, un instant où ce singulier animal cherchait à gagner les grandes herbes pour s'y cacher ; il remarqua la place, et tira dessus si adroitement, qu'il tomba mort à l'instant même. Je courus joindre mon fils, très-curieux de savoir quelle espèce d'animal il venait de tuer, et nous trouvâmes la plus singulière bête qu'il fût possible d'imaginer. Elle était de la grandeur d'une brebis, portait une queue de tigre ; son museau et son poil ressemblaient à ceux d'une souris ;

ses dents étaient de la forme de celles du lièvre, mais beaucoup plus grandes; les pattes de devant comme celles de l'écureuil, mais excessivement courtes; en revanche les pattes de derrière longues comme des échasses, et d'une forme très-extraordinaire. Nous regardâmes long-temps en silence cette singulière créature; je ne pouvais absolument pas me souvenir d'avoir jamais rien vu de semblable dans les gravures d'histoire naturelle, ni décrit par les voyageurs. Ernest, après l'avoir bien regardée, interrompit notre silence par un cri de joie : Est-ce bien moi qui ai tué ce monstre, dit-il, en frappant des mains? que dira ma mère, que diront mes frères? comme ils vont être étonnés! et que je suis heureux d'avoir fait cette belle chasse! Comment croyez-vous que cette bête

se nomme, mon père? je donnerais tout au monde pour le savoir.

— Et moi aussi, mon cher Ernest, mais je n'en sais pas plus que toi; ce qu'il y a de sûr, c'est que tu es en jour de bonheur pour tuer des monstres, et je vais bientôt t'appeler mon petit Hercule. Tu es aussi quelquefois mon petit savant, et nous allons tous les deux examiner attentivement cet étranger, pour déterminer à quelle classe des quadrupèdes il appartient; cela nous conduira peut-être à son nom.

— C'est tout au plus si c'est un quadrupède, ses petites jambes de devant ressemblent plutôt à de petites mains, comme celles des singes.

— Ce sont pourtant des jambes; mais distinguons-le, dans les bêtes allaitantes, cela nous n'en pouvons douter : examinons ses dents.

— Il en a quatre incisives, comme l'écureuil.

— Ainsi nous voyons qu'il appartient à la classe des bêtes rongeuses. Cherchons maintenant les noms connus de cette espèce:

— Je ne me rappelle, outre l'écureil, que les souris, les marmottes, les lièvres, les castors, les porc-épics, et les sauteurs.

— Les sauteurs! tu me conduis là tout-à-fait sur la trace; la bête a complétement la construction d'un *lièvre sauteur*, seulement il est le double plus grand que ceux dont j'ai lu la description... Attends, il me vient une pensée; je parie que nous avons là un individu de la grande espèce de sauteurs, qu'on appelle des *kangourous*, cet animal appartient proprement à la classe des *bédelphes* ou *philambes*, parce que la femelle, qui

ne porte jamais qu'un petit, le porte dans une espèce de bourse placée entre les jambes de derrière. Autant que je sache, il n'a été trouvé jusqu'à présent que sur les côtes de la nouvelle Hollande, où le célèbre navigateur Cook l'a découvert le premier. Ainsi tu peux doublement te féliciter d'avoir tué un animal si rare et si remarquable.

— Il s'en est de bien peu fallu que vous ne m'ayez enlevé cet honneur; comment se fait-il, papa, que vous l'ayez manqué? vous savez tirer mieux que moi; j'avoue qu'à votre place j'en serais vivement piqué.

— Bien au contraire, mon fils, je m'en réjouis.

— Ah! voilà, par exemple, ce que je ne puis comprendre, qu'on puisse se réjouir d'avoir manqué un coup; expliquez-moi cela.

— Je m'en réjouis, parce que j'aime mieux mon fils que moi-même, que je partage son plaisir et sa petite gloire, bien plus vivement que si j'avais fait ce coup moi-même. Ernest touché vint m'embrasser : Bon père, me dit-il, je reconnais bien là votre amour paternel. — Et ta reconnaissance augmente ma joie, lui dis-je, en lui rendant son embrassement ; mais traînons à présent la bête jusqu'à notre claie. Ernest me pria de lui aider plutôt à la porter, il avait peur de salir ce beau poil couleur de souris, en le traînant par terre ; sa remarque me paraissait fondée. Je liai donc, avec une corde, les quatre jambes du kangourou, et nous le portâmes avec peine, au moyen de deux cannes, jusqu'à notre claie, sur laquelle nous l'attachâmes. Bill, qui l'avait la première découvert et chas-

sé, avait perdu sa piste, et rôdait de tous côtés dans les hautes herbes, sans doute avec l'espoir de le retrouver : nous l'appelâmes et la comblâmes de caresses et d'éloges; mais cette récompense ne lui suffisait pas, elle se mit autour du kangourou, dont la blessure saignait encore, et cherchait à le lécher. J'eus alors l'idée de le saigner entièrement, de peur que dans un climat aussi chaud on ne pût le conserver. Notre bonne chienne fut très-contente de son repas, et nous continuâmes gaîment notre route vers Falkenhorst. Chemin faisant, notre conversation roula sur l'étude de l'histoire naturelle, sur la nécessité de l'étudier de bonne heure, et d'apprendre à classer les plantes et les animaux, d'après leurs marques distinctives; c'est ainsi que nous étions parvenus, au moyen de l'examen des

dents, à reconnaître notre kangourou. Ernest me pria de lui dire tout ce que je pourrais m'en rappeler : C'est, lui dis-je, une bête particulière, mais qui n'a pas été encore bien observée, et fournit peu à la narration. Ses jambes de devant, ainsi que tu le vois, sont à peine le tiers de celles de derrière, c'est tout au plus s'il peut s'en servir pour marcher; mais avec leurs longues jambes de derrière, ils font des sauts énormes, comme les puces et les sauterelles. Leur nourriture consiste en herbes et en racines, qu'ils arrachent avec les pattes de devant très-adroitement. Ils s'asseyent sur leurs jambes de derrière reployées, comme sur une chaise, pour regarder par dessus l'herbe haute; ils s'appuient aussi sur leur queue qui a beaucoup de force; elle leur sert aussi à sau-

ter, et à les repousser fortement de la terre : on prétend que le kangourou, privé de queue, ne peut presque pas sauter.

Nous arrivâmes enfin heureusement, quoiqu'un peu tard, à Falkenhorst, et de très-loin nous entendîmes des cris de joie en nous voyant venir. Tout notre monde accourut au-devant de nous ; mais ce fut notre tour d'éclater de rire en voyant le plaisant costume des trois enfans : l'un avait une longue chemise de matelot, qui traînait autour de lui comme la robe d'un spectre ; l'autre était caché dans une paire de pantalons, qui étaient attachés autour du cou et arrivaient jusqu'au bout du pied ; le troisième avait une longue veste qui venait jusqu'à la cheville, et lui donnait l'air d'un porte-manteau ambulant : tous marchaient lourdement,

embarrassés dans leurs longs vêtemens, mais se promenaient cependant avec fierté, comme des princes de théâtre. Après les avoir regardés en riant, je demandai à leur mère quelle était la cause de ces jeux de carnaval, et si elle avait voulu me donner un spectacle pour mon arrivée, et leur faire jouer la comédie. Elle m'apprit que les garçons venaient aussi de se baigner, et que, pendant le bain, la bonne mère avait lavé leurs habits, qui ne s'étaient pas séchés aussi vîte qu'elle l'avait espéré; son petit peuple impatient s'était jeté sur la caisse des habits de matelots, et chacun s'était habillé suivant son goût: J'ai mieux aimé, me dit-elle, que vous les trouvassiez sous ce déguisement bizarre, que nus comme des petits sauvages; et je trouvai qu'elle avait raison. Alors vint notre tour

de rendre compte de notre voyage : à mesure que nous avancions dans notre récit, on présentait, l'un après l'autre, tonnes, cannes, sel, poissons, et à la fin, avec un grand triomphe, notre beau kangourou ; il fut d'abord entouré, admiré, et les chasseurs questionnés si vivement, qu'ils ne savaient auquel répondre. Fritz seul ne disait pas grand chose, je voyais clairement sur sa physionomie, ce qui se passait dans son âme ; il était jaloux, au dernier point, de la belle chasse d'Ernest, mais il combattait fortement avec lui-même pour maîtriser sa mauvaise humeur : il y réussit enfin si bien, qu'il vint se mêler à notre entretien et à notre gaîté, et que personne que moi ne put se douter de ce qui venait de se passer dans son intérieur. Il s'approcha du kangourou, et l'examina avec

attention. « Oui, Ernest, (dit-il à son frère, en le caressant), tu as fait là une bien belle chasse, et tu as été adroit et heureux. Mais n'est-ce pas, mon père, la première fois que vous irez à Jeltheim ou ailleurs, pour quelque excursion, ce sera mon tour d'aller avec vous; ici, à Falkenhorst, nous n'avons jamais rien de nouveau; quelques grives, quelques pigeons, dans nos filets, et jamais rien autre, cela m'ennuie.

Eh bien oui, mon cher, lui dis-je, je te le promets, parce que tu as combattu vaillamment ta mauvaise humeur et ta jalousie contre Ernest, à qui tu enviais son kangourou; je te promets de te prendre pour ma première excursion, et peut-être déjà dès demain, au vaisseau échoué. Mais laisse-moi te dire, mon cher Fritz, que tu devrais être bien plus fier de

ce que j'ai eu assez bonne opinion de ta sagesse et de ta prudence, pour te laisser ici pour la garde de ta mère et de tes jeunes frères, que d'avoir tué ce kangourou : tu as fait ton devoir en ne te laissant pas entraîner de les quitter pour aller chasser ailleurs, et je t'en loue et t'en aime davantage. Je dois aussi des éloges à Ernest, de ce qu'il ne s'est pas trop livré à la vanité sur sa chasse extraordinaire, et qu'il ne vous a pas même raconté que j'ai honteusement manqué mon coup sur le kangourou. Savoir vaincre ses passions, mes chers enfans, et prendre de l'empire sur soi-même, est beaucoup plus beau que de donner la mort à une innocente bête avec un coup de fusil; sans doute nous y sommes forcés dans notre position, et nous pouvons nous le permettre, mais non nous en enorgueillir.

Nous finîmes cette bonne journée par nos occupations ordinaires, et par une distribution de sel à nos bêtes, pour qui ce fut une grande fête. J'écorchai ensuite notre kangourou, et il fut suspendu jusqu'au lendemain, pour être ensuite découpé par pièces, les unes pour les manger d'abord, les autres pour être salées et fumées. Turc et Bill firent un excellent repas de ses entrailles, et nous aussi avec nos petits poissons frits, et nos bonnes pommes de terre. Notre souper fut court, nous languissions après le repos et le sommeil, dans les bras duquel nous fûmes bientôt tous.

Fin du second Volume.

Nota. Au commencement du mois de mars prochain, l'Editeur donnera la continuation et la fin du *Robinson Suisse*, retardées jusqu'à ce moment.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues dans ce Volume.

CHAPITRE IX. *Changement de demeure.* Page 1

CHAPITRE X. *Construction d'une échelle.* 39

CHAPITRE XI. *Etablissement sur l'arbre.* 69

CHAPITRE XII. *Le Dimanche, et la Parabole.* 84

CHAPITRE XIII. *Conversation, Promenade; Découvertes importantes.* 128

CHAPITRE XIV. *Continuation du*

chapitre précédent, et des découvertes. 155

CHAPITRE XV. *L'Ours supposé, la Claie, Leçon de physique.* 188

CHAPITRE XVI. *Le Bain, la Pêche, le Lièvre sauteur, la Mascarade.* 208

Fin de la Table du second Volume.

00101614

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015